This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Asia
9218
82.5

Digitized by Google

Asia 9218.82.5

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

VE RI TAS

MDCCCC

GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

E.H.O. 1900

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGE POPULAIRE DE PÉNITENCE

AUX SAINTS-LIEUX

Du 25 avril au 8 juin 1882

IMPRESSIONS & SOUVENIRS

PAR

M. l'Abbé H.-C. TOUPIN

Auteur de l'Histoire de Sainte Hélène

In Terra deserta, et invia, et inaquosa : sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam. — Dans cette Terre déserte, et où il n'y a ni chemin, ni eau, je me suis présenté devant vous, pour contempler votre puissance et votre gloire. (Ps., LXII, 3.)

Hæc Terra montuosa et in sublimi sita, quamtum a deliciis sæculi vacat, tantum majores habet delicias spiritus. — Autant cette Terre montagneuse et située sur les hauteurs, manque des délices du siècle, autant elle procure en abondance les délices de l'esprit. (*Sti Hieron.*, Epist., XLVI, n. 2.)

MONTÉLIMAR

BOURRON, IMPRIMEUR & ÉDITEUR

1882

Digitized by Google

Asia 9218.82.5

Harvard College Library
Rizal Collection
Gift of J. Rizal [illegible] College
and Ar[illegible] College
[illegible]

Digitized by Google

PÈLERINAGE POPULAIRE DE PÉNITENCE

AUX SAINTS-LIEUX

Du 25 avril au 8 juin 1882

IMPRESSIONS & SOUVENIRS

Suze-la-Rousse, 12 juin 1882.

Mon cher ami,

Je reçois aujourd'hui votre lettre qui me presse de vous édifier, ainsi que les lecteurs du *Pouvoir de Marie,* par le récit du grand pèlerinage en Terre-Sainte auquel j'ai eu le bonheur de prendre part. Ma première pensée a été de vous répondre par l'aveu de mon impuissance à rendre les émotions dont mon âme a été comme inondée. Si celui qui n'a pas collé ses lèvres sur la crypte de l'Annonciation, la crèche de Bethléem, la grotte de l'Agonie, le rocher du Calvaire et le saint Sépulcre, ne saurait comprendre ce qui se passe dans l'âme du pèlerin, le pèlerin lui-même, après avoir contemplé, prié, pleuré, se trouve dans l'impossibilité d'exprimer ce qu'il a senti avec tant de vivacité et d'amour. Toutefois, le désir de vous être agréable et de raviver dans l'âme de vos lecteurs la mémoire de notre divin Maître, me décide à vous communiquer, non point une relation plus ou moins complète du pèlerinage, mais tout simplement les notes qu'il m'a été possible de prendre en quelque sorte à la volée. Ces notes sont comme un bouquet de souvenirs que je me suis composé, pour le porter dans mon âme et l'y conserver jusqu'à mon dernier soupir. J'en ai cueilli les fleurs dans chacun des coins de cette terre labourée par les miracles, fécondée par les travaux, arrosée par les sueurs, les larmes et le

Digitized by Google

sang de notre Dieu. Puissent ces fleurs, lorsqu'elles vous arriveront, conserver quelque chose encore du modeste éclat et des suaves parfums qu'elles doivent au soleil et aux lieux qui les ont vues naître.

I

Les Préludes.

Il vous en souvient, mon cher ami, ce fut avec des transports d'allégresse que les âmes chrétiennes accueillirent la nouvelle d'un prochain *pèlerinage de pénitence* à Jérusalem, pour obtenir de Dieu le triomphe de l'Eglise persécutée, la conversion et le salut de la France coupable. Ce pèlerinage devait être le plus sublime élan de ce mouvement de foi, de piété et de réparation qui, depuis le 18 août 1872, a soulevé des foules innombrables et les a précipitées vers les sanctuaires d'Ars, de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Paray-le-Monial et de Rome. Prédicateurs de cette nouvelle et pacifique croisade, les religieux Augustins de l'Assomption en ont été aussi les organisateurs et les chefs. Un vaisseau d'abord, la *Guadeloupe*, et puis, les adhésions arrivant de jour en jour plus nombreuses, un autre, la *Picardie,* sont mis à leur disposition par la Compagnie transatlantique. *Guadeloupe* et *Picardie,* quels noms d'heureux augure! le premier rappelant l'un des plus célèbres sanctuaires érigés en l'honneur de Marie dans la catholique Espagne; le second, cette province de notre chère France où naquit Pierre l'Ermite, le héraut de la première Croisade.

Le 25 avril, un train spécial partait de Paris dans la soirée, emportant les pèlerins du Nord, recueillant sur son passage ceux du Centre et du Midi. Arrivés à Marseille, notre premier soin est de nous rendre au port pour procéder à notre installation à bord des navires où nous passons la nuit. Le lendemain, de fort grand matin, nous gravissons la colline que couronne le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. Tous les prêtres peuvent y célébrer la messe, les uns dans la crypte, les autres dans l'église supérieure. A 7 heures, Mgr Robert, évêque de Marseille, célèbre le saint Sacrifice, adresse une éloquente exhortation aux pèlerins, leur distribue les croix, chante les prières de l'Itinéraire et donne la bénédiction du T. S. Sacrement.

Nous sommes accueillis à notre sortie par un mistral soufflant avec une violence inconnue à Marseille depuis plusieurs années. A nos pieds la mer mugit blanche d'écume. « On ne partira pas, » disent les uns; « le diable intervient, nous partirons malgré lui, » répondent les autres. Cependant je consacre une heure à visiter tour à tour la nouvelle cathédrale de Marseille, imposant édifice auquel on travaille depuis trente ans et qui surpassera, sinon en magnificence architecturale, du moins en étendue, les plus vastes basiliques de France; la Major, vieille église tout embaumée du souvenir de saint Lazare, le ressuscité de l'Evangile, devenu le premier évêque de la cité phocéenne.

A 10 heures, réunion dans cette église de tous les pèlerins. Le R. P. Mathieu Lecomte, dominicain, monte en chaire. Son allocution

Digitized by Google

peut se résumer ainsi : « Avant Lourdes, Paray-le-Monial, Rome même, il y a cette Terre que J.-C. arrosa de son sang et que nous arroserons bientôt de nos larmes. Nous y allons parce que nous sommes chrétiens, et aussi parce que nous sommes Français... » Le Père rappelle très à propos le souvenir de Lazare et de ses sœurs, Marthe et Madeleine, exposés sur la Méditerranée dans une fragile barque sans rames et sans voiles. « L'Etoile de la mer les protégea et les conduisit vers cette terre qui devait être la France. Nous allons les remercier dans leur patrie d'avoir les premiers évangélisé la nôtre. L'Etoile de la mer veillera sur nos navires comme elle veilla jadis sur leur nacelle, et bientôt nous nous réjouirons à notre tour en contemplant Jésus, le Jésus de Bethléem, de Béthanie et du Calvaire. *Iter para tutum, ut videntes Jesum, semper collætemur !* »

Le T. R. P. Picard, supérieur général de l'Assomption et directeur du pèlerinage, succède en chaire au P. Mathieu. Il insiste sur la vertu d'obéissance, puis, interpellant son auditoire : « Cette obéissance, la promettez-vous, malgré la fatigue, malgré la souffrance, jusqu'à la mort ? » — « Oui ! » lui répondent mille voix. On entonne alors le cantique *Je suis chrétien*, et la foule s'écoule lentement au milieu d'un indescriptible enthousiasme.

II

La Traversée a Bord de la *Guadeloupe*.

Le vendredi, 28 avril, nous nous réveillons au chant de l'*Ave maris stella*. Se lever, monter sur le pont, c'est l'affaire d'un instant. A 5 heures, le navire s'ébranle, quitte le port et prend le large. Massés sur l'arrière, nous envoyons nos derniers cris d'amour à Notre-Dame-de-la-Garde, dont le sanctuaire décroît, blanchit, s'évanouit dans l'espace. Notre enthousiasme est de courte durée. Le mistral souffle toujours avec force, soulevant les vagues jusque sur le pont, agitant tellement le navire qu'il semble se dérober sous nos pieds chancelants. A part quelques rares privilégiés aux estomacs de fer, tous les pèlerins succombent les uns après les autres sous les atteintes de ce mal dont nulle poudre ni de l'Europe, ni de la Chine ne peut guérir. Le reste de la journée se passe dans une sorte d'anéantissement qui persévère pendant toute la nuit.

« Allons, Messieurs, du courage ! Levez-vous et allez respirer l'air pur sur le pont ! » Telle est l'ordonnance que, vers les 9 heures du matin, le docteur formule à haute voix en parcourant les salons transformés en dortoir. Nous obéissons, tout étonnés de ne plus être fatigués par le roulis ou le tangage. La cause de ce brusque changement nous est bientôt expliquée par ceux qui, plus courageux ou moins éprouvés que nous, ont assisté à la première messe célébrée à bord. Jésus, en prenant possession du navire, avait commandé comme autrefois aux vents et aux flots, et soudain il s'était fait un grand calme. La gaîté qui règne de nouveau parmi les pèlerins annonce qu'ils sont parfaitement réconciliés avec la mer et qu'ils ont déjà oublié leur mésaventure de la veille.

Digitized by Google

Un autel surmonté d'un tableau représentant saint Benoit-Joseph Labre, patron du pèlerinage, est dressé provisoirement sur le pont; le règlement à suivre pendant la traversée commence à être mis en vigueur. Le matin, à 7 heures, messe de communion; à 10 heures, premier chapelet; le soir, à 2 heures, chemin de la croix; à 4 heures, deuxième chapelet; à 8 heures, prière. Grâce à ces exercices multipliés, notre traversée n'aura rien de cette monotonie qui rend si tristes les longs voyages sur mer. Il fait si bon prier entre le ciel et l'eau! Il semble que le cri de l'âme ne rencontrant point d'obstacle qui l'arrête, s'envole plus direct et plus rapide jusqu'au cœur de Dieu.

Le soir, à 8 heures, bénédiction solennelle du navire et de la croix d'olivier qu'on a déjà érigée au pied du grand mât. Le R. P. Emmanuel Bailly, notre vénéré et si sympathique directeur, nous prépare à cette cérémonie par une de ces allocutions comme son âme d'apôtre lui en inspirera beaucoup d'autres. Il nous dit que « le vaisseau qui nous porte est en petit une image de la France, de l'Eglise, de l'Europe catholique, représentées chacune, la France, par des prêtres de 80 diocèses et des laïcs de centaines de paroisses; l'Eglise, par un nombreux clergé séculier et des délégués de presque tous les ordres religieux; l'Europe, par la France où règne la Révolution, la Belgique qu'opprime le libéralisme, l'Italie si malheureuse, l'Angleterre qui revient à son antique foi, la Suisse où sévit la persécution, l'Alsace-Lorraine qui restera toujours sœur de la France, l'Espagne enfin qui a donné un asile à tant de religieux expulsés. L'eau bénite que nous allons répandre sur ce navire, ajoute-t-il, en chassera le grand ennemi : nos paroisses, nos familles seraient par lui visitées moins souvent, si l'on faisait plus fréquemment usage de ces bénédictions appelées sacramentaux. Enfin cette croix que nous allons inaugurer nous rappellera sans cesse que, pèlerins de la pénitence, notre voyage doit être un vrai chemin de croix. »

La procession s'organise bientôt et commence à défiler au chant du *Miserere*. En tête marchent les dames, viennent ensuite les laïcs, les prêtres, l'officiant. Le capitaine, son état-major et plusieurs matelots forment le cortège. Avec nous ils se prosternent lorsque la procession, après avoir fait le tour du vaisseau, chante réunie autour de la croix le *Vexilla Regis*. Honneur au capitaine et à l'équipage de la *Guadeloupe!* Le spectacle de leur foi nous a bien souvent consolés de ceux qui nous sont offerts dans ces derniers temps par trop d'indignes Français, braves seulement lorsqu'il s'agit d'insulter les prêtres et de profaner les croix. Touchant détail : c'est un matelot qui a fourni, pour l'aspersion, une branche d'olivier bénite le dimanche des Rameaux : il l'avait reçue de sa femme et la conservait comme une précieuse relique.

Dimanche, 30 avril. Nous apercevons à notre lever les hautes montagnes de l'île Pantellaria. Nous sommes non loin des côtes de la Tunisie, jadis consacrées par la mort de saint Louis, naguère arrosées par le sang de nos soldats. Plus de 60 prêtres ont le bonheur de célébrer la messe; à celle de 7 heures, le P. Bailly communie 350 pèlerins.

La Catalogne fête en ce jour sa glorieuse Patronne, Notre-Dame-

Digitized by Google

du-Mont-Serrat. Par une attention pleine de délicatesse, il est décidé que les six prêtres espagnols qui voguent avec nous, trouveront sur notre navire quelque chose des pompes et des allégresses de leur patrie. Ce sont eux qui officient à la grand'messe ; c'est l'un d'eux qui, après l'Evangile, célèbre, en sa langue, la dévotion séculaire de l'Espagne pour Marie et les prodiges sans nombre opérés par Marie en faveur de l'Espagne. Délicat à son tour, il montre que la France n'a pas été moins dévouée à Marie, ni Marie moins généreuse pour la France. La France et l'Espagne sont deux nations sœurs par leur foi et par leur histoire, les deux filles chéries de la Reine du ciel, les deux soldats armés de Dieu pour écraser la Révolution.

Le reste de la matinée est consacré à finir de préparer, sur l'arrière du navire, le sanctuaire et l'autel où devront se faire désormais toutes les cérémonies. L'équipage prête ses drapeaux, les dames cèdent leurs fleurs, l'une d'elles offre un bouquet de roses naturelles qui paraissent fraîchement cueillies. Mais ni ces tentures aux couleurs si variées, ni ces fleurs si délicates, ni cette mer si calme, ni ce soleil si radieux ne pourraient nous rendre complètement heureux. Il nous faut la présence de notre Dieu, il nous faut Jésus dans un tabernacle. Grâce à l'insigne faveur qui nous est accordée par le Souverain Pontife, ce bonheur, nous l'aurons, et nous l'aurons pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Nous pourrons chanter avec David : « O Seigneur, qu'ils sont aimés vos tabernacles ! » redire avec saint Pierre : « O Seigneur, qu'il fait bon rester ici ! »

A 2 heures, le P. Mathieu Lecomte préside la récitation des mystères joyeux du Rosaire. Nous suivons avec lui Jésus, le divin Pèlerin, dans ses visites successives à Nazareth, à Bethléem, dans la demeure d'Elisabeth, au temple de Jérusalem. Le Rosaire nous offre ainsi, entre mille autres, le précieux avantage de jouir par anticipation des délices de la réalité qui nous attend.

A 4 heures, vêpres et sermon. — A 6 heures, nous passons devant l'île de Gozzo. — A 7 heures, nous saluons les premiers rivages de Malte. — A 8 heures, Mois de Marie. — Le P. Bailly en ouvre les exercices par une allocution des plus émouvantes. « Nous nous trouvons, dit-il, vis-à-vis de cette île illustrée jadis par tant de héros. Leurs cendres doivent tressaillir à notre passage, à nos accents catholiques et français. Le fait est que, depuis les croisades, jamais cette mer n'a été traversée par tant de pèlerins, jamais dans de pareilles conditions. Ayons confiance ! nous sommes la France du passé et nous sommes aussi celle de l'avenir... » On chante ensuite avec un entrain admirable le cantique si populaire dans nos paroisses : *C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau*, et la cérémonie se termine par la bénédiction du T. S. Sacrement.

Vers 9 heures, il nous est permis de contempler, grâce à un beau clair de lune, Cité-Valette, capitale de l'île de Malte. Le vaisseau ralentit sa marche pour nous laisser jouir plus longtemps de ce tableau. Devant nous défilent les clochers, les palais, les immenses remparts. Une barque s'approche pour prendre nos correspondances. Que de souvenirs se pressent dans notre mémoire, de-

Digitized by Google

puis celui de saint Paul qui séjourna trois mois dans cette île et en convertit les habitants, jusqu'à celui de cet Ordre célèbre, la fleur de la noblesse, le dernier rempart de l'Europe chrétienne contre la barbarie musulmane! O Malte, plus heureuse que ta puissante suzeraine, tu as su conserver toujours ta foi! Puissent les pèlerins qui sillonneront après nous ces mêmes flots, redire ce chant par lequel te saluaient jadis nos ancêtres :

Ex quo fidem accepisti
Recidiva nunquam fuisti
Insula pernobilis!

Lundi, 1er mai. Ce matin, pour la première fois, je célèbre le saint Sacrifice sur mer et sur notre vaisseau. C'est une grâce après laquelle mon cœur soupirait vivement : j'avais tant d'intentions à confier à Notre-Seigneur, tant de remerciements à lui offrir! Combien d'hommes apostoliques ont traversé avant moi cette mer, et qui n'ont pu jouir de la même consolation!

Toute la journée se passe dans la ferveur : *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Les adorateurs se succèdent nombreux au pied du T. S. Sacrement; il en est même qui s'y établissent d'une manière permanente. Puisque Jésus veut bien résider au milieu de nous, on ne veut le laisser seul ni le jour ni la nuit. Le vaisseau devient un sanctuaire.

Mardi, 2 mai. L'île de Candie que nous apercevons vers le milieu du jour, nous annonce que nous avons déjà fait les deux tiers de la traversée. A mesure que nous approchons de la Terre-Sainte, nous éprouvons le besoin de nous recueillir davantage. On commence les exercices d'une retraite. Le vaisseau est changé en cénacle.

Mercredi, 3 mai. Qui m'aurait dit, lorsque je célébrais à Bétharram la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, que, moins de huit mois après, je célébrerais celle de l'Invention à bord d'un navire voguant vers la Palestine! Que sainte Hélène, à laquelle je dois ces deux faveurs, soit deux fois remerciée! Elle aussi traversa ces mêmes flots pour aller purifier le Calvaire et y retrouver la Vraie Croix. On dit qu'à son retour, voulant assurer les relations de Rome avec Jérusalem, elle jeta dans ces eaux un des Clous de la Passion, afin qu'il servît comme d'une ancre perpétuelle aux navires battus par les tempêtes dans cette mer autrefois plus orageuse (1). Le saint Sacrifice, qu'il m'est permis de célébrer, vient mettre le comble à mon bonheur. *Quid retribuam!*

L'autel est couvert de reliques apportées par les pèlerins. Il y en a de presque tous les principaux saints de notre France : saint Louis, saint Bernard, saint François de Sales, saint Benoît-Joseph. Les reliques de la Vraie Croix occupent, comme il convient, la place d'honneur. Celle que je possède et que j'ai prêtée volontiers, me deviendra encore plus chère, non pas seulement parce qu'elle est

(1) *Miserorum calamitatibus permota, unum e Dominicis Clavis, de Domini pietate confisa, in mare immisit.* (St Grégoire de Tours.)

Digitized by Google

la plus notable, mais parce que, baisée le soir par les pèlerins, elle me rappellera un précieux souvenir de plus (1).

Le P. Mathieu Lecomte prêche le second sermon de la retraite. Il commente d'une manière admirablement appropriée aux circonstances, ce texte de l'Evangile : « Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, il sera flagellé, et après qu'ils l'auront flagellé ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. »

« Nous aussi nous montons à Jérusalem, *ecce ascendimus*. Tout ce qui s'y est accompli dans J.-C., doit aussi s'y accomplir en nous, *et consummabuntur omnia*. Comme lui nous y serons livrés aux nations, et, si nous ne sommes pas trouvés par elles vraiment catholiques, par elles nous serons condamnés. Ces nations ce sont les Juifs, les Musulmans, les schismatiques qui se montrent beaucoup plus attachés à leurs religions fausses, que ne le sont à la véritable un trop grand nombre de catholiques, *tradetur gentibus*. Comme lui nous y serons flagellés, parce que nous sommes pécheurs et qu'en partant nous nous sommes pour ainsi dire chargés des péchés de la France, *et flagellabitur*. Enfin, comme lui il faudra peut-être y mourir, *occident eum*... Nous partons mille pèlerins; si nous revenons mille ce sera un grand miracle. Si Dieu ne le fait pas ce miracle, ceux qui seront morts en Terre-Sainte auront été victimes pour les péchés des autres. Mais, *tertiâ die resurget*... Puisse cette résurrection se réaliser pour la France et pour nous, comme jadis pour Jésus-Christ! »

Touchante par-dessus toutes les autres a été la cérémonie du soir. Une procession à laquelle pas un seul pèlerin ne manque fait le tour du navire en chantant le *Vexilla Regis*. De chaque côté de la grande croix d'olivier se tiennent deux prêtres présentant chacun aux baisers des pèlerins une relique de la Vraie Croix. On se serre ensuite autour de l'autel brillamment illuminé. Le Saint Sacrement est exposé. Devant lui vient se prosterner un laïc breton, M. Guyon de Vauloyer. Il lit une belle consécration au Sacré Cœur, au nom de toutes les familles catholiques et françaises, point de mire actuel de la Révolution. Le P. Mathieu Lecomte lui succède. Au nom de tous les ordres religieux, au nom de tant d'expulsés, de spoliés et d'exilés, il proteste au Sacré Cœur que si toutes ces expiations ne suffisent pas, les religieux offrent encore leur sang, offrent leur vie. Vient ensuite un prêtre espagnol, le senor Escola qui, en sa langue, fait une consécration au nom de toutes les nations représentées au pèlerinage. Enfin, M. l'Archiprêtre de Perpignan nous arrache des larmes lorsque, d'une voix tremblante d'émotion, il se voue, avec tous ses frères dans le sacerdoce, au Cœur miséricordieux du Pontife éternel. La bénédiction du T. S. Sacrement couronne cette émouvante cérémonie dont nous conserverons à jamais dans nos âmes l'impérissable souvenir.

Jeudi 4 mai. Encore une journée de navigation et nous salue-

(1) Elle fut envoyée, en 1619, par le Pape Paul IV, à une dame du Dauphiné, protestante convertie.

Digitized by Google

rons les rivages de la Terre-Sainte. La ferveur ne se ralentit pas. Grâce à la fête de sainte Monique, célébrée de première classe et avec octave par les religieux Augustins, nous possèderons le Saint Sacrement pendant toute la journée. On prie beaucoup sainte Monique pour les Mères chrétiennes de France et pour leurs pauvres enfants.

En dehors des exercices, la plus cordiale gaieté continue de régner parmi les pèlerins. On compte près de 300 prêtres, dont 11 représentent notre cher diocèse de Valence (1). Au nombre des laïcs, il n'y a pas seulement de grandes dames et de riches messieurs, mais des ouvriers, des cultivateurs, des domestiques, des femmes de chambre. J'ai souvent conversé avec un ouvrier de Limoges. C'est un apôtre. Il exerce le métier de corroyeur, comme saint Paul, avec cette différence que Paul prêchait pendant le jour et travaillait pendant la nuit, tandis que lui travaille pendant le jour et prêche pendant la nuit. « Si j'expire à Jérusalem, me disait-il, j'aurai fait le pèlerinage du sacrifice; si j'en reviens, j'aurai fait celui de l'action de grâces. » On rencontre assez souvent de belles âmes, mais, sur *Guadeloupe*, elles ne se comptent pas.

La mer est toujours calme et unie comme une glace. Le soir, avant le salut, M. l'abbé Pilain, missionnaire du diocèse d'Arras, commente, avec de frappantes allusions à l'état actuel de la France, l'évangile de la fête, la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

A minuit, je suis encore debout sur l'avant du navire, cherchant, mais en vain, à voir briller dans le lointain le phare du Mont-Carmel.

III

En Vue de Kaïffa.

Vendredi, 5 mai. « La Terre-Sainte! le Mont-Carmel! » ce cri m'éveille à 5 heures du matin. Bien vite je me lève et m'élance sur le pont. Ce n'est pas de la joie, mais du ravissement que j'éprouve en voyant enfin de mes yeux cette Terre des prodiges que j'avais tant de fois rêvée, où mon cœur habitait depuis si longtemps. Moins heureux serait l'avide négociant qui, après avoir enduré mille fatigues et bravé mille dangers, se trouverait tout à coup en présence d'une montagne d'or. La baie de Saint-Jean-d'Acre nous environne presque de tous côtés : à droite s'élève le Carmel comme un rempart verdoyant que domine majestueusement le célèbre monastère sur lequel flotte le drapeau français; en face s'étale Kaïffa avec ses coteaux plantés de vignes et ses bosquets de palmiers; à gauche nous sommes contournés par une plage unie et sablonneuse se prolongeant jusqu'à Saint-Jean-d'Acre et se

(1) Voici leurs noms : MM. Benoit, supérieur de la Mission de Diois, curé-archiprêtre de Die; Toupin, curé archiprêtre de Suze-la-Rousse; Rey, curé de Bouchet; Ducrettet, curé de Saint-Marcel-lès-Sauzet; Romestain, curé de Saint-Maurice-des-Granges; Gourjon, curé de Roche-Saint-Secret; Reynaud, curé de Poule; Trouillat, aumônier de la Visitation de Valence; Gros, vicaire de Die; Viel, vicaire de Dieulefit; Revol, vicaire de Saint-Barnard, à Romans.

Digitized by Google

terminant au cap Blanc qui nous dérobe la vue de Tyr; enfin, les montagnes grisâtres de la Galilée et les cimes neigeuses de l'Anti-Liban forment comme le cadre de ce magnifique panorama. Le soleil levant nous inonde de ses clartés, et la brise nous apporte les premiers parfums de la Terre-Sainte.

Mais quel est ce vaisseau bordé de canons, qui stationne non loin de nous? On se perd en conjectures... Voici qu'un canot se dirige vers notre navire, des officiers français en descendent, et, bientôt après, ils nous annoncent que l'aviso le *Voltigeur* a été envoyé par l'amiral uniquement pour surveiller et pour protéger au besoin notre débarquement. Cette nouvelle met le comble à notre émotion. Nous remercions la France qui veut bien reconnaître officiellement que, contrairement à ce qu'on avait déjà dit et même écrit, nous ne sommes point des ennemis allant conspirer contre sa sécurité, mais des pèlerins allant prier pour son salut, et que ces pèlerins sont ses enfants. L'envoi de cet aviso n'est pas une des preuves les moins frappantes de ce qu'il y a déjà eu de providentiel dans notre pèlerinage. Voilà longtemps, il faut en convenir, que nos hommes politiques n'ont pas rendu un aussi éclatant hommage à la Religion que nous représentons ici, à mille lieues de notre pays. Aussi le P. Emmanuel Bailly est-il le fidèle interprète de nos sentiments à tous, lorsqu'il s'écrie dans sa dernière allocution : « Nous saurons maintenir le vieil honneur catholique et français dont nous sommes les héritiers, et dont nous allons raviver en Orient le glorieux souvenir ! »

Cependant de nombreuses barques, parties de Kaïffa, s'empressent autour de notre bâtiment. L'une d'elles porte deux religieux qui viennent nous souhaiter la bienvenue : le R. P. Léon, prieur du Mont-Carmel, et le F. Liévin de Hamme, franciscain du couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem. Ce dernier est un palestinologue émérite. J'ai déjà lu et relu son *Guide* avec le plus grand profit; que sera-ce de l'avoir lui-même pour cicerone dans cette Terre qu'il a tant de fois et si savamment explorée !

IV

Le Débarquement.

Les pèlerins attendent avec patience qu'arrive le moment où le groupe dont ils font partie devra descendre en canot. Mon groupe étant l'un des derniers, j'ai le loisir de contempler la transformation singulièrement originale qui s'est opérée dans le costume des pèlerins. La plupart ont interprété dans un sens excessivement large le conseil de se munir d'un manteau de laine blanc. Les uns en ont fait un camail avec capuchon, d'autres une douillette, d'autres un long voile en gaze appelé *mouchelière*, d'autres une espèce de chape agrémentée de pompons bleus, d'autres enfin ont exagéré jusqu'à revêtir la soutane blanche. Je n'insiste pas sur la coiffure; je dirai seulement, en modifiant un peu le proverbe : *Quot capita, tot petasi.* Me sera-t-il permis de donner un conseil aux futurs pèlerins? Qu'ils conservent dans son intégrité leur costume de prêtres ou de laïcs français; c'est aussi commode,

Digitized by Google

mais surtout c'est beaucoup plus digne. Les Arabes ne sont pas des sauvages, ils connaissent parfaitement notre costume national, et ils ne seront pas les derniers à s'étonner des modifications plus ou moins bizarres que vous lui aurez fait subir.

Arrive enfin le tour de notre groupe. C'est en chantant le *Magnificat* et l'*Ave maris stella* que nous traversons les deux ou trois kilomètres qui nous séparent de Kaïffa. Bientôt après, nous baisons pour la première fois le sol de la Terre-Sainte : il est trois heures et c'est un vendredi...

Les rues sont bordées de spectateurs, depuis le port jusqu'à l'église paroissiale située à l'extrémité sud de la ville et desservie par les religieux Carmes. Nous pénétrons dans cette église où nous gagnons la première de ces indulgences plénières dont la Terre-Sainte est une mine inépuisable. Un P. Carme chante, en s'accompagnant de l'orgue : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (1). Ce chant m'émeut jusqu'au fond de l'âme. Il me semble entendre la Terre-Sainte elle-même entonnant l'hymne de ses jours les plus beaux, pour souhaiter la bienvenue à la France catholique.

V

Le Mont-Carmel.

Dès que tous les pèlerins sont réunis, précédés de la croix et rangés en procession, nous gravissons le Carmel en récitant le Rosaire. La basilique du monastère ouvre ses portes pour nous recevoir. Là, groupés autour de l'autel de Notre-Dame, nous chantons l'hymne de l'action de grâces. Nous allons ensuite prendre un frugal repas sur le préau situé entre le couvent et le Palais (2) : cet espace est encore appelé la Tour de Sainte-Hélène, parce que c'est là, d'après la tradition, que l'illustre impératrice fit bâtir une grande église dans laquelle fut enclavée la chapelle primitive. Les pèlerins de la *Picardie* arrivent à la tombée de la nuit. Nous leur faisons cortège jusque dans la basilique où, mêlant nos voix aux leurs, nous chantons avec enthousiasme le cantique dont voici le refrain :

O Notre-Dame
Du Mont-Carmel,
Pour toi mon âme
D'amour s'enflamme!
De cet autel
Brillante Etoile,
Conduis ma voile
Au port du ciel!

Après une journée aussi remplie d'émotions, la pauvre nature avait bien droit à un peu de repos. Mais comment la charité même la plus ingénieuse pourrait-elle fournir des lits à mille pèlerins?

---

(1) Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple.

(2) On appelle ainsi une résidence d'été que fit bâtir, en 1779, Abdallah, pacha d'Acre, avec les ruines et à 100 mètres de l'ancien couvent. Les Carmes en ont fait l'acquisition il y a quelques années. C'est au-dessus du Palais que se trouve le phare.

Digitized by Google

Voici ce qui est décidé. Les dames les plus courageuses redescendront à Kaïffa où des logements leur sont préparés; celles qui sont à bout de forces trouveront dans le couvent 100 lits à leur disposition. Quant aux messieurs, prêtres ou laïcs, ils se coucheront où ils pourront, dans l'église, dans les corridors, à la belle étoile : est-ce qu'on ne dort pas bien partout, lorsqu'on a l'âme en paix et le cœur content?

Sur la corniche qui couronne le monastère sont placées, de distance en distance, de grandes urnes d'où s'élancent des gerbes de feu : la montagne, depuis son sommet jusqu'à la mer, en est illuminée. Oh! que j'aime à voir resplendir ainsi le Carmel, ce mystique foyer des saintes flammes et des célestes ardeurs! Il est tard lorsque je m'arrache à cette contemplation. Mais où trouver un gîte pour passer la nuit? Après avoir exploré l'église dans tous les sens, je découvre dans la grotte de saint Elie, tout près de son autel, un coin inoccupé. Un instant après, je commentais, par un profond sommeil, ces paroles de l'apôtre saint Jacques : « Elie, lui aussi, était un homme sujet, comme nous, à toutes les misèrse de la vie. »

Samedi, 6 mai. Mon sommeil n'est pas long. M. l'abbé Romestain me réveille à une heure et demie, et, à deux heures, je célèbre la messe votive en l'honneur de saint Elie. C'est la première que j'ai le bonheur de dire en Terre-Sainte et dans des conditions particulièrement touchantes. J'ai pour autel ce même rocher où l'illustre Prophète dont je fais mémoire, passa tant de nuits en contemplation; je me trouve dans cette même grotte d'où il aperçut, s'élevant des profondeurs de la mer, « un petit nuage, grand comme la trace que laisse sur la terre humide le pied d'un homme. » Cette nuée, au dire des Saints Pères, figurait l'Immaculée-Conception de celle qui devait être l'aurore du divin Soleil de Justice. Par un privilège uniquement accordé à l'autel de cette grotte, la messe votive de saint Elie est toujours célébrée avec l'ornement rouge : c'est comme un hommage anticipé rendu au martyre que ce Prophète doit subir durant la persécution de l'Antechrist.

J'emploie tout le temps qui doit s'écouler avant la messe du pèlerinage, à visiter en détail le nouveau monastère. Il fut fondé le jour de la Fête-Dieu, 1827, et achevé en 1853, grâce aux dons généreux recueillis en Europe et surtout en France par le Frère Jean-Baptiste du Saint-Sacrement. Il a la forme d'un carré long surmonté d'une terrasse. Au premier étage s'étendent de vastes corridors ornés de gravures représentant les fondateurs d'Ordres. Les appartements destinés aux étrangers occupent le côté du midi, les cellules des religieux celui du nord. La bibliothèque, où je passe deux heures, est peu considérable : elle ne renferme que très peu d'ouvrages sur la Palestine et l'on n'y trouve aucune des grandes publications catholiques de notre époque. Des livres écrits en langue italienne ou espagnole en constituent le fonds.

Au centre du couvent se trouve l'église « la première de l'univers dédiée à la Ste Vierge, la première de l'Ordre des Carmes, » (1)

---

(1) Primum in orbe Deiparæ dicatam... Ordinis Carmeliti caput...

Digitized by Google

comme on le lit sur deux inscriptions latines placées l'une au-dessus, l'autre à droite de la porte d'entrée. Elle dessine une croix grecque. Au centre s'élève un vaste dôme qui l'éclaire. Elle est entièrement peinte et possède deux autels dédiés à saint Jean-Baptiste et à saint Simon Stock. On descend par deux marches dans la grotte de Saint-Elie située immédiatement au-dessous du chœur. Cette grotte, dans laquelle une vingtaine de personnes peuvent trouver place, laisse voir à nu le rocher noirci par le temps et la fumée des cierges. Son ornementation consiste dans un autel de pierre, surmonté d'une statue en bois vermoulu et représentant saint Elie. On monte au sanctuaire par deux escaliers de dix degrés chacun, placés de chaque côté de la porte qui conduit à la grotte. Le maître-autel est en marbre artistement sculpté. Au-dessus, dans une niche decorée de quatre colonnes corinthiennes, s'élève la statue miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Cette statue n'a pas été donnée par Pie IX, comme le disent plusieurs voyageurs. Le F. Jean-Baptiste la fit exécuter à Gênes par le sculpteur Jean-Baptiste Caraventa (1821), et la porta avec lui dans toutes ses pérégrinations. Pie VII la garda plusieurs jours dans son oratoire, la bénit lui-même, et, le 4 mars 1823, la fit couronner en sa présence par Mgr Menochio, évêque de Porphyre. Les Carmes l'ont inaugurée sur son trône actuel, le 12 juin 1836. Elle répond admirablement à l'idéal qu'une âme pieuse aime à se former de la Sainte Vierge. Marie, le front ceint d'un diadème étincelant, vêtue d'une robe de soie blanche, soutient de la main gauche son divin Fils assis sur ses genoux, et présente de la droite un scapulaire, cette cuirasse du chrétien, comme le chapelet en est l'arme. Oui, c'est bien là celle qui porte en ces lieux le beau nom de *Regina, decor Carmeli!* Aussi qu'il est doux de prier les yeux fixés sur elle : sa pose est si majestueuse, son regard si plein de bonté, sa figure si souriante!

A 8 heures, j'assiste, du haut de la tribune qui domine celle de l'orgue, à la messe célébrée par le T. R. P. Picard. Plusieurs pèlerins exécutent quelques-uns des plus beaux cantiques du P. Hermann, de pieuse mémoire ; l'orgue relève et soutient leurs voix par ses puissantes harmonies. Après l'Evangile, le P. Marie-Joseph, Carme français, expulsé et réfugié au Mont-Carmel, nous retrace l'histoire de son Ordre. Il nous le montre portant à son origne le nom d'*Ordre des fils des prophètes;* dans les derniers jours de la Synagogue, celui de *Congrégation des Esséniens* ou *des Assidéens,* c'est à dire *des Saints ;* à l'aurore des temps évangéliques, celui de *Disciples de Saint Jean-Baptiste;* plus tard, celui d'*Ordre de la bienheureuse Vierge;* et enfin celui d'*Ordre des Carmes*, à cause de la montagne qui fut son berceau. Sur ce mont sacré vécurent tour à tour saint Elie, saint Berthold, saint Brocard, saint Albert, saint Cyrille de Constantinople. Saint Simon Stock y reçut des mains de Marie elle-même, le scapulaire auquel sont attachées de si précieuses faveurs. Le P. Marie-Joseph nous fait tous pleurer lorsqu'il rappelle le souvenir des Carmes recueillant, après que Bonaparte eut été forcé de lever le siège de Saint-Jean-d'Acre, deux mille soldats français blessés ou malades. Tous sont égorgés par les janissaires de Djezzar; les reli-

Digitized by Google

gieux sont maltraités et leur monastère détruit (1). Hélas! de nos jours, on a oublié en France cet héroïque dévouement des fils de saint Elie : le crochetage de leurs couvents, l'expulsion et l'exil en ont été la récompense!...

Je descends, après dîner, vers les bords de la mer, avec M. Gourjon et M. Viel. Un instant je les quitte pour visiter une grotte située non loin du sentier. En sortant je ne les aperçois plus. Croyant abréger la distance qui m'en sépare, je m'ouvre un chemin à travers les broussailles. Tout à coup mon pied glisse, et je roule pendant quelques secondes sur un rocher qui descend à pic sur le rivage. Heureusement, je suis arrêté par un buisson, et j'en suis quitte pour quelques contusions. Sans ce buisson, ou plutôt, sans la protection de Notre-Dame du Carmel, on m'aurait certainement trouvé mort au pied de la montagne.

Après que mes compagnons et moi avons pris un bain de pieds dans la mer, nous remontons au couvent par un autre sentier. Chemin faisant, nous rencontrons le P. Marie-Joseph qui sort de l'*Ecole des Prophètes* avec quelques pèlerins. Il veut bien revenir sur ses pas et nous servir de guide pendant tout le reste de notre excursion. Le pêcheur musulman qui habite la grotte s'empresse de nous y introduire. Elle est haute, vaste et profonde. Elie y réunissait autrefois ses disciples; la Sainte-Famille, au retour d'Egypte, s'y arrêta et y passa la nuit sur cette saillie de rocher en forme de banc. A notre sortie, le pêcheur musulman nous prête un verre et nous permet, moyennant double *bakchiche*, de boire à longs traits de l'eau de la citerne. Plus haut, nous visitons de vastes grottes dépendantes les unes des autres et communiquant avec la chapelle de Saint-Simon-Stok par une porte gothique aujourd'hui murée. Dans la plus vaste je lis cette inscription : *Hic conveniebant ad laborandum et ad cantandos psalmos et hymnos corde et ore in laudem Deo* (2). Le P. Marie-Joseph nous apprend que les Carmes, après la ruine de leur monastère, se retirèrent dans ces grottes : c'étaient comme autant de cellules de refuge préparées par la nature. Des nuées d'hirondelles y remplacent aujourd'hui les religieux.

Pendant tout le reste de la soirée les pèlerins se pressent autour de l'autel de Notre-Dame. Un Frère est occupé à faire toucher des scapulaires à la statue : plus de 6,000 ont été vendus, et, à midi, il n'en restait plus. Un Père ne cesse d'imposer ce saint habit, car nul ne veut s'éloigner sans avoir fait renouveler sa réception dans la milice des angéliques gardiens du sanctuaire. Cependant l'église retentit de nos pieux cantiques, et nous répétons avec ivresse l'invocation : *Regina, decor Carmeli, ora pro nobis : O Reine, gloire du Carmel, priez pour nous!*

---

(1) Les Carmes ont recueilli les ossements de nos infortunés compatriotes et les ont ensevelis à l'entrée de leur jardin, sous une modeste pyramide surmontée d'une croix.

(2) C'est ici qu'ils se réunissaient pour travailler et pour chanter, du cœur et de la bouche, des psaumes et des hymnes en l'honneur de Dieu.

Digitized by Google

VI

Du Mont-Carmel a Nazareth.

Dimanche, 7 mai. Je célèbre, à 5 heures, la messe votive de N.-D. du Mont-Carmel sur un des autels portatifs du pèlerinage, dressé dans le chœur des religieux, aux pieds de la statue miraculeuse. Une heure et demie après, je descends, réconforté par un verre de café, sur la vaste plage située entre la montagne et Kaïffa. Là stationnent les montures qui doivent nous porter à Nazareth. Chevaux fringants, haridelles efflanquées, mulets pesants, ânes têtus, c'est au choix. Il y en a pour tous les goûts et toutes les aptitudes. Cavalier encore novice, rendu défiant par ma mésaventure de la veille, je veux absolument un baudet, afin, en cas d'accident, de choir de moins haut. Je ne mets pas longtemps à le chercher. Un jeune moukre s'avance vers moi, menant en laisse deux mulets et un âne qui me paraît bien bâté, mais surtout intelligent comme il s'en rencontre peu. Que cet âne fera bien mon affaire! Je suis encore tout occupé à le considérer, et déjà le moukre a chargé ma couverture et mon sac sur un de ses mulets. Plus je m'efforce de lui faire comprendre que je tiens à monter sur l'âne, plus il insiste, de la voix et du geste, pour me persuader que je serai beaucoup mieux sur le mulet, et que, grâce à ses soins vigilants, je ne ferai point de chute. Je tiens toujours bon, menaçant même de reprendre mes effets et d'aller chercher, non pas fortune, mais un âne ailleurs. Ibrahim, c'est le nom du moukre, emploie alors un dernier argument. Il exhibe une petite croix qu'il porte suspendue à son cou, et se signe à plusieurs reprises, voulant ainsi me faire comprendre qu'il est catholique. Telle est ma confiance aux gens qui croient en Dieu, que je n'insiste plus. Je grimpe sur un des mulets, M. Gourjon monte sur l'autre, Ibrahim saute sur son âne, et nous nous rangeons à la file. Nous sommes en tout un millier, y compris les moukres et les cavaliers de l'escorte. Quelle magnifique caravane!

Nous parcourons ainsi Kaïffa, dont les habitants ne cessent de nous manifester leur sympathie. A l'extrémité du faubourg, les fenêtres et la terrasse de la maison d'école sont garnies d'enfants qui nous crient en agitant leurs mains : « *Bon-iour! Bon-iour!* » Nous leur répondons en arabe : « *Khâtrac! Khâtrac!* — Adieu! Adieu! » — Ah! dit-on autour de moi, que de petits laïcs en France ne seraient pas aussi polis! » Nous nous avançons ensuite, pendant tout le reste de la journée, tantôt à travers des sentiers sablonneux et brûlés par le soleil, tantôt à travers des villages arabes où la sauvagerie s'étale dans toute sa laideur et la misère dans toute sa nudité, tantôt à travers la plaine d'Esdrelon aux moissons déjà jaunissantes, tantôt enfin à travers des rochers glissants et bordés de précipices.

Le voyage est marqué par plusieurs accidents dont aucun, grâces à Dieu, n'a de suites graves. Les chutes de cacolets sont les plus fréquentes. Le cacolet consiste en deux grands paniers unis par des traverses et ainsi attachés sur une monture. Malheureusement, les lois de l'équilibre n'ont pu être toujours

Digitized by Google

observées; aussi n'est-il pas rare de voir une grave matrone faire trop pencher la balance de son côté, et, finalement, entraîner avec elle dans sa chute une demoiselle trop légère. On les relève, on les hisse de nouveau en ayant soin, pour prévenir un second accident, de mettre des pierres, en guise de contrepoids, dans le panier moins pesamment rempli. Quant aux lamentations sur le manque de bride ou d'étriers, sur le caractère indolent ou rétif des montures, elles finissent par ne plus émouvoir, tellement elles sont fréquentes.

Pour moi, à mesure que j'avance, je suis de plus en plus convaincu que le moukre auquel j'ai confié ma destinée, ne m'a point trompé. Mes pieds sont-ils sortis des étriers? Ibrahim vient les y remettre. Mon sac ou mon bréviaire est-il tombé? Ibrahim le ramasse aussitôt. La selle penche-t-elle trop à droite ou trop à gauche? Ibrahim la remet en équilibre. Passons-nous devant une source? Ibrahim va me puiser une eau jaunâtre que je refuse le plus souvent. Et tout cela est fait avec une prestesse incroyable. Pour Ibrahim, monter sur son âne ou en descendre, c'est l'affaire d'un bond.

Malgré son dévouement, je finis par me sentir exténué. De Kaïffa à Nazareth, on compte près de 50 kilomètres, et nous n'avons fait qu'une seule halte à Jedda, misérable agglomération de huttes recouvertes de fiente desséchée de chameaux. Mais la pensée que je verrai bientôt Nazareth me donne du courage. Nous descendons encore une montagne, nous faisons encore un détour, et enfin, vers les six heures du soir, nous nous trouvons en face de Nazareth, « la fleur de la Galilée, la nourricière du Fils de Dieu, » comme l'appelle saint Jérôme.

VII

NAZARETH.

Toute la population, en habits de fête, s'est portée à notre rencontre. Hélas! malgré la fatigue qui nous accable, malgré notre ardent désir d'aller nous prosterner au plus tôt dans la grotte de l'Annonciation, il nous faut stationner, pendant plus de deux heures, devant le campement, attendant que nos cartes aient été vérifiées par les employés de la Compagnie Cook. Il est nuit lorsque cette opération est terminée, et c'est à la lueur des chandelles que nous prenons notre repas. Chacun gagne ensuite la tente où il doit passer la nuit. Pour moi, il m'est impossible de fermer l'œil. Bientôt je me lève, je traverse le campement et me dirige vers la basilique. Je ne tarde pas à rencontrer M. l'archiprêtre Benoit et M. l'abbé Gros s'avançant du même côté. Quelques instants après, je me prosternais avec eux dans la grotte où s'opéra le prodige par excellence de l'amour de Dieu pour les hommes... M. Benoit et M. Gros retournent au campement, mais je ne puis me résoudre à les suivre. Je reste prosterné au pied de l'autel, et j'attends, absorbé dans une méditation comme je n'en fis jamais, qu'arrive l'heure où je pourrai renouveler, en offrant le saint Sa-

Digitized by Google

crifice, le sublime mystère qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, à ce même endroit, par le ministère et dans le chaste sein de Marie.

Lundi, 8 mai. J'aurais bien désiré commencer ma messe à minuit, mais quatre prêtres se sont fait inscrire avant moi. Mon tour arrive à 2 heures. La liturgie catholique possède le beau privilège de rendre présents des événements accomplis depuis plusieurs siècles. Aussi, chaque parole que je prononce produit-elle en moi une impression vive, profonde, ineffable. Je prophétise avec Isaïe « qu'une Vierge concevra et qu'elle enfantera; » je redis avec l'Ange envoyé de Dieu à Nazareth : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes; » je réponds avec Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole; » je fléchis le genou, répétant avec l'Eglise : « Et il est descendu des cieux, et il s'est incarné..., et il s'est fait homme! » Oui, le voici qui descend une nouvelle fois des cieux pour venir encore s'incarner dans mes mains. Comme jadis une parole, cinq mots suffirent à Marie pour concevoir divinement le Verbe éternel, une seule parole, cinq mots me suffisent à moi, pauvre prêtre, pour renouveler à Nazareth même, ce même mystère dont la contemplation arrachait à l'Apôtre ce cri : « *Sic Deus dilexit mundum!* C'est ainsi que Dieu a aimé le monde! »

Quel n'est pas mon désappointement lorsque, de retour au campement, je trouve ma place prise! Il faut me résigner à m'envelopper dans ma couverture et à m'étendre sur l'herbe. C'est en vain que j'appelle le sommeil : les aboiements des chiens l'empêchent de m'entendre, et la rosée qui tombe sur moi en pluie glacée me force de ne pas insister. Immédiatement après le premier déjeuner, je visite, en compagnie de quelques pèlerins, d'abord l'église des Grecs catholiques. Délabrée au dedans et menaçant ruine au dehors, elle occupe l'emplacement de la Synagogue où Notre-Seigneur enfant lut les prophéties d'Isaïe et s'en fit l'application. Plus haut, nous pénétrons dans la modeste église des Maronites. Elle est bâtie depuis un siècle et dédiée à l'Annonciation. Le curé qui la dessert nous en fait les honneurs, et prend congé de nous en disant : « *Galli et Maronitæ semper amici, quia semper catholici* (1). » Plus haut encore s'élève le sanctuaire appelé *Mensa Christi* : au milieu se voit une énorme pierre de forme ronde, sur laquelle, d'après la tradition, le Sauveur ressuscité prit un repas avec ses disciples (2). Il nous faut, pour redescendre à la basilique, fendre une nuée d'enfants répétant sur tous les tons le sempiternel refrain : « Bakchiche! Bakchiche! » Vous videriez toute votre bourse entre leurs mains, qu'ils crieraient encore plus fort. S'ils étaient moins bruyants, les enfants

(1) « Les Français et les Maronites sont toujours amis, parce qu'ils sont toujours catholiques. »

(2) Voici l'inscription qu'on lit dans ce sanctuaire : « *Traditio continua est et nunquam interrupta apud omnes nationes orientales, hanc petram dictam Mensa Christi, illam ipsam esse petram super quam D. N. J. C. cum suis discipulis comedit ante et post resurrectionem suam.* »

Digitized by Google

de Nazareth seraient d'une amabilité parfaite : ils ont je ne sais quels traits qui rappellent leur divin compatriote, « le plus beau parmi les enfants des hommes. »

J'assiste à la messe célébrée à l'autel majeur de la basilique par le T. R. P. Picard et à la procession qui se fait après. La basilique a été agrandie en 1880. Elle a deux entrées : la première au midi, celle de la façade; la seconde au couchant, à l'extrémité d'une cour au milieu de laquelle est érigée une colonne ayant appartenu à l'église primitive et couronnée aujourd'hui par une statue en bronze doré représentant Marie Immaculée. L'intérieur est divisé en trois nefs, par des piliers ornés de médaillons sur lesquels figurent les principaux saints de l'Ordre Séraphique. La nef de droite possède deux autels dédiés : l'un, à sainte Anne, avec un tableau où l'on voit Marie et sainte Anne, types arabes d'une incomparable beauté ; l'autre, à la Sainte Vierge, offert, en 1880, par l'empereur d'Autriche et qui a coûté 60,000 fr. Les autels de la nef gauche sont sous le vocable de saint Joseph et de saint Antoine de Padoue. Le maître-autel est splendide, surtout l'exposition. Derrière, se trouve le chœur des religieux, au-dessus duquel s'éleve un grand tableau qu'on aperçoit de toute l'église et qui représente l'Annonciation.

Du chœur, on descend dans la nef par deux escaliers en marbre, l'un à droite et l'autre à gauche, de dix degrés chacun. Entre ces deux escaliers, sous un vaste arceau entièrement ouvert, commence la magnifique rampe qui conduit à la crypte. Après avoir descendu quinze marches, on se trouve dans le sanctuaire bâti sur l'emplacement de la *Sancta Casa*, dont tout le monde connaît la merveilleuse translation à Lorette. On descend encore deux marches, et l'on entre dans le lieu ineffable où s'opéra le mystère de l'Incarnation, ainsi qu'on le lit, à la clarté des lampes, sur cette inscription gravée sous la table de l'autel : *Verbum caro hic factum est.* A gauche, on remarque une colonne de granit, débris de l'église bâtie par sainte Hélène, brisée à 50 centimètres au-dessus du pavé, et dont la partie supérieure reste suspendue à la voûte. Cette colonne indique la place qu'occupait l'Archange au moment de l'Annonciation. A droite, une porte donne entrée dans une troisième grotte dédiée à saint Joseph; c'est là, d'après la tradition, que mourut l'auguste Patriarche. Enfin, on franchit une autre porte toujours à droite, et, après avoir monté treize degrés, on pénètre dans une cave obscure et nue. On y montre, formant les murailles, des pierres apportées jadis d'une montagne voisine et de la même nature que celles de la *Sancta Casa.*

A propos de la *Sancta Casa*, voici un fait assez récent, qui montre jusqu'à quel point le miracle de la translation de la sainte Maison peut s'imposer à la croyance des plus incrédules, pourvu qu'ils soient de bonne foi.

Le R^d^ pasteur F., docteur anglican forcené, avait pris à tâche de surprendre l'Eglise catholique en quelque flagrante erreur sur un point ou sur un autre de sa liturgie sacrée, et de prouver ainsi sa fausseté. Il cherchait et cherchait, depuis plusieurs années, avec cette persistance dont les Anglais seuls, et les anglicans surtout, ont le secret. A la fin des fins, il met la main sur

Digitized by Google

quelque chose de fameux. Cette trouvaille est tellement précieuse que c'en est fait de la pauvre Eglise romaine. Elle va s'effondrer sous les coups d'un ministre de l'université d'Oxford.

Mais qu'a-t-il trouvé? Il a trouvé que le miracle de la translation de la Maison de Nazareth d'Orient en Occident, était une fable, et que l'Eglise, en autorisant un office particulier à la mémoire de ce miracle, avait autorisé une chose absurde. Sur ce, l'illustre professeur part droit pour Nazareth avec une pacotille d'instruments et d'ingrédients chimiques.

Arrivé au sanctuaire de l'Incarnation, il se livre à mille et mille expérimentations scientifiques; au dedans, au dehors, tout autour, de haut en bas et de bas en haut, il mesure, avec une incroyable minutie, tout ce qui reste encore des vestiges de l'antique demeure de la Sainte-Famille; il fait passer dans son laboratoire pharisaïque les specimens divers du sol, des rochers, des assises; il décompose, il analyse, etc.; il prend des notes des distances, des hauteurs, des largeurs, des profondeurs, des épaisseurs et de toutes les proportions; et enfin, lorsque ce patient travail est terminé, il s'embarque pour l'Italie et se rend directement à Notre-Dame de Lorette.

Là, il recommence les mêmes opérations; il les compare aux résultats déjà obtenus en Galilée; puis, s'apercevant que quelques indications lui manquent, il retourne à Nazareth, et revient ensuite à Lorette, afin d'en effectuer la contre-épreuve. Mais, à mesure que cette élaboration se poursuit, ses préjugés haineux se changent en confusion, sa confusion en contrition, et sa contrition en conversion.

Il retourne une troisième fois à Nazareth, non plus en chimiste et en savant, non plus en protestant, ni en professeur de l'université d'Oxford, mais en catholique profondément convaincu et touché par la grâce de Dieu. C'est dans le sanctuaire même de Nazareth qu'il rétracte ses erreurs. Aujourd'hui on lui sert la messe, il est prêtre catholique en Angleterre (1).

Translation d'une âme des régions de l'orgueil et des ténèbres à celles de la lumière et de l'humilité, nouveau miracle, miracle bien autrement éclatant que celui de la translation de la *Sancta Casa!*

Ce ministre n'est pas le seul auquel le séjour de Nazareth a été heureusement fatal. Il m'est donné, lorsque je visite l'hôtellerie des PP. Franciscains, d'assister à une conférence intime entre un ministre anglican et le P. Marie-Antoine, l'apôtre dont la parole ardente a si vivement impressionné les pèlerins montés sur la *Picardie*. Ce ministre, âgé de 25 à 30 ans, se défend d'être protestant; il prétend même l'être si peu, qu'il n'a point voulu aller demander l'hospitalité au vaste établissement construit naguère par les hérétiques de ce nom au-dessus de Nazareth; il se dit et veut qu'on l'appelle catholique-anglican. Son interlocuteur lui fait toucher du doigt que catholique signifie universel, et qu'il est dès lors impossible d'être à la fois catholique et anglican, ces deux

(1) Nous empruntons textuellement ce récit aux *Annales de la Mission de N. D. de Sion*, Bulletin trimestriel n° 16, p. 13-16.

Digitized by Google

mots s'excluant l'un l'autre. Vaincu sur ce point, le jeune ministre objecte le culte idolâtrique rendu, d'après lui, à la Sainte Vierge par l'Eglise romaine. Le Père lui prouve que ce culte, tout d'intercession, est fondé sur la nature du cœur de l'homme autant que sur celle du cœur même de Dieu. « En effet, poursuit-il, Dieu ne peut pas être plus offensé lorsque je dis à sa Mère : O Marie, priez votre Fils de m'accorder telle ou telle grâce, que vous ne le seriez vous-même, Monsieur le Ministre, si j'adressais une demande analogue à votre propre mère. » A la science du controversiste le P. Marie-Antoine unit une tendresse qui rappelle le *Filioli quos iterum parturio* de l'Apôtre. S'aperçoit-il que ses arguments ne pénètrent pas? Il les reprend, il y joint, pour les insinuer plus facilement, une caresse qui consiste à donner une petite tape sur la joue du ministre ou à lui tirer doucement la barbe. Le ministre sourit et finit par se déclarer entièrement satisfait. O mystères de la grâce dans l'œuvre du salut des âmes! Peut-être est-ce surtout pour consommer la conversion de cet anglican que la Providence a fait venir à Nazareth le P. Marie-Antoine !

En sortant de l'hôtellerie, je me dirige vers la colline sur laquelle s'élève la chapelle de Notre-Dame-de-l'Effroi. Ce fut du haut de cette colline, rapporte la tradition, que Marie vit les Juifs se disposant à précipiter son divin Fils du haut d'une montagne voisine. Sainte Hélène avait perpétué le souvenir de la cruelle angoisse de Marie par l'érection d'un sanctuaire, mais ce sanctuaire était ruiné depuis plusieurs siècles. Les Franciscains l'ont rebâti en 1880. Le tableau exposé sur l'autel m'a paru d'une belle exécution : il représente Marie détournant la tête pour ne point voir les Juifs consommer leur forfait ; quatre personnages sont témoins de sa douleur et partagent son effroi.

Assis sur le rocher servant de fondement au sanctuaire, je contemple longtemps Nazareth que les quinze collines qui l'environnent ont fait comparer à une rose entourée de ses pétales. Jamais peut-être je n'avais été aussi pénétré par la pensée de Notre-Seigneur. Ces sites qui se déroulent devant moi, les yeux de J.-C. les ont vus ; dans ces sentiers où j'ai posé mes pieds, il a posé les siens ; sur ce rocher où je suis assis, il s'est peut-être reposé ; et ces collines ont tressailli à son passage et leurs échos ont répété les accents de sa voix. Il me semble le voir qui revient, avec Marie et Joseph, de l'exil en Egypte ou du pèlerinage à Jérusalem ; j'entre avec lui dans cette humble demeure où, pendant vingt ans, toute son existence se résuma en ces quelques mots : « Et il leur était soumis ! » je me joins à lui lorsqu'il accompagne au tombeau les restes mortels de son père nourricier ; j'assiste aux adieux qu'il fait à sa Mère avant d'entreprendre la mission que son Père céleste lui a confiée. O mystères de l'enfance et de la jeunesse de Jésus, que vous avez de charmes lorsqu'on vous médite à Nazareth ! Il me le semble, s'il m'était permis de choisir le coin de terre où devrait s'écouler le reste de mes jours, c'est à Nazareth que je voudrais vivre et mourir. Heureusement, si Nazareth rappelle les plus touchants souvenirs, grâce à l'Eucharistie, ses réalités se rencontrent aussi ailleurs, partout où il y a une église, et dans cette église un autel, et dans cet autel un tabernacle !

Digitized by Google

Ce n'est pas assez d'avoir suivi Marie sur la colline de l'Effroi, je veux encore accompagner son divin Fils jusque sur la montagne du Précipice. Je m'y achemine en escaladant les rochers glissants et les pierres roulantes. Cette pénible ascension dure environ une heure. Parvenu au sommet, je trouve plusieurs prêtres du diocèse qui m'ont précédé. Du monastère qui s'élevait jadis en cet endroit, il ne reste aucun vestige. A nos pieds s'ouvre un profond et effrayant abîme. Nous en détournons les yeux pour les porter sur l'un des plus magnifiques points de vue qu'il soit possible de contempler, non pas seulement dans la Galilée, mais dans le monde entier. Nous dominons, dans toute son étendue, la plaine d'Esdrelon, que le printemps fait ressembler à un immense tapis aux couleurs irisées. A son extrémité nord, le Thabor s'élève isolé, sublime piédestal qui porta Notre-Seigneur transfiguré ; au levant, c'est la mer de Tibériade qui scintille sous les derniers feux du soleil, c'est l'Hermon au pied duquel est assise la ville de Naïm, c'est Gelboé immortalisé par l'élégie de David sur la mort de son ami Jonathas, ce sont, dans un lointain vaporeux, les hauts plateaux de Galaad; au midi, l'horizon est borné par les montagnes de la Samarie, dont la chaîne occidentale s'enfuit jusqu'au promontoire du Carmel. Nous embrassons ainsi, dans un seul coup d'œil, tout le principal théâtre de la vie apostolique de Notre-Seigneur. Le visiter en détail, y recueillir quelques-uns des souvenirs évangéliques dont il est si riche, eût mis le comble à nos vœux. Mais si le bonheur n'est jamais complet sur la terre, bien moins l'est-il surtout dans la Terre-Sainte : on ne la visite jamais sans emporter beaucoup de regrets.

Vers les 6 heures, presque tous les pèlerins sont de retour au campement, où chacun raconte ses impressions de la journée. Plusieurs ont visité Cana, quelques-uns se sont aventurés jusqu'au Thabor. M. Benoit a fait la moitié de cette ascension. Qui ne connaît dans le diocèse, surtout dans le Diois, la longue-vue du P. Benoit? Elle y est presqu'aussi légendaire que le sont à Paris les lunettes de M. Thiers et le parapluie de M. Prudhomme. Je savais déjà qu'elle pouvait lui servir de bâton, mais je n'aurais jamais soupçonné qu'elle pût au besoin lui remplacer un fusil. Donc le P. Benoit descendait du Thabor lorsque, tout à coup, il aperçoit, non point avec sa longue-vue, un Bédouin, aux allures suspectes, qui s'avance vers lui. Nul doute, c'est quelque chose de plus qu'un bakchiche que convoite ce fils de Mahomet. Comment faire pour s'en débarrasser? M. Benoit est fécond en ressources : on sait qu'il parvient à bâtir une église là où d'autres auraient de la peine à faire relever le tuyau d'une cheminée. Il développe sa longue-vue, met en joue et fait f... fuir à toutes jambes le Bédouin épouvanté.

Le dîner terminé, nous nous rendons à la basilique pour assister au salut. Les Arabes occupent les nefs latérales, les pèlerins, tenant chacun un cierge à la main, celle du milieu. Tous les lustres, tous les autels sont illuminés; la sainte grotte semble avoir revêtu quelque chose des célestes splendeurs de l'Annonciation. Mais surtout comment oublier ces litanies de la Sainte Vierge chantées en parties, du haut de la tribune de l'orgue, par un

Digitized by Google

chœur d'Arabes? Autant l'oreille en était charmée, autant l'âme en était ravie. Nos fronts s'inclinent sous la bénédiction de l'Enfant divin de Nazareth, devenu l'Hôte du tabernacle. Nous nous avançons ensuite vers le maître-autel pour recevoir chacun, des mains du R. P. Gardien, un souvenir de notre pèlerinage : il consiste en quelques grains de poussière provenant de la sainte grotte, en une fleur cueillie aux alentours et disposée sur une image représentant l'Annonciation.

Retourner au campement, je n'y songe même pas, sachant que ma place sous la tente est prise, et puis, je me suis assuré ailleurs un abri. Peu de temps avant le salut, j'ai fait une visite à un compatriote, M. l'abbé Louis Monier, missionnaire apostolique, aumônier des Dames de Nazareth (1). Ce digne ecclésiastique s'est vraiment dépensé pour donner l'hospitalité à une vingtaine de pèlerins. Il a bien voulu m'accueillir en ami et m'offrir, non pas un lit, il a cédé même le sien, mais une balle de coton, en guise de matelas : c'est là-dessus qu'étendu je compense par un bon somme le déficit de la veille.

Mardi, 9 mai. Il existe à Nazareth un autre sanctuaire qui est également bien intéressant pour la piété, c'est celui qu'on assure avoir été bâti par sainte Hélène sur l'emplacement de l'atelier de saint Joseph. Je ferai observer ici que, de nos jours encore, en Orient et spécialement à Nazareth, l'atelier est presque toujours séparé de l'habitation. Quoique peu distant de la basilique, ce sanctuaire est assez difficile à trouver. Après avoir traversé plusieurs ruelles bien malpropres, j'y accède par une cour où croissent quelques fleurs. Ce n'est pas un monument, mais une modeste chapelle ornée d'un seul tableau représentant saint Joseph penché sur sa tâche et secondé par l'Enfant Jésus. C'est là que j'offre le saint Sacrifice.

De la basilique où j'ai fait une dernière visite, je descends au campement l'esprit vivement préoccupé. Irai-je à Jérusalem par la Samarie, ou bien irai-je m'embarquer de nouveau à Kaïffa ? J'élimine tout d'abord la raison de fatigue, pour envisager uniquement celle du plus grand fruit que j'espère retirer de mon pèlerinage. Puisque, contrairement à l'itinéraire qu'on avait primitivement arrêté, on se bornera à saluer de loin le Thabor, le voyage à travers la Samarie perd pour moi un de ses plus grands charmes, et puis, pendant toute sa durée, on ne fera que des haltes et point de séjour. Or, comme je tiens à visiter et non pas seulement à voir en passant, je me décide à reprendre la route de Kaïffa. Deux jours de plus passés à Jérusalem me dédommageront amplement de ce sacrifice.

Il faut partir ! Que ce mot résonne tristement à l'oreille du pèlerin ! Je laisse ma monture marcher devant moi, et je suis à

---

(1) Leur maison-mère est à Oullins, près Lyon. Elles dirigent en Terre-Sainte plusieurs autres écoles et orphelinats. L'enseignement est donné aux garçons catholiques de Nazareth par un instituteur laïc, M. Elias Ziadé : il parle très-correctement le français et sert très-bien la messe, sans crainte de se compromettre. De plus, les Frères de Saint-Jean de Dieu ont fondé naguère ici un petit établisement d'où ils vont visiter les malades à domicile.

Digitized by Google

pied, en récitant le chapelet. Adieu donc, ô Nazareth, sainte cité où retentit le premier *Ave Maria*, séjour de l'enfance de mon Dieu, toi dont le nom figura avec tant d'honneur sur le titre de sa Croix ! Je ne sais quelles émotions m'attendent à Jérusalem et à Bethléem, mais, j'en suis certain d'avance, ces joies si pures, si douces que j'ai goûtées dans tes sanctuaires, je ne les oublierai jamais...

VIII.

De Nazareth a Jaffa.

Mon retour à Kaïffa est marqué par plusieurs épisodes qui ne sont pas, il s'en faut, les plus gais de mon pèlerinage. Arrivé à Jedda, je laisse le moukre surveiller, pendant le déjeuner, l'âne qui m'a porté. Hélas ! cet âne n'était pas celui que j'avais tant convoité au pied du Carmel, et ce moukre n'était pas Ibrahim. C'est en vain qu'après le déjeuner je cherche et je recherche, je ne trouve plus ni le moukre ni son âne. Un employé de l'agence Cook me procure un autre baudet, mais j'ai beau le frapper du pied, le frapper de la main, impossible de le faire avancer. Je n'ai qu'un seul parti à prendre, celui de faire à pied le reste du trajet. A peine suis-je arrivé au pied de la colline, je rencontre un marais, mais point de gué pour le passer. Je préfère, plutôt que de patauger jusqu'aux genoux, remonter au village pour m'y procurer une monture quelconque. Bientôt je me vois poursuivi par un chien qui menace de s'élancer sur moi, et je n'ai, pour me défendre, ni arme ni bâton. Heureusement, les pierres ne manquent pas ; j'en saisis une et j'envoie l'animal se plaindre en hurlant à son maître qui contemplait cette scène avec une impassibilité vraiment digne d'un Turc. Parvenu à Jedda, je trouve enfin un sauveur dans M. Raoul Lugnié, mon ancien élève et mon paroissien actuel. Jeune homme plein de cœur et habile cavalier, il s'est dévoué pour escorter deux dames de Paris, dont l'une s'est foulé le bras, dont l'autre s'est blessée au front. Il s'empresse de m'offrir, dans la voiture qui porte ces dames, une place que j'accepte. Mais ce n'est pas tout. A peine suis-je installé, que le conducteur échange des propos violents avec un des agents Cook, lequel menace de lui fendre la tête d'un coup de sabre. M. Lugnié a compris que le conducteur me trouve de trop, et lui glisse adroitement trois gros bakchiches dans la main. Il n'en faut pas davantage pour rendre celui-ci aussi empressé, aussi complaisant qu'il s'était montré un instant auparavant maussade et peut-être insolent. M. Lugnié ne veut pas accepter les remerciements que je lui adresse, c'est pourquoi je m'obstine à les lui renouveler ici (1).

Réembarqué sur *Guadeloupe* vers les 7 heures, je ne tarde pas à m'endormir, en rêvant de Nazareth que j'ai quittée ce matin, et de Jérusalem que je verrai bientôt.

Mercredi, 10 mai. Dès la pointe du jour, *Guadeloupe* fend les

(1) « Mon petit-fils n'a fait que son devoir, » me disait plus tard M. le Marquis d'Anselme auquel je racontais cet épisode de mon pèlerinage. Le grand-père et son petit-fils sont dignes l'un de l'autre.

Digitized by Google

flots azurés, portant à Jaffa les 200 pèlerins qui vont rejoindre les 300 autres qui les attendent à Jérusalem. Nous longeons une plage de laquelle émergent de loin en loin quelques ruines : c'est tout ce qui reste des cités opulentes jadis appelées Dor, Césarée, Assur. Il est 3 heures lorsque *Guadeloupe* mouille l'ancre, à deux kilomètres de Jaffa. Notre débarquement s'effectue en silence : on nous l'avait recommandé, sans doute afin de ne point contrarier par nos chants la manœuvre des bateliers, dans cette rade semée de récifs extrêmement dangereux.

IX

JAFFA.

Jaffa, l'ancienne Joppé, s'étage sur une colline qui regarde la mer. Cette ville mérite par excellence le nom de Port du Salut. C'est ici que commença à s'élever sur les eaux du déluge l'arche de Noé, salut du genre humain; c'est ici que Jonas s'embarqua, refusant de croire que les Gentils eux-mêmes devaient participer à l'héritage des enfants d'Abraham, et c'est ici qu'il fut rejeté par le monstre marin qui l'avait englouti; c'est ici que saint Pierre connut, par une merveilleuse vision, que Dieu veut sauver tous les hommes, même ceux que le paganisme appelait dédaigneusement *servum pecus,* un troupeau d'esclaves; c'est ici enfin que l'Eglise, arche nouvelle du salut, s'élança pour recueillir dans son sein toutes les races et toutes les nations de la terre.

Les pèlerins se réunissent dans l'église paroissiale dédiée à saint Pierre et desservie par les PP. Franciscains. Un religieux français résidant à Jérusalem, le P. Léon, nous souhaite la bienvenue. Nous nous rendons de l'église au divan où des rafraîchissements nous sont offerts; puis, nous montons en procession, par des rues étroites et tortueuses, jusqu'à la maison de Simon le corroyeur. On sait que saint Pierre y logeait quand il eut sa vision au sujet de Corneille. Cette maison est aujourd'hui transformée en un oratoire musulman, à l'aspect et à la tenue misérables. De là, nous nous rendons à l'hôpital fondé récemment par M. Guinet, de Lyon, sous le vocable de Saint-Louis. Dans la magnifique chapelle, la statue de ce monarque immortel apparaît imposante de majesté, sur une tribune située au centre de l'abside. C'est avec une légitime fierté que nous, pèlerins français, voyons revivre à Jaffa et glorifier dans la chapelle de cet hôpital, le souvenir de celui qui fut le père des pauvres, l'ami des lépreux, le plus grand et le dernier héros chrétien dont les pieds aient foulé jadis ce même sol.

Bien refroidie est l'ardeur pour enfourcher les rapides destriers : les baudets les plus pacifiques sont eux-mêmes délaissés. Presque tous voudraient faire en voiture les 65 kilomètres qui les séparent de Jérusalem; mais, malheureusement, pour satisfaire tant de monde, il n'y a pas assez de voitures. On les aurait prises d'assaut, si le P. Joseph n'avait fait barrer le passage et proclamé lui-même que, pour être véhiculé, il fallait avoir au moins 60 ans, ou pouvoir en conscience se déclarer malade. M. Viel et moi ne nous trouvons dans aucune de ces conditions. Une idée me vient.

Digitized by Google

Je crayonne et remets au P. Joseph un billet ainsi conçu : « MM. Viel et Toupin croient pouvoir déclarer qu'ils seront malades, s'ils ne vont pas en voiture. » Un instant après, admis parmi les vieux et les impotents, nous sommes lancés à fond de train dans la plaine de Saron. Le jour nous favorise encore assez pour nous permettre de contempler, dans toute leur longueur, les ravissants jardins de Jaffa ; c'est à l'endroit même où ils finissent que la nuit descend et nous enveloppe de ses ombres.

X

Nous montons a Jérusalem.

Jeudi, 11 mai. La vitesse avec laquelle nous sommes emportés, mais surtout la pensée que dans quelques heures nous verrons Jérusalem, chassent bien loin de nous le sommeil. Le jour commence à poindre lorsque nous arrivons au pied des montagnes de la Judée. C'est ici qu'un profond ennui commence à saisir le cœur, car, de quelque côté qu'ils se portent, les regards n'aperçoivent que des sites mornes, arides, désolés. Que sont devenus tant de villes, tant de villages célèbres dans l'Ecriture, jadis debout sur ces hauteurs ou assis au fond de ces ravins? Les érudits discutent aujourd'hui sur leur véritable emplacement. Nous faisons une courte halte dans l'étroite vallée du Térébinthe, charmante oasis au milieu de ces déserts : là, terrassa Goliath le jeune berger qui fut l'ancêtre du Messie, et dans ce village s'élevant à droite, naquit, mille ans après, cet autre enfant qui fut son précurseur. A mesure que nous continuons de nous avancer, les montagnes deviennent plus abruptes, la nature plus austère, la solitude plus profonde, le silence plus solennel et nos cœurs battent plus fort. Une montagne apparaît enfin couronnée par la flèche aiguë d'un minaret ; nous la saluons avec transport : c'est la montagne des Oliviers. Nous marchons encore pendant quelques minutes, et, tout à coup, vers les dix heures, nous apercevons des coupoles, des tours, des murs crénelés s'élevant d'un vaste plateau. Pèlerins, prosternez-vous : la terre que vous foulez aux pieds est la terre sainte par excellence, c'est celle qui a bu le sang des prophètes, le sang de Jésus-Christ et des premiers martyrs! Pèlerins, entonnez le *Lætatus sum* de David : vous la voyez enfin cette Jérusalem si longtemps désirée, la « vision de la paix, » la « reine des provinces, » la « cité du grand roi, » la « cité de Dieu dont on raconte des choses si glorieuses! » Pour moi, je vivrais mille ans que je n'oublierais point l'émotion qui s'empare alors de moi : c'est un mélange inexprimable de tous les sentiments qui peuvent envahir le cœur d'un homme, d'un chrétien et d'un prêtre.

XI

Entrée a Jérusalem.

Toute la Ville sainte est sur pied pour voir passer les nouveaux Croisés : le musulman est pensif, le schismatique stupéfait, le juif consterné et le catholique pleure de joie. Nous traversons

Digitized by Google

cette double haie de spectateurs aux sentiments si divers, et nous pénétrons dans la basilique du Saint-Sépulcre. Là, agenouillés sous l'immense coupole, au pied du Grand Tombeau, nous mêlons nos larmes à nos actions de grâces. Un religieux français résidant au couvent de Saint-Sauveur, le P. Alexandre, après s'être réjoui de notre heureuse arrivée, nous annonce les grâces et les joies qui nous attendent. Si le saint Sépulcre est vide, il n'en est point ainsi du tabernacle : Jésus en sort pour nous bénir, du haut de cette même place où il apparut ressuscité à Marie-Madeleine. Le P. Emmanuel nous indique ensuite les établissements où chacun de nous recevra l'hospitalité. Celui de Sainte-Anne m'est assigné. Cette annonce me cause une certaine tristesse. Je désirais vivement loger dans le voisinage du saint Sépulcre, et Sainte-Anne, d'après ce qu'on m'apprend, en est à 20 minutes. Je traverse, pour m'y rendre, toute la Voie Douloureuse et je passe sous l'Arc de l'*Ecce-Homo*. Ma tristesse se change alors en joie. Ah ! le bonheur de parcourir plusieurs fois par jour cette Voie divine et de passer sous cet Arc royal, ce bonheur je ne saurais trop l'apprécier, ni trop le mériter. « J'aimerais mieux, disait saint Jean-Chrysostôme, marcher par la rue de Jérusalem appelée Douloureuse et suivre Jésus souffrant, que marcher sur les étoiles et par la voie lactée aller à Jésus triomphant ! »

XII

Sainte-Anne.

Les PP. de Notre-Dame d'Afrique, gardiens du sanctuaire de Sainte-Anne, reçoivent leurs nouveaux hôtes avec un empressement tout fraternel. Ils se sont établis sous une tente dressée dans la cour la plus intérieure de leur résidence qu'ils ont mise tout entière à notre disposition. C'est dans cette résidence, *la maison de notre Grand' Mère*, comme l'appelait un P. Mariste portant un nom bien connu dans notre diocèse, le P. L. Touche, que s'écouleront les 18 jours que je dois passer à Jérusalem.

La basilique de Sainte-Anne s'élève à l'angle nord-est de la Ville sainte, près de la piscine Probatique et de la porte Saint-Etienne. Saint Jean Damascène célébrait ainsi, au VIIIe siècle, les glorieux souvenirs qu'elle rappelle : « Salut, ô Probatique, maison des ancêtres de notre Reine ! Salut, ô Probatique, toi jadis bergerie de Joachim, maintenant église du troupeau spirituel et image du ciel ! Aujourd'hui le salut du monde a commencé, car il nous est né dans la sainte Probatique, c'est à dire dans la maison des brebis, celle qui devait être la Mère de l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde ! » Fondée par sainte Hélène, comme autorisent à le croire des documents écrits remontant à l'année 530, cette église fut, dans la suite, plusieurs fois ruinée et restaurée. Rebâtie vers la fin du IXe siècle, agrandie et confiée à des religieuses Bénédictines à l'époque des Croisades, elle fut transformée en médersé (1) par Saladin, et, pendant plus de six siècles, les chrétiens

(1) On appelle ainsi l'école où sont élevés les futurs docteurs de l'Islamisme.

Digitized by Google

ne purent la visiter que nuitamment et à prix d'or. Le sultan Abdul-Medjid l'offrit, en 1855, à l'empereur Napoléon III, et le 1er novembre 1861, M. de Barrère, notre consul à Jérusalem, en prit possession au nom de la France. M. Mauss l'a restaurée avec beaucoup d'intelligence. Aujourd'hui Sainte-Anne rajeunie, avec ses trois nefs syro-byzantines, ses 30 fenêtres, ses larges piliers et son élégante coupole, est une des plus belles églises de la Terre-Sainte. Son intérieur est encore bien nu, mais les Bretons se chargent d'y pourvoir : une belle statue de leur Patronne, semblable à celle qu'ils ont naguère offerte à N.-D. de Lourdes, resplendira bientôt sur le maître-autel de Sainte-Anne de Jérusalem.

Cette magnifique église que Mgr Valerga avait tant convoitée pour en faire la cathédrale de son patriarcat, a été cédée à son Eminence le cardinal Lavigerie. L'héroïque Congrégation qu'il a fondée, pour évangéliser les nègres de l'intérieur de l'Afrique, y a établi une résidence en 1877, et ouvert, le 6 janvier de cette année 1882, une école apostolique qui compte déjà 20 jeunes Grecs catholiques, et qui, l'année prochaine, en comptera cent. Le but des PP. de Sainte-Anne est de faire revivre la règle tracée par Benoit XIV, convertir par des Grecs catholiques les Grecs schismatiques, ce qui a été toujours beaucoup plus facile que de les latiniser, les uns et les autres ayant déjà la même langue et la même liturgie.

Vendredi, 12 mai. C'est à Sainte-Anne, dans la crypte de l'Immaculée-Conception, que je célèbre pour la première fois le saint Sacrifice à Jérusalem. L'autel est surmonté d'une statue de N.-D. de Lourdes. Je me rappelle que, il y a juste 8 mois, je m'abreuvais auprès de cette source dont chaque goutte qui tombe opère un miracle. Mais la première origine de la source de Lourdes où se trouve-t-elle? Plus haut que les roches de Massabielle, plus haut que les cimes des Pyrénées, dans le cœur même de Dieu où elle était renfermée de toute éternité. N'est-ce pas ce que m'apprend l'épître? « Les abîmes n'étaient point encore lorsque j'étais déjà conçue : les fontaines n'étaient point encore sorties de la terre, la pesante masse des montagnes n'était point encore formée, j'étais enfantée avant les collines. » La Virginité Immaculée de Marie est éternelle. Du cœur de Dieu cette source très pure est descendue dans cette grotte, au pied de cet autel : c'est ici qu'elle a jailli pour la première fois, ici qu'elle a commencé à former ce fleuve de grâces, distribué aux âmes par mille canaux mystérieux, dont celui qui coule dans la grotte de Lourdes est le plus récent et le plus abondant (1). O Marie, faites que se vérifie ici pour moi cette promesse qui termine la même épitre : « Celui qui

(1) Fait qui mérite d'être signalé, les miracles qui s'opèrent aujourd'hui à Lourdes, dans la grotte de l'Immaculée-Conception, s'opéraient non moins nombreux à Jérusalem, durant les premiers siècles de l'Église, dans la grotte de l'Immaculée-Conception. Voici, en effet, ce qu'écrivait, vers 570, Saint Antonin, le Martyr de Plaisance, dans le journal de son pèlerinage : « Nous vînmes à la piscine natatoire qui a cinq portiques, dans l'un desquels est la basilique de Sainte-Marie (aujourd'hui Sainte-Anne) *où s'opèrent beaucoup de miracles.* (Tobler, *Itinera et descriptiones* T. S. Genève, Fick, 1877, p. 128.)

Digitized by Google

m'aura trouvée. aura trouvé la vie, et il puisera le salut dans le Seigneur ! »

XIII

La Voie Douloureuse.

Aujourd'hui, premier vendredi que nous passons à Jérusalem, tous les pèlerins déjà arrivés se réunissent, vers les deux heures, aux abords de la caserne turque bâtie sur les ruines du prétoire, et là, divisés en groupes, ils se disposent à commencer le Chemin de la Croix, exercice si émouvant lorsqu'on le fait dans cette même Voie ainsi prophétisée par Isaïe : « Il y aura là un sentier et une Voie qui sera appelée la Voie sainte. »

Usant du privilège qui nous sera accordé pendant toute la durée de notre séjour à Jérusalem, nous pénétrons dans la cour de la caserne où nous faisons la première station. — O Jésus condamné *ici* par Pilate, et condamné aujourd'hui par tant d'indignes chrétiens, ayez pitié de nous !

Sortis de la cour, nous descendons à 78 mètres plus bas, à l'endroit d'où sainte Hélène fit enlever la *Scala Sancta*. D'autres fois nous nous prosternerons à 128 mètres plus haut, sous l'Arcade de l'*Ecce-Homo*. C'est dans l'un ou l'autre de ces endroits que se fait la deuxième station. — O Roi de patience et de douleur qui chargeâtes *ici* votre Croix sur vos épaules, faites que nous n'y ajoutions pas le poids plus insupportable encore de nos iniquités !

De l'Arcade de l'*Ecce-Homo* à la troisième station, on compte 155 mètres, et 233 à partir de la *Scala Sancta*. La rue que nous avons suivie jusqu'ici aboutit à celle de Damas qui se dirige du nord au sud. Nous nous agenouillons à l'angle qui est à gauche, devant une colonne de marbre rouge, brisée par le milieu et couchée au pied des murailles de l'église de N.-D. du Spasme. Cette colonne indique la première chute du Sauveur. — O Jésus chancelant *ici* sous le faix de la Croix, soutenez-nous quand nous sommes accablés par le fardeau des épreuves de cette vie !

A 37 mètres plus loin, une ruelle venant du Temple, débouche par un arceau dans la rue de Damas que nous suivons. Ici eut lieu la rencontre de Jésus et de sa Mère. — Mère de douleurs, à qui vous comparer et comment vous consoler *ici !* Mère de miséricorde, obtenez-nous assez de courage pour accompagner avec vous Jésus toujours, jusqu'au Calvaire !

A 20 mètres plus haut, nous quittons la rue de Damas pour en prendre une autre montant dans la direction de l'ouest. A gauche, une entaille de 5 à 6 centimètres dans une pierre rougeâtre de la maison faisant l'angle, marque le lieu où Simon de Cyrène fut requis pour aider le Sauveur à porter sa Croix. — Heureux Simon, faites-nous comprendre tout le sens de cette parole prononcée par celui dont vous partageâtes *ici* le fardeau : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix tous les jours et me suive ! »

A 89 mètres plus haut, devant une chétive maison située à gauche et dans laquelle on descend par une porte basse à deux marches, est couchée une colonne désignant la sixième station. —

Digitized by Google

Courageuse Véronique, qui vous élançâtes *ici* pour essuyer la face de Jésus, puissiez-vous avoir beaucoup d'imitatrices, au milieu des lâchetés, des apostasies et des horribles sacrilèges dont notre infortunée patrie est aujourd'hui le théâtre!

A 60 mètres au-dessus, on passe sous une voûte aux assises à moitié enterrées : c'est la porte Judiciaire où finissait jadis la ville et où Notre-Seigneur fit une seconde chute. Sa sentence de mort fut affichée sur une colonne que laisse apercevoir en face, de l'autre côté de la rue que nous suivons, une fenêtre ouverte. — O Jésus succombant *ici* de nouveau, consolez-nous, fortifiez-nous dans nos souffrances, surtout dans les dernières de notre vie!

A 56 mètres plus haut, dans une rue nouvelle, mais allant dans la même direction, deux trous pratiqués dans la muraille d'un couvent grec, rappellent la rencontre du Sauveur et des saintes femmes. — Pèlerins, ne pleurons pas *ici* sur Jésus outragé et sur son Eglise persécutée, mais bien plutôt sur la multitude de nos péchés, qui ont attiré sur nous les épreuves et les croix!

La neuvième station peut être, en ligne directe, à 100 mètres environ de la précédente, mais le passage est intercepté par le couvent grec. Il faut donc revenir sur ses pas, traverser plusieurs ruelles, et arriver à l'entrée de l'évêché Cophte, où une colonne debout dans une encoignure, marque la troisième chute de Jésus. — O Jésus, accordez-nous *ici* la grâce du relèvement spirituel et l'amour du sacrifice!

Après avoir franchi une porte située près de la colonne, traversé la place du Parvis, pénétré dans la basilique du Saint-Sépulcre, et gravi l'un des escaliers latéraux qui conduisent au Calvaire, nous nous prosternons devant une rosace incrustée dans le pavé, à l'endroit où le Seigneur fut dépouillé de ses vêtements. — O Jésus dépouillé et abreuvé *ici* de myrrhe, dépouillez-nous de nous-mêmes et abreuvez-nous de votre amour!

A quelques pas plus avant et en face de l'autel de la Crucifixion, un carré en mosaïque rappelle cet épisode de la Passion. — O Jésus *ici* crucifié, faites que la devise de saint Bonaventure devienne aussi la nôtre : *Crux in corde, cor in Cruce!* La Croix dans mon cœur, mon cœur dans la Croix!

De la nef droite de la tribune du Golgotha nous passons dans la gauche. La Croix fut plantée à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'autel des Grecs. — O Jésus qui êtes mort *ici* pour nous, faites que nous vivions enfin pour vous!

Entre les autels du Crucifiement et de la Plantation de la Croix, un autre petit autel est dédié à la Compassion de la Sainte Vierge. — O Marie, vous nous avez donné Jésus vivant, et *ici* nous vous le rendons mort!

La quatorzième et dernière station se fait au saint Sépulcre, dont je parlerai une autre fois, parce que je me propose de le visiter souvent. — O Sauveur qui avez reposé *ici* pendant trois jours, puissions-nous dire avec l'Apôtre : « Nous sommes morts et notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu! »

Telle est cette Voie royale où l'on peut répéter, à chaque pas, avec effusion de cœur : « Nous l'adorerons là où il a posé ses pieds. » Les anciens pèlerins en mesuraient les distances par le

Digitized by Google

nombre de leurs pas; ils en comptaient 820 depuis le Prétoire jusqu'au sommet du Calvaire.

XIV

Pleurs des Juifs.

De la basilique je me dirige vers les restes des murailles de Jérusalem, où, depuis Adrien, les Juifs ont coutume de se réunir, chaque vendredi, pour pleurer sur la ruine de leur patrie. Impossible d'assister à un spectacle plus émouvant. Je vois là environ 300 de ces infortunés, hommes, femmes, enfants, vieillards, riches aux habits de soie, pauvres en haillons, se presser au pied de ces énormes blocs rongés et noircis par les siècles. Les uns sont accroupis et poussent des sanglots à fendre l'âme ; d'autres sont debout et récitent sur un ton plaintif les lamentations de Jérémie : il en est qui baisent les pierres de la muraille antique, plongent leurs mains dans les crevasses de ces ruines; tous lèvent leurs yeux et leurs bras vers le ciel, appelant avec instance la venue du Messie. Quelle désolation, quel aveuglement, mais aussi quelle preuve de l'accomplissement du souhait des Juifs déicides et de la réalisation des prophéties du Sauveur ! En présence de ce spectacle, quel est l'homme qui oserait dire : Jésus-Christ n'est pas Dieu !

XV

Arrivée des Pèlerins de la Samarie.

De là, je longe les murs jusqu'à la porte de Jaffa, et j'arrive au Patriarcat. Il me tardait de visiter M. l'abbé Coderc, chanoine du Saint Sépulcre et chancelier de Mgr Bracco. Ce n'est pas seulement en compatriote, c'est aussi en ami qu'il veut bien m'accueillir. Je le quitte en lui promettant de revenir le voir, sinon aussi souvent que je le désirerais, du moins aussi souvent que je le pourrai. Je descends ensuite à la basilique du Saint-Sépulcre où je passe une heure prosterné devant le divin Tombeau, heure délicieuse et trop vite écoulée...

Vers 6 heures 1/2, Son Excellence le Patriarche entre dans la basilique, accompagné de M. Coderc. Après avoir pénétré et prié dans le saint Sépulcre, il en sort et s'assied à l'entrée. Mgr Bracco a la figure un peu souffrante, l'œil vif, une belle barbe noire achevant de lui donner cet air majestueux et vénérable qui distingue les évêques orientaux. Il est 7 heures lorsque les premiers pèlerins de la Samarie franchissent le seuil de la basilique. Adossé au monument qui renferme le saint Sépulcre, je vois et j'entends. Les porte-bannières se rangent en face, à l'entrée du chœur des Grecs. Le défilé est interminable. Les pèlerins forment autour du monument une immense couronne; la basilique retentit de leurs mâles accents. On dirait des triomphateurs revenant d'une lointaine expédition où ils ont remporté plus de victoires qu'on ne leur avait prédit de désastres. Avec quels transports Isaïe, s'il eût été témoin de ce spectacle, ne se serait-il pas écrié : « Lève tes yeux, ô Jérusalem, et regarde autour de toi : tous ceux que tu vois ici vien-

Digitized by Google

nent pour toi ; tes fils arrivent de bien loin et tes filles se sont levées de tous côtés pour te trouver. Alors tu verras, tu seras dans l'abondance, ton cœur s'étonnera et se dilatera de joie ! »

L'Evêque de la plus ancienne et de la plus illustre Eglise du monde, est debout sur le seuil du Tombeau de Jésus-Christ. D'une voix grave et lente, il dit en substance aux pèlerins : « Voyant l'Eglise persécutée, vous vous êtes levés en masse pour aller raviver votre foi, retremper votre courage et prier à Jérusalem... Ce sont vos glorieux ancêtres qui ont longtemps défendu la foi dans ces contrées. Vous vous êtes souvenus d'eux, et vous êtes venus montrer ici que vous portez toujours dignement ce beau nom de fils aînés de l'Eglise. » Le successeur de saint Jacques, de saint Macaire et de saint Cyrille appelle ensuite sur nous les grâces célestes, et nous nous inclinons, pour les recevoir, sous ses mains bénissantes.

Les nouveaux arrivés se dirigent ensuite, guidés par ceux qui les ont précédés, vers les établissements où les attend l'hospitalité la plus cordiale (1). C'est là qu'ils édifient par leurs récits tous ceux qui ne se sont pas senti le courage de partager leurs fatigues. Le mardi, ils sont allés de Nazareth à Djennin ; le mercredi, ils ont passé sous les murs de Béthulie, parcouru les ruines de Sébaste, l'ancienne Samarie, et campé, le soir, à Naplouse. Partis à 11 heures de Naplouse où on leur a montré un antique manuscrit du Pentateuque, ils ont passé devant le puits de Jacob, et couché à Sindjil. Le vendredi, ils ont gagné Béthel, célèbre par la vision de Jacob, fait une halte à Birée, la dernière avant leur arrivée dans la Ville sainte. Et pendant ces quatre jours de marches presque incessantes, sous un soleil brûlant, dans une terre sans chemin et sans eau, pas un seul n'est resté en arrière, tous sont arrivés. Oui, ce pèlerinage est visiblement béni de Dieu.

XVI

Le Mont des Oliviers.

Samedi, 13 mai. Déjà, dans la matinée du vendredi, j'avais fait une première ascension au Mont des Oliviers, et j'en étais descendu avec l'intention d'y revenir le lendemain. Aujourd'hui, dès 4 heures et demie, je suis assis sur le seuil de la Grotte de l'Agonie, attendant l'arrivée du Frère auquel la garde en est confiée. Vers 5 heures, je célèbre, à l'autel principal, la messe votive de l'Oraison de Notre-Seigneur. Quelle grâce que de pouvoir tenir

---

(1) Voici comment on a distribué les pèlerins dans les différents établissements de la Ville sainte :

300	Chez les PP. Franciscains ;
200	A l'hospice autrichien ;
100	Chez les Dames de Sion ;
100	A l'institution Saint-Pierre ;
100	Chez les PP. de Sainte-Anne ;
50	Au Patriarcat ;
50	Chez les Frères des Écoles chrétiennes ;
50	Chez les Grecs catholiques ;
50	Chez les Religieuses de Saint-Joseph.

Digitized by Google

dans ses mains le calice rempli du même sang que répandit dans cette Grotte sacrée l'auguste Victime de notre salut ! Comme l'âme est saisie à la lecture de ces paroles de l'Evangile : « Il fut couvert d'une sueur pareille à des gouttes de sang qui coulaient sur le sol ! » Ces gouttes ne suintent pas, elles coulent, elles forment un cours, elles deviennent un ruisseau : *guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Que ce sang est précieux ! Il a été versé le premier, non sous l'action des fouets, des clous et des épines, mais sous la seule impulsion de la douleur et de l'amour.

On descend par un escalier de six marches dans cette solitude d'un Dieu agonisant. Elle est distante d'un jet de pierre (60 mètres environ), comme le dit l'Evangile, du jardin de Gethsémani. Dans le principe, elle devait être une sépulture de famille appartenant au maître de ce jardin. La voûte, entièrement taillée dans le rocher que ne dissimule aucune draperie, est soutenue par trois énormes piliers bruts. Trois autels sont adossés aux parois ; celui du fond est surmonté d'un tableau qui représente Notre-Seigneur agonisant et consolé par un ange. Cette grotte mesure 22 pas de longueur, et 14 dans sa plus grande largeur. Plusieurs lampes y entretiennent un demi-jour bien favorable à la méditation. En sortant, je remarque, près de l'escalier, une lourde croix sur laquelle est gravée une inscription que je ne puis déchiffrer. Le Frère m'apprend qu'un pèlerin porta naguère cette croix, du fond de la Hongrie jusqu'à la place où elle est dressée aujourd'hui. C'est le propre du véritable amour de rendre légères et douces à porter les croix les plus pesantes.

De cette grotte à laquelle je ne dis pas adieu, je me dirige, par une étroite ruelle, vers la basilique de l'Assomption. La façade seule est visible au dehors, et, pour pénétrer dans l'intérieur, il faut descendre 50 marches. A la 23e, s'ouvrent deux absidioles latérales, où l'on vénérait jadis, dans l'une, le tombeau de saint Joachim et de sainte Anne, dans l'autre, celui de saint Joseph. Les Grecs officient lorsque j'arrive au fond de la crypte rendue plus mystérieuse encore par des nuages d'encens. Un autel s'élève au-dessus du tombeau de la Sainte Vierge, « le seul, » avec celui de Jésus, « qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles. » Des religieuses, debout à l'entrée du sanctuaire, chantent une sorte de nénie d'une mélodie suave. Jadis cette basilique appartenait exclusivement aux Franciscains; depuis 1759, ils en sont dépossédés par les sectateurs de Photius. Tous les autres cultes schismatiques ont le droit d'y officier ; les musulmans eux-mêmes y possèdent une place pour faire leurs ablutions. Ces religions célèbrent là, sur une note fausse, il est vrai, les gloires de Marie; mais si leurs voix ne peuvent former un concert, elles ne rendent pas moins témoignage à l'accomplissement de la prophétie qu'a faite d'elle-même l'auguste Vierge : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Au sud, et non loin de cette vénérable basilique, je gagne le chemin conduisant au sommet, et, après y avoir fait quelques pas, je prends, à droite, le sentier qui mène au jardin de Gethsémani. Avant d'y pénétrer, je me prosterne au pied du rocher où

Digitized by Google

dormaient les trois apôtres pendant la cruelle agonie de leur Maître. Une porte en fer, étroite et basse, donne accès dans ce jardin. Il compte 180 pas de longueur et 120 de largeur. J'en fais le tour en suivant une allée fermée, d'un côté, par la muraille, et, de l'autre, par une balustrade. Les stations du Chemin de la Croix y sont représentées sur des carreaux de porcelaine enchâssés dans d'élégantes niches, pieuse offrande d'Isabelle II, reine d'Espagne. Dans l'intérieur de la balustrade se trouve le jardin proprement dit, aujourd'hui transformé en parterre. Là, se voient les huit célèbres oliviers contemporains de Jésus-Christ. Deux surtout sont remarquables par leur grosseur: ils ont neuf mètres de circonférence. Si leurs branches verdoyantes n'empêchaient l'illusion, on les prendrait pour d'énormes rochers. Que reste-t-il de tant de monuments que possédait Jérusalem aux jours de sa splendeur ? Des ruines, un souvenir dans les esprits et des noms dans les livres. Voilà plus de dix-huit siècles que ces huit oliviers sont debout, témoins immortels du Dieu qui pria si souvent sous leur mystérieux ombrage. En sortant, je m'arrête un moment devant un tronçon de colonne encastré dans la muraille d'une impasse, à l'endroit où Notre-Seigneur fut livré à ses ennemis. Cet endroit est appelé l'*Osculo*. N'est-ce pas par ce mot que Jésus-Christ désigna lui-même la plus infâme des trahisons : « Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser, *osculo !* »

Reprenant le chemin dont je me suis détourné pour visiter Gethsémani, je salue en passant le rocher traditionnel où Marie montant aux cieux, laissa tomber sa ceinture, et, arrivé à mi-côte, je m'arrête au lieu appelé *Dominus flevit (Ici le Seigneur a pleuré)*. Assis au pied d'une muraille tombant en ruine, je relis, dans l'Evangile, cette page qu'on dirait humide encore des larmes que versa Notre-Seigneur sur l'ingrate Jérusalem. « Voyant la ville, il pleura sur elle, disant : Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui importe à ta paix ! Mais, maintenant, ces choses sont cachées à tes yeux. » Hélas ! Jérusalem demeura insensible à ces suprêmes appels de la miséricorde, et ces terribles oracles de la justice ne purent l'émouvoir davantage : « Des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Et ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre. » Trente-huit ans plus tard, Titus plantait ses tentes à l'endroit même où Notre-Seigneur avait ainsi parlé. Après quatre mois d'un siège signalé par des horreurs inouïes, les oracles divins se réalisent à la lettre : le Temple est dévoré par les flammes, onze cent mille Juifs périssent par le glaive, la peste ou la famine, la cité déicide n'offre plus qu'un amas de décombres. Adrien complète, soixante-trois ans après, ce qui peut encore manquer à l'expiation: Jérusalem, prise et ruinée une seconde fois, devient le repaire des hyènes et des loups. C'est en vain que Julien l'Apostat, pour donner un démenti à la prophétie de Notre-Seigneur, voudra réédifier le Temple ; des tourbillons de flammes, s'élançant des fondations, disperseront les matériaux et dévoreront les ouvriers. Chose digne aussi d'être remarquée, ce ne sont point des auteurs chrétiens,

Digitized by Google

mais des historiens juifs ou païens qui nous ont transmis ces détails. Et depuis, combien d'autres sièges, combien d'autres ruines cette infortunée cité n'a-t-elle pas eus à subir! Chateaubriand n'exagère pas, quand il appelle la Jérusalem des Turcs « la dix-septième ombre de la Jérusalem primitive. »

Ce fut encore dans ce même endroit que Jésus-Christ annonça la dernière persécution, la fin du monde et le jugement dernier. « Et comme il était assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples s'approchèrent de lui en particulier et lui dirent: Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre avènement et de la consommation des siècles. » Et quand Notre-Seigneur répondit à cette question, en traçant de la catastrophe suprême le tableau qui se déroule dans les vingt-quatrième et vingt-cinquième chapitres de l'évangile selon saint Matthieu, il avait en face de lui le Calvaire où il allait bientôt être immolé pour le salut des pécheurs, et à ses pieds la vallée de Josaphat, futur théâtre de ces assises formidables. Aussi, est-il impossible de ne pas éprouver une sensation profonde, lorsqu'on médite ces divins oracles dans le lieu même où ils ont été prononcés et où ils doivent un jour s'accomplir.

Du Rocher de la Prédiction, je poursuis mon ascension jusqu'au monastère fondé, en 1875, par les religieuses Carmélites de Carpentras. M. l'abbé Sigaud, jadis curé et ensuite missionnaire dans notre diocèse, me reçoit à bras ouverts. Les années ont blanchi ses cheveux, courbé un peu ses épaules, mais elles n'ont pu refroidir son zèle, ni diminuer la bonté de son cœur. C'est lui qui est ici l'aumônier des filles de sainte Thérèse. Ainsi, au IVe siècle, le prêtre Rufin se reposait des travaux de l'apostolat en dirigeant, sur cette même montagne, un monastère fondé par l'illustre patricienne sainte Mélanie. M. Sigaud veut bien me faire visiter tour à tour la chapelle du couvent, le cloître du *Pater* et le sanctuaire du *Credo*. Ce cloître, en style gothique, est d'un aspect vraiment monumental. On y voit le *Pater* écrit en trente-deux langues différentes sur trente-deux tableaux en faïence peinte, disposés le long des parois intérieures. Belle, sainte est la pensée d'avoir ainsi glorifié dans le lieu où elle fut enseignée au monde, la prière universelle, parce qu'elle exprime tous les besoins et fait descendre toutes les grâces. Dans le mur sud, s'ouvre une chambre sépulcrale, dont le milieu est occupé par un sarcophage sur lequel repose une statue en marbre et de grandeur naturelle: c'est le tombeau que s'est préparé la noble fondatrice de ce cloître, Mme la princesse Aurélie de La Tour d'Auvergne, duchesse de Bouillon. Dans le préau, s'épanouissent les fleurs que les Carmélites excellent à disposer en gracieuses images: cette pieuse industrie est presque leur unique ressource. A quelques pas de ce cloître, du côté de l'ouest, nous descendons dans une crypte, seul reste d'une église jadis érigée en l'honneur de saint Marc. Cette crypte est soutenue par douze colonnes sur chacune desquelles est inscrit un article du Symbole. C'est en effet là, d'après la tradition, qu'il fut composé par les apôtres. A mon tour, je me prosterne, et, en union avec les martyrs, les docteurs et les saints de tous les siècles, je récite à haute voix ce *Credo* auquel ni l'héré-

Digitized by Google

sie, ni l'impiété n'ont pu et ne pourront jamais retrancher une seule syllabe.

Ces visites terminées, je dis au revoir à M. Sigaud, et, après avoir fait une centaine de pas, j'arrive au point culminant de la montagne. Plus complaisant qu'il ne l'avait été la veille, le santon me laisse pénétrer dans la mosquée dont la garde lui est confiée. C'est lui-même qui m'indique du doigt, au centre du pavé de l'édicule, le sacré vestige du pied de Notre-Seigneur. J'ai démontré assez longuement, dans l'*Histoire de Sainte Hélène,* l'authenticité de cette trace ; j'ajouterai seulement ici que, malgré les baisers imprimés sur elle par des milliers de pèlerins, il est impossible de ne pas y reconnaître encore l'empreinte du pied gauche d'un homme. Je serais resté volontiers près de cette divine relique, à prier Notre-Seigneur de m'attirer à lui jusqu'au séjour de sa gloire, mais le santon fait un geste d'impatience, et je me résigne à ne satisfaire qu'à moitié ma dévotion. Autour de cette mosquée règne une cour fermée et pavée. On y voit encore des bases de colonnes, seuls restes de la splendide basilique érigée par sainte Hélène en mémoire de l'Ascension.

Grâce à un second bakciche que je lui donne, le santon me permet de monter au balcon du minaret qui s'élève en face. De là, quel imposant panorama se déroule à mes yeux ! A mes pieds s'étend la vallée de Josaphat, lugubre nécropole que des milliers de pierres tumulaires couvrent comme d'un linceul. Au-dessus, sur un plan incliné, se déroule Jérusalem avec son enceinte gothique, ses portes monumentales, les dômes de ses mosquées, les coupoles de ses églises, les aiguilles de ses minarets se dessinant sur l'azur d'un ciel d'Orient et s'élevant d'un océan de maisons. Mes yeux ne peuvent se lasser de contempler cette reine si profondément déchue, il est vrai, mais si belle encore d'une beauté à part et sans pareille au monde. Ce qui fait sa beauté, ce sont les ruines sur lesquelles elle est assise, la solitude qui l'environne, la tristesse empreinte sur ses traits, les immortels souvenirs qui couronnent son front. Au nord, je vois le mamelon *Viri Galilæi*, et, fermant l'horizon, les montagnes d'Ephraïm ; au sud, le mont du Scandale avec Béthanie à ses pieds ; à l'est, une vaste plaine au milieu de laquelle se dresse le mont des Francs, plus loin le Jourdain, la Mer-Morte, et enfin la chaîne de Moab, qui, courant du nord au midi, forme comme un immense rempart entre la Palestine et les plaines de l'Idumée. Je suis au cœur de cette Terre où coulaient jadis le lait et le miel, où règnent aujourd'hui, à cause de la malice de ses habitants, la stérilité et le silence du désert.

XVII

La Porte Dorée.

Descendu de la sainte montagne, je traverse la vallée de Josaphat, et je m'arrête, sur le flanc du Moria, près du rocher où fut lapidé saint Etienne. De là, j'arrive, après avoir gravi une pente excessivement raide, au pied de la Porte Dorée. Quoique bien dégradée par le temps et veuve des colonnes qui la décoraient autrefois, elle est encore un des monuments les plus remarquables de

Digitized by Google

Jérusalem. Elle est divisée en deux baies appelées, l'une, la Porte du Repentir, l'autre, la Porte de la Miséricorde. Ce fut par cette porte que Notre-Seigneur entra dans la ville le jour de son triomphe; par cette porte encore qu'Héraclius passa, portant sur ses épaules la Vraie Croix reconquise sur les Perses. Durant les Croisades, elle ne s'ouvrait que deux fois chaque année, sur le signal du patriarche, le dimanche des Rameaux et à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Telle serait, d'après quelques auteurs, l'origine de la cérémonie qui se pratique, au retour de la procession, le dimanche des Rameaux, à la porte de l'église. Les deux baies ont été murées par les Turcs, on ne sait positivement pour quel motif. Peut-être n'ont-ils fait que réaliser, sans s'en douter et sans le vouloir, cette prophétie d'Ezéchiel: « Et il me fit retourner vers le chemin de la Porte du sanctuaire extérieur, qui regarde vers l'Orient, et qui était fermée. Et le Seigneur me dit: Cette Porte demeurera fermée, elle ne sera point ouverte, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, est entré par cette Porte. » De là, je retourne à Sainte-Anne, en longeant cette partie des murailles, dont les premières assises remontent à Salomon: elles sont formées de blocs mesurant jusqu'à cinq mètres de longueur.

XVIII

Le Patriarcat.

Ce soir, vers deux heures, je me rends au Patriarcat où doit se tenir la première réunion générale du pèlerinage. Ce palais est situé non loin de la porte de Jaffa, à l'angle nord-ouest de la ville. Fondé en 1860, il commença d'être habité par Mgr Valerga, en 1865. Au rez-de-chaussée et au premier étage solidement voûtés, s'étendent de vastes corridors qui font ressembler cette construction à un couvent moderne plutôt qu'à un palais. A droite, en pénétrant dans l'intérieur, se trouve la porte qui conduit à la cathédrale. Elle est gothique et dessine une croix grecque. On y admire, en fait d'autels, de statues, d'orgues, de lustres, de vitraux tout ce que l'art chrétien a, dans ces derniers temps, exécuté de plus beau. Elle fut consacrée par Mgr Valerga, le 11 février 1872, dimanche de la Quinquagésime, et dédiée au Saint-Nom de Jésus.

Le rétablissement du Patriarcat de Jérusalem (23 juillet 1847) demeurera l'une des plus grandes gloires de l'immortel Pie IX. La Terre-Sainte en recueille aujourd'hui les précieux et immenses avantages. Lorsque Mgr Valerga prit possession de son diocèse, il y trouva huit paroisses desservies par les PP. Franciscains, comptant à peine 4,000 catholiques, et une seule communauté de sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition. La fondation d'un grand séminaire à Beit-Djalla, la création de quinze nouvelles paroisses, l'érection de trente églises ou chapelles, l'établissement de nombreuses communautés religieuses, le chiffre des fidèles élevé de

Digitized by Google

4,000 à 12,000, tels sont les résultats du zèle déployé par Mgr Valerga et par Mgr Braceo (1), son digne successeur.

La réunion consiste à recevoir quelques avis ; elle se termine par la bénédiction du Très-Saint Sacrement, donnée, en remplacement de Mgr Braceo, par l'excellent M. Rey, curé de Bouchet, lequel s'acquitte de cette fonction avec une aisance et une dignité éminemment patriarcales.

XIX

L'Église de la Flagellation.

Dimanche, 14 mai. Debout dès quatre heures et demie, je franchis en me courbant une porte basse, située en face de la caserne turque, et donnant accès dans la cour intérieure d'une chétive maison où résident quelques vétérans de l'Ordre Franciscain. A gauche et à l'extrémité de cette cour, se trouve l'entrée du sanctuaire. Prosterné au pied du maître-autel, tour à tour je contemple une représentation expressive de la Flagellation, et je lis cette inscription gravée sur le marbre : *Fui flagellatus tota die et castigatio mea in matutinis* (2). C'est à cet autel que je célèbre la messe votive du Précieux Sang. Combien je goûte, en lisant l'offertoire, ces paroles de l'Apôtre : « Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ ? » Heureux le prêtre, de pouvoir s'abreuver du même sang divin qui jaillit ici, avec tant d'abondance, sous les fouets des bourreaux ! Quel horrible supplice que celui de cette Flagellation ! Et pourtant l'Evangile n'en dit que ce mot : « *Jesum vero tradidit voluntati eorum.* Et il abandonna Jésus à leur volonté. » Mais ce seul mot m'en dit plus que tous les détails qu'on pourrait me donner ; il suffit pour me révéler un mystère infini d'humiliations et de souffrances.

En 1618, les Turcs s'emparèrent de cette église et la transformèrent en étable, puis, comme tous les chevaux y périssaient, en toilerie. Restituée aux Franciscains en 1838, grâce à l'intervention de la France, elle a été restaurée par la piété de Maximilien, archiduc de Bavière. Elle ressemble à une vaste salle, et son ornementation n'offre rien de remarquable.

XX

Les Mosquées d'Omar et El-Aksa.

Autrefois leur entrée était interdite à tout chrétien sous peine de mort ; mais, depuis la guerre de Crimée, les Musulmans se sont singulièrement adoucis. Sur la demande de notre consul à Jérusalem, M. Langlais, tous les pèlerins ont reçu le privilège de visiter ces célèbres monuments, privilège dont je me suis empressé de

---

(1) Né à Torazza, diocèse d'Albenga (Italie), le 14 septembre 1835, sacré évêque de Magida, le 26 avril 1866, par Mgr Valerga, il lui succéda en 1873. Sa juridiction s'étend sur toute la Palestine et sur l'île de Chypre. Il est le 121e successeur de saint Jacques et le 79e patriarche de Jérusalem. Notons enfin que ce siège a été sans titulaire effectif depuis 1369 jusqu'en 1847.

(2) « J'ai été flagellé tout le jour, et le matin m'a trouvé sous les coups des bourreaux. »

Digitized by Google

profiter. Vers deux heures, le consul fait prendre, à Sainte-Anne, le groupe auquel je me suis joint, par un de ses kawaches (janissaires) en grande tenue, culottes bleues et veston rouge brodés d'or, yatagan pendant de la ceinture, et, sur la tête, tarbouche au pompon flottant. Conduits par ce disciple de Mahomet, nous entrons dans une immense esplanade, au centre de laquelle s'élevait jadis le Temple du vrai Dieu, remplacé aujourd'hui par la mosquée d'Omar. Tout l'extérieur est revêtu de plaques de faïence, sur le fond blanc desquelles se dessinent de gracieuses arabesques. Nos souliers à la main et nos chapeaux sur la tête, comme l'exige le cérémonial musulman, nous franchissons la porte orientale et nous pénétrons dans l'intérieur. Impossible de ne pas être saisi par un vif sentiment d'admiration, en contemplant ce chef-d'œuvre d'architecture, décoré avec une élégance et une richesse incomparables. Il a la forme d'un octogone, divisé en trois galeries circulaires par des colonnes du marbre le plus précieux. Au centre et protégé par une balustrade magnifiquement sculptée, se trouve le rocher sur lequel reposa, pendant 406 ans, l'Arche d'Alliance. Au-dessus s'arrondit la coupole entièrement couverte de peintures. Des verrières savamment combinées, descend un demi-jour empêchant que les yeux ne soient éblouis par les cristaux, les dorures, les mosaïques semés à profusion dans cette splendide enceinte. Hélas! toutes ces merveilles ne me font pas oublier que là règne « l'abomination de la désolation. » Oh! quand viendra le jour où Jérusalem pourra enfin y chanter le *Te Deum* de la délivrance!

A l'extrémité sud de l'esplanade, se trouve une autre mosquée que les Musulmans appellent El-Aksa (l'Eloignée), par rapport à celles de la Mecque et de Médine. Elle occupe l'emplacement de la basilique érigée par l'empereur Justinien en l'honneur de la Présentation de Marie (530). Toujours précédés du kawache, nous sommes introduits dans l'intérieur. Cette enceinte renferme sept nefs avec un plafond en charpente; celle du milieu se termine par un transept que surmonte une élégante coupole. Au-dessous, s'étend un vaste souterrain que nous visitons aussi. On y voit des murailles formées de pierres et soutenues par des piliers de dimensions vraiment cyclopéennes; ces constructions remontent à l'époque de Salomon.

Ce qui m'a encore plus frappé que ces magnifiques curiosités, c'est le recueillement avec lequel j'ai vu, çà et là, prier des Musulmans. Nos libre-penseurs appelleraient cela du fanatisme; mais, à choisir, je préfère le fanatisme du Turc qui croit en Dieu, au fanatisme du révolutionnaire qui traite Dieu en ennemi. Aussi arriérés qu'ils puissent être, en fait de progrès matériels, les peuples religieux conservent toujours une certaine civilisation; tandis que les peuples impies, aussi avancés qu'ils soient sous le même rapport, de civilisés redeviennent sauvages. La Commune avec ses horreurs, les attentats si multipliés dont la France est aujourd'hui le théâtre, sont les conséquences nécessaires des doctrines perverses qui, depuis quelques années, ont parmi nous un si libre cours, des efforts sataniques qui sont tentés pour soustraire l'enfance et la jeunesse à toute influence chrétienne. Le Gouverneur actuel de Jérusalem, Raouf-Pacha, avouait un jour,

Digitized by Google

qu'il avait été profondément effrayé de l'impiété précoce qui régnait, en France, chez les lycéens avec lesquels il faisait ses classes. Une autre fois, il disait au P. Ratisbonne : « Il y a maintenant en Europe certaines nations chrétiennes parmi lesquelles ceux qui croient en Dieu n'osent plus l'avouer et sont contraints, par respect humain, à se déclarer athées, tandis que, parmi les nations musulmanes, celui qui est athée, se voit forcé, par respect humain, à taire son impiété et à vivre comme un croyant (1). » Ajoutons enfin que ce Gouverneur, tout fervent musulman qu'il est, fait élever, à Jérusalem, son fils chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, et ses deux filles chez les Religieuses de Notre-Dame-de-Sion. Voilà un exemple capable de faire rougir chez nous bien des chefs de famille, si peu scrupuleux lorsqu'il s'agit des maîtres auxquels ils confient l'éducation de leurs enfants.

Le soir, circule à Sainte-Anne une anecdote qui amuse beaucoup. Une dame qu'on ne nomme pas, peu habituée à prononcer ces noms de drogman, de kawache, d'Omar, racontait ainsi, au sortir de la mosquée, ses impressions à une amie : « Qu'il est bon notre consul ! Il nous a donné un *Troppmann* avec une *cravache*, pour nous faire visiter la mosquée d'*Oscar !* »

XXI

L'Église de l'*Ecce-Homo.*

Lundi, 15 mai. C'était à Rome, en janvier 1842. Le baron de Bussière passant devant la *Scala Sancta* avec un juif son ami, M. Alphonse Ratisbonne, s'écria en se découvrant : « Salut, Saint Escalier ! Voici un jeune homme avec moi qui, un jour, vous montera à genoux. » Le jeune israélite se prit à rire aux éclats. Peu de temps après, favorisé qu'il venait d'être par une apparition de la Sainte Vierge, il remplissait cet acte de piété, en fondant en larmes de reconnaissance et de bonheur ; plus tard, il devenait prêtre et religieux.

Le 12 septembre 1855, le P. Marie Ratisbonne arrivait à Jérusalem, désireux d'y établir une colonie de la Congrégation fondée par son frère, le P. Théodore, en 1842, sous le vocable de Notre-Dame-de-Sion. Il jeta les yeux sur divers emplacements ; mais, pour divers motifs, il ne put en acquérir un seul. Il fallut installer les quatre premières religieuses dans une bicoque voisine de la porte de Damas. La Providence, qui sait toujours admirablement choisir ses heures et ses lieux, ne tarda pas à intervenir. C'était à Rome, près de la *Scala Sancta*, qu'une voix amie avait fait pressentir au juif Ratisbonne la grâce de sa prochaine conversion ; ce sera à Jérusalem, près de l'endroit où se trouvait dans le principe ce précieux monument, que le P. Marie fondera son œuvre expiatoire. La Providence lui procure les 75,000 fr., prix exorbitant de ces décombres qu'on avait d'abord estimés 17,000. Les travaux de déblaiement font découvrir un Arc, contrefort de celui du haut duquel Notre-Seigneur fut montré au peuple et condamné à mort

(1) Paroles rapportées par le P. Ratisbonne lui-même dans les *Annales de N. D. de Sion*, N° 15, p. 46.

Digitized by Google

par Pilate. Le 20 janvier 1858, le P. Ratisbonne célébrait pour la première fois le Saint Sacrifice, dans un oratoire improvisé sous l'Arc récemment retrouvé, tandis que les Filles de Sion chantaient à demi-voix, *propter metum Judæorum*, la sublime prière de Jésus mourant: « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font! » Aujourd'hui, les ruines ont entièrement disparu; à leur place s'élèvent une belle église et un vaste couvent.

L'Arc de l'*Ecce-Homo* faisait d'abord partie d'une galerie *(xistus)* dominant la place publique *(lithostrotos)*, et servant de passage pour se rendre du prétoire à la citadelle Antonia et de la citadelle au Temple. C'était de ce lieu élevé que les gouverneurs romains haranguaient le peuple. Les bouleversements dont Jérusalem a été le théâtre et le vandalisme musulman, n'ont laissé subsister de cette construction que l'Arc majeur et l'Arc latéral de droite. Une partie du premier est renfermée dans l'église des Dames de Sion ; l'autre moitié, qui passe au-dessus de la Voie Douloureuse, est surmontée d'une chambrette appartenant à un derviche. L'Arc latéral se voit tout entier derrière le maître-autel formé lui-même de dalles ayant appartenu au *lithostrotos*. Sur la longueur du balcon se détache cette inscription: *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (1). Au milieu, entre deux énormes candélabres, s'élève une magnifique statue en marbre blanc, représentant le Roi couronné d'épines. Sculptée à Rome par un noble Polonais, le comte Sosnowski, elle a été offerte au sanctuaire par les princesses Poniatowska. Enfin, l'inscription « *Ecce Rex vester!* Voici votre Roi ! » couronne et complète ce monument destiné à perpétuer le souvenir d'une des scènes les plus émouvantes de la Passion.

C'est dans ce sanctuaire si digne de vénération, à l'autel majeur, que je célèbre la messe votive de la Sainte Couronne d'épines. Que ces paroles de l'introït sont bien en harmonie avec les souvenirs que me rappelle ce lieu : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné! » Oui, c'est un véritable sacre qui s'est accompli ici, le sacre du Roi des martyrs. Rien ne manqua à cet Élu divin : il eut pour ministre, Pilate; pour insignes, la couronne d'épines, le roseau et la chlamyde de pourpre ; pour onctions, les gouttes de son sang; pour proclamation, ces paroles du gouverneur : *Ecce Rex vester!* pour vivats, ces clameurs de la foule: « Enlevez-le! Crucifiez-le ! » Chaque détail de cette lamentable cérémonie est pour mon âme émue un sujet inépuisable de méditations. Oh ! qu'il fait bon, sous cet Arc de l'humilité triomphante, appeler Jésus son Roi, lui jurer dévouement et fidélité jusqu'à la mort!

Mon action de grâces terminée, je passe au couvent, pour faire une visite au P. Ratisbonne. On m'apprend qu'il est à Saint-Jean, et que, si je tiens à le voir, il faudra revenir un autre jour. Je reviendrai un autre jour.

---

(1) « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Digitized by Google

XXII

Les Vallées de Josaphat et de Géhenne.

Toute la soirée est consacrée à visiter ces deux vallées. Je suis assez heureux pour rencontrer, lorsque j'arrive au second pont jeté sur le Cédron, un groupe de pèlerins guidés par un pieux laïc fixé à Jérusalem depuis plusieurs années.

Nous ne tardons pas à nous prosterner à l'endroit où Notre-Seigneur conduit à la maison d'Anne, fut brutalement poussé, par les valets de ses ennemis, sur ce rocher qui conserve encore l'empreinte de ses genoux. En face, s'élèvent les mausolées de Josaphat, d'Absalom, de saint Jacques-le-Mineur et de Zacharie. Le second est le plus remarquable : c'est une pyramide monolithe, terminée par un faisceau de palmes. Les Juifs et les Musulmans ne passent jamais sans jeter, en signe de malédiction, une pierre contre le tombeau du fils ingrat. En avançant un peu plus, nous laissons derrière nous la vallée de Josaphat ou du Jugement, et nous entrons dans celle de Géhenne ou du Feu. Nous avons à droite, le Mont Ophel, prolongement de celui de Sion, et le torrent de Cédron, étroit fossé qui, excepté au printemps, est toujours à sec; à gauche, le Mont du Scandale, contrefort de celui des Oliviers, sur les flancs arides duquel s'étagent, semblables à des sépulcres, les tristes masures du village de Siloé. Nous passons bientôt devant la Fontaine de la Sainte-Vierge. On y descend par un escalier d'une vingtaine de marches. A quelques pas plus loin, se trouve la Fontaine intermittente de Siloé, célèbre dans l'Evangile par la guérison de l'aveugle-né. Sainte Hélène, en mémoire de ce miracle, avait dédié là une belle église au Christ Illuminateur. Il existe encore, au fond de la piscine, quelques soubassements de colonnes. Tout près, s'élève un gros mûrier indiquant la place où le prophète Isaïe fut coupé en deux, avec une scie de bois, par ordre de l'impie Manassès. Devant nous s'étendent les anciens Jardins du Roi, qui sont arrosés par les eaux de Siloé. Quelques carrés de salades et de choux-fleurs constituent toute la végétation de ces Champs-Elysées de Jérusalem. En gravissant la colline, nous visitons plusieurs tombeaux creusés dans le roc et aujourd'hui habités par des familles de nègres; puis, une vaste caverne où, d'après la tradition, les Apôtres se cachèrent après l'arrestation de leur divin Maître. A mi-côte se trouve *Haceldama*, le champ qui fut acheté avec les trente deniers qu'avait reçus Judas pour prix de sa noire trahison. Le milieu est occupé par une fosse profonde, dans laquelle on jetait pêle-mêle les cadavres des étrangers. Les débris de poterie qu'on rencontre à chaque pas, expliquent et justifient le nom primitif de ce champ, *ager figuli*, le champ d'un potier. Avant d'arriver à la porte de Sion, nous passons devant les huttes infectes où grouillent les lépreux. Pauvres créatures humaines, que vous êtes hideuses et repoussantes! Mais, sous vos sordides haillons, sous vos honteux ulcères, il y a une âme, et une âme c'est si beau, si aimable, si divin! Oh! vienne bientôt le jour où le vénérable Mgr Poyet pourra réaliser le projet qu'il médite depuis si longtemps, recueillir dans un hospice ces infortunés si dignes de pitié, leur donner des Filles de

Digitized by Google

Saint-Vincent-de-Paul pour panser leurs plaies et un prêtre pour sauver leurs âmes !

XXIII

Vue d'ensemble de la Basilique du Saint-Sépulcre.

Mardi 16 mai. Me voici, non plus dans la voie, mais arrivé au terme, « au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire, lieu du Calvaire. » Ah ! c'est bien ici surtout qu'il faut s'écrier : « Que ce lieu est terrible ! c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Pas un seul point de ce rocher que Notre-Seigneur n'ait consacré par ses souffrances, et par quelles souffrances ! puisque, sans tenir compte du prix infini qu'y ajoutait sa divinité, il voulut endurer tout ce que sa nature humaine était capable d'offrir à Dieu pour l'expiation du péché (1).

Je célèbre, à l'autel du Crucifiement, la messe votive de la Passion. O divin privilège accordé au prêtre ! Ce n'est pas seulement le souvenir du sacrifice de notre Rédemption que je me rappelle, c'est sa réalité que je reproduis : la Victime qui s'immole entre mes mains, est la même que jadis les bourreaux crucifièrent ici ; le sang qui remplit ce calice, est le même que jadis mon Sauveur repandit ici pour le salut de tous et pour le mien en particulier. Aussi, cette messe, je ne voudrais plus la finir ; ou bien je voudrais, après l'avoir finie, mourir aussitôt, afin d'aller bien vite la faire suivre au ciel d'une éternelle action de grâces.

Je consacre à visiter l'insigne basilique tout le reste de la matinée. Aujourd'hui je me bornerai à en faire connaître l'ensemble, me réservant, chaque fois que je reviendrai y célébrer ou y prier, d'entrer dans plus de détails.

Cette basilique, on le sait, fut fondée par sainte Hélène (327) ; mais, depuis, elle a été quatre fois dévastée ou entièrement détruite : en 614, par Chosroès, roi des Perses ; en 1010, par le kalife Haken ; en 1243, par les Karesmiriens ; en 1808, dans la nuit du 11 au 12 octobre, par un incendie qu'on attribue, non sans raison, à la malveillance intéressée des schismatiques. Restaurée ou rebâtie après chacun de ces désastres, elle n'a jamais été rétablie dans son état primitif, de telle sorte que, depuis longtemps, la magnifique description qu'en faisait Eusèbe, au IVe siècle, ne peut plus lui convenir.

Aux murailles extérieures sont adossés des couvents, excepté du côté de la façade située au midi, à l'extrémité d'une place carrée, entièrement dallée, fermée jadis par une colonnade dont les bases existent encore. Quoique bien délabrée et veuve de son clocher, cette façade est encore d'un aspect imposant. Elle est percée de deux portes ogivales, dont celle de droite est murée ; l'étage supérieur est orné de deux fenêtres du même style. Souvent je me suis arrêté pour contempler cette façade : le soleil d'Orient lui a imprimé cette teinte dorée dont il colore les ruines ; dans ses sculptures mutilées et dans ses murs crevassés des milliers d'hiron-

(1) Telle est la doctrine formellement enseignée par St Thomas, *Summa, IIIa Pars, Quæstio XLVI, Art. VI.*

Digitized by Google

delles, pèlerines aériennes, ont établi leurs nids. A droite, un escalier de vingt-cinq marches conduit à la chapelle extérieure aussi, dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs : elle est bâtie à l'endroit d'où Marie contemplait le crucifiement de son divin Fils.

Franchissons, après tant de millions de pèlerins, la porte qui donne accès dans cet édifice, le plus illustre sans contredit et le plus saint de l'univers. A gauche, sur un large divan couvert de tapis bleus, sont accroupis deux ou trois Turcs, portiers de la basilique. Leur occupation journalière consiste à entretenir soigneusement le réchaud sur lequel ils préparent leur café. Jamais pourtant je ne les ai vus fumer ou causer bruyamment ; celui qui paraît être leur chef n'a rien d'un cerbère, c'est un gros bonhomme de soixante ans environ, à la figure enluminée.

A droite, s'ouvre la porte de la Chapelle d'Adam et commence l'un des escaliers latéraux conduisant au Calvaire. Vis-à-vis et à quelques pas seulement de la porte d'entrée, se trouve la Pierre de l'Onction. Joseph d'Arimathie et Nicodème, après la descente de Croix, embaumèrent le corps de Notre-Seigneur sur cette Pierre. Elevée de trente centimètres au-dessus du sol, elle forme un carré long de deux mètres soixante-dix centimètres sur un mètre trente centimètres. Sainte Hélène l'avait fait recouvrir d'une belle mosaïque que le P. Boniface de Raguse, custode des Saints-Lieux, remplaça, en 1555, par une plaque de marbre rouge, à laquelle les Grecs ont substitué celle qu'on voit aujourd'hui. Aux quatre angles, figurent d'énormes chandeliers, et, au-dessus, sont suspendues dix belles lampes en opale. Il est d'usage, chaque fois qu'on entre dans la basilique, de se prosterner devant cette précieuse relique et de la baiser.

A quelques pas, du côté de l'ouest, une cage en fer indique la place où se tenaient les saintes Femmes, spectatrices éplorées du crucifiement et de la mort de Notre-Seigneur.

Avançons vers le nord, et pénétrons dans la rotonde qui forme comme la tête de ce vaste édifice. Nous avons en face de nous le monument qui renferme le saint Sépulcre ; derrière nous la porte du jubé par laquelle on entre dans le chœur des Grecs ; et, au-dessus de nous, s'élève un immense dôme supporté par dix-huit piliers. Ce dôme est d'une architecture vraiment hardie ; mais combien il est regrettable que sa décoration soit si insignifiante, si peu en harmonie avec le glorieux mystère dont cette enceinte fut jadis le théâtre ! Chose plus regrettable encore, après que ce monument eut été réédifié, la France qui avait fait la plus grande partie des frais (1), en a laissé aux schismatiques la propriété presque exclusive. En effet, ils prétendent avoir seuls le droit d'allumer les lampes suspendues aux arcades de la galerie supérieure.

Nous laissons à gauche le saint Sépulcre où nous reviendrons, et nous sommes bientôt en face de l'autel dédié à sainte Marie-Madeleine. Vis-à-vis se trouve l'orgue des PP. Franciscains, et la

(1) Les travaux furent commencés en 1867 et terminés en mai 1869. La Russie y contribua pour un million et la France pour deux.

Digitized by Google

porte par laquelle on entre dans un sanctuaire indépendant où ils conservent le T.-S. Sacrement et chantent leur office. Ce sanctuaire est sous le vocable de Sainte-Marie-de-l'Apparition. Là, Notre-Seigneur ressuscité apparut à sa sainte Mère; là encore, au IVe siècle, un jeune homme qu'on portait au tombeau fut rendu à la vie par le seul contact de la Vraie Croix.

Sortis de ce sanctuaire, nous nous trouvons à la naissance de la nef ou galerie voûtée qui fait le tour du chœur des Grecs, et nous pénétrons dans la sacristie des PP. Franciscains. Elle est occupée, dans toute sa longueur, par deux crédences. Le F. sacristain ouvre un tiroir de celle qui est à gauche et expose à nos yeux les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon. On s'en servait autrefois pour armer les chevaliers du Saint-Sépulcre. La poignée de cette vaillante lame était dorée; l'or en est effacé, mais la gloire en est immortelle. Cette précieuse relique est enfermée dans un étui en maroquin rouge, offert, en 1808, par le prince de La Tour-d'Auvergne, au Custode de la Terre-Sainte.

Quittant un instant la galerie, nous nous enfonçons dans une étroite et sombre chapelle appelée la Prison de Notre-Seigneur. Une antique tradition, conservée par les Syriens, rapporte que Jésus-Christ fut jeté là avec les larrons, pendant qu'on achevait sur le Calvaire les préparatifs du cruciflement. La place où se trouvaient ses pieds, est marquée, sous la table de l'autel, par deux trous creusés dans le rocher. « Autrefois, dit un ancien pèlerin, la ville de Messine avait une horrible prison, appelée la Tour. En voici une qui contient toutes les richesses et les mérites d'un Dieu. »

Revenus dans la galerie, nous nous arrêtons, à l'endroit où elle contourne l'abside du chœur des Grecs, en face de la chapelle dédiée à saint Longin, le soldat qui transperça d'un coup de lance le côté de Jésus-Christ. Ce fut en ce lieu que, touché par la grâce, il vint faire pénitence; plus tard il mourut diacre et martyr.

Nous faisons une station à une chapelle voisine, celle où les soldats jouèrent les vêtements ensanglantés de Notre-Seigneur.

Immédiatement après, commence l'escalier par lequel on descend dans la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, et, de là, dans la crypte de l'Invention-de-la-Sainte-Croix. Nous consacrons à examiner ces deux sanctuaires une visite spéciale.

A quelques pas plus loin, se présente le lieu appelé des Injures *(Improperia)*. Sous un petit autel, est conservé un fragment de la colonne, trône d'ignominies sur lequel le Roi de douleur était assis quand il fut couronné d'épines et livré aux insultes des soldats.

Nous quittons la galerie, et, tournant à gauche, nous arrivons dans une chapelle obscure, située immédiatement sous la plate-forme du Calvaire et appelée la Chapelle d'Adam. Au fond, dans une petite niche grillée où brûle constamment une lampe, on aperçoit le prolongement de la fente miraculeuse du rocher. De chaque côté de la porte se trouvaient autrefois le tombeau de Godefroy de Bouillon et celui de Beaudoin, son frère. Les Grecs ont eu soin de les faire disparaître, mais l'histoire conservera à jamais le souvenir de ces deux héros catholiques et français.

Digitized by Google

Nous ne remonterons pas au Calvaire d'où nous sommes descendus pour faire cette visite: ce lieu si saint mérite d'être étudié jusque dans ses moindres détails, et c'est ce que nous ferons un autre jour.

Toute la nef principale de la basilique est occupée par les Grecs. Elle est éclairée par un dôme d'où pendent des lustres aux énormes dimensions. Les parois sont couvertes, jusqu'à une grande hauteur, d'une boiserie très-finement sculptée et entièrement dorée, d'où se détachent la chaire et le trône du patriarche. Dans le sanctuaire, qui est séparé du chœur par une iconostase, les dorures et les pierreries, vraies ou fausses, étincellent de tous côtés. L'autel seul se fait remarquer par une simplicité, je dirais presque par une pauvreté contrastant étrangement avec le luxe éblouissant qui l'environne.

En résumé, la Basilique du Saint-Sépulcre est moins une église qu'une réunion d'églises. Elle dessine à peu près une croix latine, avec une nef circulaire à l'ouest, un transept du nord au sud; à l'est une sorte de chœur terminé par une abside et contourné par une galerie.

XXIV

Le Clergé Schismatique.

Ce lieu, le plus saint qui existe au monde, est en même temps le plus profané. Notre-Seigneur a voulu qu'on y trouvât sans cesse quelque chose des contradictions dont il fut l'objet pendant sa vie et des humiliations dont il fut abreuvé avant sa mort. Les schismatiques en ont usurpé la plus grande partie où ils règnent en maîtres absolus. Les voyageurs se bornant à les signaler, il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de donner ici quelques détails sur leurs erreurs, leur hiérarchie, leurs ressources et leurs possessions à Jérusalem. Ils peuvent se diviser en deux catégories fort distinctes, les Grecs et les Monophysites.

I. Les premiers appartiennent à cette secte dont Photius, d'abord, et, plus tard, Michel Cérulaire furent les auteurs, et que les conciles de Lyon et de Florence tentèrent vainement de ramener au centre de l'unité catholique. Ils nient que le Saint Esprit procède aussi du Fils, n'admettent pas le Purgatoire et rejettent absolument l'autorité suprême du Souverain-Pontife. Ils forment, à Jérusalem, une communauté comptant environ deux mille huit cents membres, gouvernés par un patriarche assisté de plusieurs évêques, parmi lesquels mérite une mention spéciale celui qui est appelé l'*Evêque du feu*. Chaque année, le samedi saint, celui-ci pénètre dans le saint Sépulcre avec un cierge éteint; un instant après, il en sort, montrant à la foule qui, tout autour, trépigne d'impatience, ce même cierge allumé à sa prière par un feu miraculeusement descendu du ciel. L'auteur de cette lucrative comédie doit être le premier à en rire, mais il se garde bien de dissuader ses trop crédules coreligionnaires. Les prêtres grecs ne songent, en effet, qu'à s'enrichir. Ils possèdent à Jérusalem dix couvents d'hommes et trois de femmes. C'est là qu'ils hébergent les pèlerins de leur communion, qui arrivent en foule à l'époque de Pâ-

Digitized by Google

ques. L'hospitalité qu'ils leur accordent est loin d'être gratuite; ils les rançonnent tellement que, il y a quelques années, le Czar enjoignit à ses consuls en Syrie, d'interdire à tout pèlerin russe l'entrée de la Palestine, sans avoir préalablement déposé au consulat l'argent nécessaire pour payer les frais du retour. Les sommes laissées par ces milliers de pèlerins, jointes aux dons du Czar et à la vente des prélatures, vente s'élevant parfois à 80,000 fr., procurent au patriarche et à son clergé des ressources immenses.

Toutes leurs cérémonies consistent dans la messe et le chant de l'office. Ils conservent la Réserve, sans honneurs et sans fruits, dans des phylactères déposés sur l'autel. Rarement ils donnent la communion; les femmes ne la reçoivent que les jours de Noël, de Pâques, et dans les circonstances exceptionnelles de leur mariage et des funérailles de leurs proches. Chez eux, les études sérieuses, les œuvres d'apostolat et de bienfaisance sont presque nulles. Leurs offices terminés, on les rencontre dans les rues, dans les boutiques, à la porte de leurs couvents, assis ou se promenant sur la place du Parvis, facilement reconnaissables à leur robe noire aux larges manches, à leur taille généralement élevée, à leur toque droite pour les frères et évasée vers le haut pour les prêtres. Aussi leurs fidèles croupissent-ils dans l'ignorance la plus profonde : la religion est pour eux une affaire d'habitude plutôt que de conviction. Dans plusieurs villages, dont les habitants ne sont plus chrétiens que de nom, faute d'être visités et instruits par leurs prêtres, un mouvement sensible de retour au catholicisme commence à se produire. Pour le généraliser et l'accélérer encore davantage, il ne manque au Patriarche Latin que des ressources, et surtout des missionnaires. Encore quelques années, et, dans ce vaste champ laissé depuis si longtemps stérile par un clergé dégénéré, les PP. de Sainte-Anne recueilleront d'abondantes moissons d'âmes.

Depuis 1633, date de leurs usurpations, les Grecs possèdent, dans la vallée de Josaphat, le tombeau de la Sainte Vierge; dans la basilique du Saint-Sépulcre, toute la grande nef, la partie de la plate-forme du Calvaire où se trouve l'autel du Crucifiement, les chapelles d'Adam, de la Prison de Notre-Seigneur, de Saint-Longin et de la Colonne des Opprobres; ils partagent avec les PP. Franciscains et les Arméniens, le droit d'officier tous les jours au saint Sépulcre, à des heures déterminées; ils entretiennent deux lampes au-dessus de la Pierre de l'Onction, une sur la façade de l'édicule du saint Sépulcre, cinq dans la chapelle de l'Ange, treize dans la grotte plus intérieure qui renferme l'auguste Tombeau; enfin, à certains jours de fête, eux seuls peuvent décorer extérieurement le saint Edicule avec des lampes, des chandeliers et des tentures.

II. Les Monophysites sont ceux qui, sectateurs d'Eutychès, nient la réalité et l'intégrité de la nature humaine en Jésus-Christ. Ils furent condamnés au concile de Chalcédoine. Inutile d'ajouter qu'ils ne reconnaissent point le Pape comme le chef véritable de l'Eglise visible. Ils se subdivisent en quatre branches princi-

Digitized by Google

pales, les Arméniens, les Cophtes, les Abyssins et les Syriens ou Jacobites.

1. Les Arméniens, dont le nombre s'élève à cinq cents, peuvent lutter d'opulence avec les Grecs. Leur patriarche relève d'un autre portant le titre de Catholicos et résidant à Etschmiadsin, ville située dans une province de l'Arménie qui fut annexée à la Russie en 1827, par Paskewish. Ils portent une robe à larges manches, avec un grand capuchon sur la tête. Ils possèdent, sur le mont Sion, tout un quartier dans lequel se trouvent le palais de leur patriarche, un vaste hôpital et la magnifique cathédrale de Saint-Jacques. Au Saint-Sépulcre, ils se disputent avec les Grecs la propriété de la chapelle de Sainte-Hélène et l'affaire se plaide en ce moment à Constantinople; ils ont la chapelle de la Division des Vêtements, le monument en fer élevé à l'endroit d'où les trois Marie contemplaient Notre-Seigneur sur la Croix, et plusieurs chambres situées dans les galeries de la grande coupole; ils entretiennent deux lampes au-dessus de la Pierre de l'Onction, une à l'entrée du saint Sépulcre, quatre dans la chapelle de l'Ange et quinze dans la chapelle la plus intérieure.

2. Les Cophtes sont des chrétiens originaires de l'Egypte. Persécutés sous Justinien II, ils donnèrent à leurs adversaires le nom de Mechites, c'est à dire les royalistes, tandis qu'ils s'appelaient eux-mêmes les Cophtes ou les anciens chrétiens. Leur patriarche, qui est toujours choisi parmi les moines du couvent de Saint-Macaire, dans le désert de Nitrie, réside à Alexandrie. C'est lui qui nomme l'évêque de Jérusalem. Celui-ci habite dans un couvent accolé à la façade orientale de la basilique du Saint-Sépulcre. Les moines qui vivent avec lui sont pauvres et peu nombreux. Ils portent une robe d'indienne, un surtout noir à larges manches (*guébbé*) et, sur les épaules, une grande écharpe noire qui tombe par devant. Ils sont coiffés d'un turban noir, d'où descend sur la nuque et s'enfonce sous la robe une bande d'étoffe noire de la largeur de deux doigts. Les Cophtes possèdent une petite chapelle adossée, depuis trois cents ans, au saint Sépulcre, et fermée par un grillage en fer. Ils entretiennent une lampe dans la chapelle de l'Ange, quatre dans celle du Saint-Sépulcre et deux au-dessus de la pierre de l'Onction.

3. Plus pauvres et moins nombreux encore que les Cophtes, sont les Abyssins. Leur évêque est soumis à un métropolitain ou abbuna, qui est nommé par le patriarche cophte d'Alexandrie. Ils vivent dans le même couvent que les Cophtes, mais ne pratiquent point comme eux la circoncision.

4. Les Syriens ou Jacobites ont à leur tête un évêque relevant d'un patriarche qui habite le couvent de Zaphran, à Mardin, non loin de Bagdad. Ils possèdent, derrière le saint Sépulcre, une petite chapelle et le tombeau de Joseph d'Arimathie. Sur le Mont Sion s'élève leur couvent avec une cathédrale bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Leur nombre est sans importance.

Les évêques de ces différentes sectes sont dominés par le Patriarche catholique, avec lequel ils entretiennent, du moins en apparence, les meilleurs rapports. Tous s'empressent de le préve-

Digitized by Google

nir et d'aller lui offrir, à l'époque de Noël et du jour de l'an, leurs vœux de bonne fête et de bonne année. Le Patriarche ne manque pas de rendre à chacun la visite qu'il a reçue. Partout il est accueilli avec les honneurs dus à sa haute dignité. Espérons que ces rapports dissiperont peu à peu des préjugés séculaires et amèneront enfin l'union tant désirée. Si l'Eglise d'Orient ne veut pas être étouffée par le moscovitisme qui, chaque jour, l'enserre de plus en plus dans ses griffes dorées, elle n'a qu'un parti à prendre, se jeter dans les bras de cette Mère dont elle s'est séparée, la sainte Eglise catholique. Le schisme c'est la mort, l'union c'est la vie.

XXV

Les PP. Franciscains.

En 1219, trente-deux ans après la chute du royaume que les Croisés avaient fondé dans la Terre-Sainte, un pauvre moine n'ayant pour épée qu'une croix, pour bouclier qu'une corde, pour éperons que la boue et la poussière du chemin, venait prendre possession des antiques sanctuaires désormais délaissés par les princes occidentaux. Ce Croisé d'un nouveau genre se nommait François d'Assise. Obligé de revenir en Italie, pour reprendre le gouvernement de l'Ordre fondé par lui cinq ans auparavant, il confia aux douze religieux qui l'avaient accompagné, le soin de conserver et d'étendre ses conquêtes. Depuis, près de sept siècles se sont écoulés, et, milice héroïque, les Franciscains sont toujours debout au poste de péril et d'honneur où ils furent établis par leur saint Patriarche. Bien intéressant serait le récit des luttes qu'ils ont eues à soutenir pendant ce laps de temps, luttes contre un climat meurtrier, luttes contre la pauvreté et le délaissement, luttes contre la persécution des Musulmans, luttes contre les empiètements sans cesse renouvelés des schismatiques. Plus de quatre mille des leurs sont morts martyrs pour la défense des Saints-Lieux. Si les sanctuaires n'y sont pas entièrement ruinés, si l'on y rencontre encore un petit troupeau de fervents catholiques, si les pèlerins y reçoivent chaque jour l'hospitalité la plus généreuse, c'est aux Franciscains qu'on le doit. Aussi la gloire méritée par tant de services signalés rendus à l'Eglise, n'a d'égale que l'humilité de ces admirables gardiens du Tombeau de Jésus-Christ.

Ce privilège, qui leur fut exclusivement accordé par le pape Grégoire IX, en 1238, a été confirmé dans la suite, par Innocent IV, en 1244, Alexandre IV, en 1257, Clément V, en 1313, et Callixte III, en 1455. Aucun religieux appartenant à un autre Ordre, ne pouvait s'établir en Terre-Sainte sous peine d'excommunication majeure, ni même y voyager sans avoir revêtu l'habit de la primitive Observance de saint François. Le chef de la Mission portait les titres de Révérendissime Père Custode de Terre-Sainte, de Gardien du Mont-Sion et du Saint-Sépulcre ; il avait le droit d'officier pontificalement avec la crosse et la mitre.

Le rétablissement du Patriarcat n'a presque rien enlevé aux

Digitized by Google

PP. Franciscains de leurs anciens privilèges. Leur mission, qui embrasse la Terre-Sainte proprement dite, la Syrie, l'île de Chypre et la Basse-Egypte, est desservie par trois cent cinquante religieux et possède quarante-six couvents ou résidences, quarante-quatre sanctuaires, trente-huit paroisses, huit aumôneries, trente-neuf écoles, deux orphelinats, trois collèges, huit hôtelleries pour les pèlerins. Le Père Custode est nommé par le Père Ministre Général de tout l'Ordre de Saint-François, et la Sacrée Congrégation de la Propagande confirme sa nomination. Il est toujours Italien et la durée de sa charge est de six ans. Son conseil se compose d'un Vicaire custodial, toujours Français, d'un Procureur, toujours Espagnol, de quatre Discrets, un Italien, un Français, un Espagnol et un Allemand. Dans plusieurs nations de l'Europe, sont établis des Commissariats légalement reconnus, qui représentent la Custodie et centralisent les aumônes destinées aux Lieux-Saints.

Les PP. Franciscains possèdent à Jérusalem le couvent de Saint-Sauveur, résidence du Révérendissime Custode, un autre couvent attenant à la basilique du Saint-Sépulcre, et, dans les hauts quartiers de la ville, une vaste hôtellerie. Ils sont exclusivement maîtres de la Grotte de l'Agonie, du jardin de Gethsémani et du sanctuaire de la Flagellation ; au Saint-Sépulcre, de la chapelle extérieure de N.-D.-des-Sept-Douleurs, du lieu où Notre-Seigneur fut attaché à la Croix, de celui où il apparut ressuscité à sa sainte Mère, de celui où il apparut à Marie Madeleine, et enfin, de la crypte où la pieuse mère de Constantin découvrit la Vraie Croix. Ils ont le droit d'officier dans la mosquée de l'Ascension, le jour du mystère. Ils entretiennent deux lampes au-dessus de la Pierre de l'Onction, une sur la façade de l'Edicule qui renferme le saint Sépulcre, cinq dans la chapelle de l'Ange, treize au-dessus du divin Tombeau. Ainsi, les disciples d'un amant passionné de l'humilité et de la pauvreté, ont mieux réussi que d'innombrables armées, à restaurer et à maintenir le culte perpétuel de la Terre-Sainte.

XXVI

Le Mont Sion.

Instruit que le F. Liévin avait promis d'accompagner, dans la soirée, un groupe de pèlerins au Mont Sion, je m'empresse de gagner le couvent de Saint-Sauveur, à l'heure fixée pour le rendez-vous. Le F. Liévin est une des personnalités les plus sympathiques de la Terre-Sainte (1). C'est lui qui est ordinairement désigné pour guider les pèlerins dans leurs visites, mission dont il s'acquitte à la grande reconnaissance de tous. Pas un monument, pas une ruine qu'il n'ait étudiés dans leurs moindres détails, pas un fait, pas un souvenir s'y rattachant qu'il ne connaisse à fond. Il met, de plus, au service de sa vaste érudition, une rare complaisance, répondant à toutes les questions, attendant patiemment que chacun ait pu se rendre compte, répétant, en faveur des retardataires, les explications qu'il a déjà données.

(1) Né à Hamme, en Belgique, en 1822.

Digitized by Google

Partis de Saint-Sauveur, à 2 heures, nous nous dirigeons vers cette célèbre montagne, dont le nom seul éveille dans l'âme les plus glorieux souvenirs. C'est d'elle surtout qu'on peut répéter ce que Cicéron disait d'Athènes : *Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus* (1). Arrivés sur la place dans laquelle on entre par la porte de Jaffa, nous voyons s'élever, du milieu d'un profond et large fossé, la Tour de David, masse imposante dont les fondations datent de l'époque jébuséenne. La salle qui s'ouvre au nord, est celle où le roi coupable exhala son repentir dans ces immortels psaumes qu'ont redits après lui tous les vrais pénitents. En face, se trouvait autrefois le palais d'Hérode, le meurtrier des Saints Innocents, palais remplacé aujourd'hui par l'établissement des protestants : aucun autre emplacement ne pouvait mieux leur convenir, car c'est peut-être le seul à Jérusalem qui ne puisse être profané.

Continuant d'avancer, nous passons devant le lieu où Notre-Seigneur ressuscité apparut aux trois Marie, près de la mosquée bâtie sur les ruines de la maison de saint Thomas, et nous pénétrons dans l'église du couvent qui enclôt l'emplacement de la maison du grand-prêtre Anne. Là, se voit l'endroit qu'occupait Notre-Seigneur lorsque, pendant son premier interrogatoire, il fut souffleté par un valet. Hélas! ce sont ses images que soufflettent aujourd'hui chez nous tant de malheureux mille fois plus coupables que ce valet brutal. O Jésus outragé, souvenez-vous de la France pénitente et dévouée que nous représentons ici! A l'angle nord d'une petite cour de ce couvent habité par des religieuses Arméniennes, croît un vieil olivier auquel Notre-Seigneur fut attaché pendant que le Grand-Prêtre se levait et se préparait à l'interroger.

Au moment où nous sommes introduits dans la cathédrale arménienne de Saint-Jacques, le séminaire patriarcal est déjà arrivé et le lecteur vient de paraître en chaire. On veut bien retarder l'office de quelques instants, pour nous laisser visiter avec plus de liberté cette magnifique enceinte. Elle est divisée en trois nefs séparées par d'énormes piliers. Sur les murailles, les tableaux sont étalés à profusion ; le pavé est presque entièrement couvert de nattes et de tapis. On n'y voit aucune statue, aucune sculpture. Cette exclusion de toute image en relief, générale dans tous les rites orientaux, vient d'une interprétation exagérée de la défense faite aux Juifs : *Non facies tibi sculptile.* Deux petites chapelles ouvertes dans la muraille de la nef latérale de gauche m'intéressent spécialement. La première est dédiée à saint Jacques-le-Majeur, parce que c'est le lieu précis où, le premier des apôtres, il cueillit la palme du martyre. On sait que ses disciples transportèrent plus tard son corps en Espagne. La seconde renferme le tombeau de saint Macaire, l'auxiliaire si zélé de sainte Hélène dans la recherche de la Vraie Croix. Il fut le trente-huitième évêque de Jérusalem, dont il occupa le siège de 314 à 333.

Après avoir traversé le reste de la rue occupée par les hospices arméniens, hospices si vastes que trois mille pèlerins peuvent y

(1) « Partout où nous entrons, nous foulons aux pieds quelque monument historique »

Digitized by Google

être reçus, nous passons sous la porte de Sion, et, avant d'entrer dans la cité de David, nous visitons une autre église arménienne bâtie à la place du palais de Caïphe. Dans le maître-autel est enchâssée une pierre précieuse d'un prix inestimable : c'est un fragment de celle qui ferma l'entrée du saint Sépulcre. A gauche, un enfoncement dans la muraille est appelé la Prison de Jésus. Le divin Sauveur y fut attaché et enfermé pendant la dernière partie de cette nuit cruelle où il fut l'objet de tant d'outrages. Devant cette église se trouve l'ancien *atrium sacerdotis* où saint Pierre renia trois fois son Maître. Pierre, toujours vivant dans ses successeurs, n'a cessé depuis d'expier sa faute en affirmant le Christ, vrai Homme et vrai Dieu.

Nous voici enfin arrivés sur l'esplanade du Mont Sion, vaste champ où toutes les communions chrétiennes de Jérusalem ont chacune leur cimetière. Hélas ! on ne peut plus dire aujourd'hui : « Le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. » Que sont devenus ces jours où le Roi-Prophète ramenait ici en triomphe l'Arche d'Alliance, suivi d'un peuple ivre de joie, tandis que les lévites chantaient sur leurs harpes d'or les belles strophes du *Memento, Domine, David?* Que sont devenus ces vastes maisons des prêtres, ces somptueuses demeures des pontifes, ce splendide palais bâti par Salomon, ces jardins plantés de cèdres qui rappelaient ici les verts ombrages du Liban ? Aux foules a succédé la solitude : *Sion deserta facta est ;* aux cantiques le deuil : *viæ Sion lugent;* les ronces et les cailloux qui couvrent l'emplacement de ces merveilleuses constructions, attestent l'accomplissement littéral de cette prophétie : « *Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem quasi acervus lapidum.* Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem deviendra un tas de pierres. »

La tristesse que me font éprouver ces réflexions, n'est rien comparée à la douleur qui s'empare de moi lorsque, arrivés au centre de l'esplanade, nous franchissons la porte du Saint-Cénacle aujourd'hui transformé en mosquée. Mon cœur saigne en voyant ainsi profané le lieu saint par excellence. Nous accédons, par un escalier de dix-huit marches, dans la salle où, la veille de sa Passion, Notre-Seigneur institua l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. De quelle exquise suavité ne sont pas les strophes du *Pangê lingua* récitées dans cet admirable sanctuaire, où fut dressée la première table eucharistique, célébrée la première messe, consacrée la première hostie, institué le sacerdoce des temps nouveaux ! *Tantum ergo !* « Prosternons-nous donc et adorons un si auguste Sacrement. Que les rites anciens fassent place à ce mystère nouveau. Que la foi supplée ici au défaut des sens ! » Une seule chose peut consoler le chrétien lorsqu'il s'éloigne de ce sanctuaire, c'est la pensée que, grâce à la bonté infinie de Jésus, l'Eucharistie se renouvelle jour et nuit, sur tous les points du globe, par le ministère d'une multitude de prêtres. Aujourd'hui, le Cénacle reste à Jérusalem, mais le Tabernacle est partout ; le Cénacle est vide, mais le Tabernacle est plein ; le Cénacle est profané, mais le Tabernacle est adoré.

Cet auguste édifice, théâtre de tant de mystères, a été plusieurs

Digitized by Google

fois détruit, mais toujours rebâti avec les mêmes matériaux et selon le plan primitif. Les Croisés l'érigèrent en abbaye desservie par les chanoines de Saint-Augustin. Ceux-ci le cédèrent aux Franciscains en 1333. Les Musulmans s'en emparèrent en 1551 et le convertirent en mosquée. La salle où fut instituée l'Eucharistie, partagée par deux colonnes en deux nefs parallèles, mesure 14 mètres de longueur sur 9 de largeur ; elle est éclairée, au midi seulement, par quatre fenêtres ogivales; le sol est formé par de larges dalles et les murs sont complètement nus. Depuis 1551, la messe n'y a été célébrée qu'une seule fois, et voici, d'après un témoin oculaire dont nous résumons le récit, dans quelles circonstances.

En 1860, Mgr Spaccapietra, archevêque de Smyrne, se trouvait à Jérusalem, lorsque, aux approches de la Semaine Sainte, arriva la princesse de Hohenzollern, de la branche catholique de la famille impériale d'Allemagne. La princesse avait conçu un désir, celui de faire dire la sainte messe, au Cénacle, le Jeudi-Saint. On eut beau lui représenter que le Sultan lui-même ne pourrait lui accorder cette faveur, elle ne renonça point à son projet, précisément parce qu'il paraissait impossible à réaliser. Elle offre à l'Effendi, gardien de la mosquée, une somme fabuleuse à la condition que la salle de la Cène sera laissée pendant deux heures à sa disposition, et l'Effendi accepte le marché. La princesse invite ensuite Mgr Spaccapietra à renouveler le mystère de l'Eucharistie, au même lieu et au même jour que Notre-Seigneur l'accomplit en présence de Marie et des Apôtres. L'Archevêque choisit de son côté douze prêtres pour l'assister. La veille du Jeudi-Saint, à la nuit tombante, les heureux invités se présentent, prudemment distancés les uns des autres, à la porte de la mosquée, et la porte s'ouvre mystérieusement pour se refermer aussitôt.

Lorsque la réunion est au complet, l'Effendi refuse absolument de laisser dresser le petit autel qu'on avait apporté. La princesse calme les scrupules du rusé Musulman en lui donnant une poignée d'or. L'autel est disposé et la cérémonie commence.

« Dire les émotions de l'assistance et l'abondance des larmes du célébrant, me serait chose impossible ; par moments, je croyais que le saint Archevêque ne pourrait parachever le Saint Sacrifice, et je me tenais prêt à le recevoir dans mes bras. Deux heures ne furent pas de trop pour l'accomplissement de notre mystérieuse solennité pascale... Depuis des siècles, la messe n'avait été célébrée dans ce lieu vénérable, témoin, et de l'Institution Eucharistique, et de la Descente du Saint-Esprit, et de la naissance de l'Eglise catholique ; de longues années se passeront peut-être encore avant que l'autel du Sacrifice y soit de nouveau dressé, et c'est à Mgr Spaccapietra, successeur du Disciple bien-aimé, que Notre-Seigneur réserva cette insigne faveur, et c'est une pieuse Princesse catholique qui nous fit pénétrer dans le Cénacle, les portes en étant fermées (1). »

Sortis du Cénacle, nous descendons jusqu'à une grotte située à

(1) P. Marie Ratisbonne, Annales de N.-D.-de-Sion, n° 8, p. 37-41.

Digitized by Google

mi-côte. C'est là que saint Pierre se retira pour pleurer son péché. *Flevit amare!* O Pierre! donnez-nous un peu de l'abondance de vos larmes, pour pleurer sur tant de reniements qui se rencontrent dans notre vie! Remontés sur le plateau, nous visitons l'église syrienne, bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean Marc, l'un des soixante-douze disciples. Sauf un tableau représentant la Sainte Vierge et qu'on attribue à saint Luc, cette église n'offre rien de remarquable. C'est là que nous nous séparons du Frère Liévin. Plusieurs d'entre nous, et je suis malheureusement de ce nombre, auraient bien pu joindre des excuses à leurs remerciements, car, souvent, le bon Frère a dû sentir que nous marchions sur ses pieds et sur ses talons, tellement nous étions empressés de prendre place à ses côtés, afin de ne pas perdre un mot de ses savantes explications.

De là, je me dirige, en compagnie de M. Benoit et de quelques autres ecclésiastiques du diocèse, vers l'hôpital fondé récemment, sous le vocable de Saint-Louis, par M. le comte de Piellat et par sa pieuse mère (1). Nous commencions à être inquiets sur le sort de M. l'abbé Gros, qui avait été fortement éprouvé, non point par les fatigues, un missionnaire du Diois n'est jamais fatigué, mais par les émotions trop vives du voyage à travers la Samarie. Nous sommes bien vite rassurés, en voyant cet aimable malade causer de son lit, sans avoir rien perdu de sa gaieté habituelle, avec M. Langlais, notre sympathique consul. Hélas! notre joie est de courte durée. On nous apprend que, il y a seulement quelques heures, un prêtre du diocèse d'Angoulême, M. l'abbé Léon Chambaud, a succombé sous les atteintes d'un anévrisme compliqué d'un rhumatisme articulaire très aigu. Nous nous rendons dans la chambre réservée où il est exposé. Il est là, étendu sur un lit en fer, les mains jointes, revêtu des habits sacerdotaux. Ses traits ne sont pas altérés : on y lit la paix du juste et le bonheur du prédestiné. Non, il ne faut pas le plaindre, il faut lui porter envie, car il est le premier pèlerin de la pénitence que Dieu couronnera dans la céleste Jérusalem, la première victime, choisie entre mille, qui attirera sur la France coupable, les grâces de la miséricorde, du pardon et du salut!

XXVII

Funérailles d'un Prêtre Pèlerin.

Mercredi, 17 mai. Après avoir célébré la messe à l'*Ecce Homo*, je suis libre vers 6 heures, et je m'empresse de me rendre à Saint-Sauveur, pour assister aux funérailles de notre regretté confrère. Ce n'est pas sans peine que je puis pénétrer dans l'église du couvent où se presse déjà une nombreuse assistance. Le P. Curé de Jérusalem officie; le corps du défunt, entièrement découvert, est exposé au milieu de la nef; sur les autres autels, les messes se succèdent sans interruption. Quoi de plus émouvant que la messe

(1) Cet hôpital, qui n'est pas encore entièrement construit, renferme 35 lits; il est desservi par les Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, et M. le chanoine Valerga y remplit les fonctions d'aumônier.

Digitized by Google

des morts, surtout lorsqu'elle est chantée avec âme et par des voix exercées! Menaces de la justice, soupirs du repentir, accents de la prière, voix de la miséricorde, promesses de l'immortalité, élans de l'espérance, elle exprime tous les sentiments capables de remuer le cœur dans ses fibres les plus intimes. Mais combien n'est-elle pas plus émouvante, lorsqu'elle est célébrée sur les restes d'un prêtre qui a lui-même immolé tant de fois la divine Victime pour le salut de ses frères, à quelques pas du Calvaire où coula le sang du Rédempteur, non loin de la funèbre vallée où s'opèrera l'éternelle élection des bons et l'éternelle réprobation des méchants, dans cette Ville enfin où, pour la première fois, retentirent ces paroles de l'introït : « Il est digne de vous, ô Dieu, qu'on chante dans Sion des hymnes à votre louange, et qu'on vous rende des vœux dans Jérusalem. Exaucez ma prière ; toute chair viendra à vous. » M. le Consul français m'a beaucoup édifié pendant la cérémonie : chez lui, ce n'est pas seulement la tenue correcte d'un personnage officiel, mais l'attitude recueillie d'un vrai chrétien.

L'absoute terminée, le funèbre cortège commence à défiler à travers les rues conduisant au Mont Sion où se trouve le cimetière des catholiques. En tête, les cawaches du consulat frappent en cadence le pavé avec leurs cannes aux pommeaux d'argent ; à la suite de la croix s'avance le célébrant avec ses acolytes, précédant immédiatement le corps du défunt porté à découvert dans son cercueil, par dix prêtres qui se relèvent de distance en distance ; viennent ensuite le T. R. P. Picard, ayant à sa droite le P. Hippolyte et à sa gauche le P. Emmanuel ; enfin, s'avancent, sur deux rangs, des prêtres, des laïcs, des dames, des représentants de toutes les communautés religieuses de Jérusalem, alternant la récitation du chapelet avec la psalmodie du *De Profundis* et du *Miserere*. Sur le parcours, s'échelonne une foule sympathique et recueillie. J'ai vu bien des convois funèbres, aucun qui m'ait impressionné davantage.

Au cimetière, quand le cercueil est déposé auprès de la fosse béante, le P. Emmanuel, sur l'invitation du T. R. P. Picard, nous adresse une allocution dont voici la froide analyse : M. l'abbé Chambaud (1) était un prêtre aussi intelligent que pieux. Pendant la traversée sur la *Guadeloupe*, il m'avait remis un exemplaire d'un beau poème dans lequel il célèbre les gloires et les miséricordes de N.-D. de Lourdes. Dès le jour où la recrudescence de la maladie qu'il couvait depuis longtemps, obligea de le transporter à l'hôpital, sa patience, sa résignation, son absolue confiance en Dieu ne se démentirent pas un seul instant. Il voulut laisser aux pauvres de Jérusalem le peu d'argent qu'il possédait. Il reçut les derniers sacrements avec une admirable ferveur. Sentant que sa fin approchait, il dit d'une voix forte : « J'offre à Dieu le sacrifice de ma vie pour le salut de la France. » — Les suprêmes prières sont ensuite récitées, et le cercueil est lentement descendu dans la fosse. C'est là, à l'ombre du Saint-Cénacle, qu'en attendant la

(1) Curé de Montboyer, diocèse d'Angoulême.

Digitized by Google

résurrection, cette victime expiatrice « dormira et se reposera dans la paix, parce que vous l'avez, ô Seigneur, affermie d'une manière toute singulière dans l'espérance. »

Tout le reste de la journée s'écoule pour moi dans les angoisses. Voyant que je ne recevais de France aucune nouvelle, je me demande si, à mon retour, je trouverai ma mère encore vivante. Je l'avais laissée si malade! et c'était surtout pour satisfaire les désirs de sa foi, que je m'étais décidé à prendre part au pèlerinage de pénitence. Depuis mon départ, je n'avais pas perdu un seul jour de vue ses pieuses intentions; mais, désormais je les accomplirai avec plus de ferveur, je consacrerai plus de temps à la prière et moins à des jouissances qui ne sont peut-être pas assez surnaturelles. Ces craintes qui m'obsèdent m'empêchent de dormir; et puis, sous nos fenêtres, ce sont, à chaque instant, des pèlerins et des fidèles de Jérusalem qui se rendent, en chantant des cantiques, au Mont des Oliviers où les messes doivent commencer à minuit.

XXVIII

L'ASCENSION CÉLÉBRÉE AU MONT DES OLIVIERS.

Jeudi, 18 mai. A 5 heures, je gravis, en compagnie de M. Romestain, la glorieuse montagne. De Jérusalem à son sommet, il y a ce que l'Ecriture appelle *Iter sabbati*, c'est à dire la longueur de la promenade que pouvaient faire les Juifs au jour du Sabbat (1). A chaque pas, nous rencontrons, montant ou descendant, des chrétiens en habits de fête. Pour les catholiques et pour les schismatiques l'Ascension tombe, cette année, le même jour. Le cloître du *Pater* est transformé en basilique, chaque baie en chapelle, presque chaque pierre de la balustrade en autel. Le bon P. Touché, qui avait apporté de France un beau calice, une magnifique chasuble et tous les autres objets nécessaires pour dire la messe, nous attendait dans la galerie sud du cloître, près du tombeau que s'est préparé Mme la princesse de la Tour d'Auvergne. C'est là que nous offrons tour à tour le Saint Sacrifice en nous assistant mutuellement.

Oh! qu'il fait bon sur les Oliviers, surtout en cette fête, regarder le ciel où Jésus s'éleva triomphant, et puis regarder l'autel où repose le « Pain vivant descendu du ciel! » Mon Dieu! autour de moi quel spectacle sublime! Cette ferveur dans les âmes, cette joie peinte sur les visages, ces catholiques d'Orient mêlés à leurs frères d'Occident, ces élévations incessantes, ces communions nombreuses, tout cela est ravissant, tout cela fait goûter par anticipation quelque chose du bonheur ineffable et des délices enivrantes du ciel. O Jésus, tirez-nous après vous, et que, de ce ciel d'un moment, nous passions bien vite à celui qui ne finira point.

(1) Il serait assez difficile de bien préciser quelle distance comprenait cet *Iter sabbati*. D'après un pèlerin du XVIIe siècle, le P. Goujon, du fond de la vallée de Josaphat au sommet des Oliviers, on compte 1,084 pas, 1,484 à partir de la porte Saint-Etienne, et 2,788 à partir du Cénacle.

Digitized by Google

XXIX

BÉTHANIE.

C'est encore le bon F. Liévin qui veut bien, après un frugal déjeuner dans le parloir des Carmélites, accompagner jusqu'à Béthanie un groupe dont je m'empresse de grossir le nombre. Nous arrivons bientôt à Bethphagé, le village sacerdotal où Notre-Seigneur envoya deux de ses apôtres chercher l'humble monture réservée pour son triomphe : de ce village il ne subsiste plus que le nom et le souvenir. Nous avançons toujours dans un chemin pierreux, sous un soleil brûlant, et nous arrivons à l'endroit où Jésus se reposait lorsque Marthe vint lui annoncer la mort de son frère. Cette rencontre est rappelée par un rocher silex appelé Pierre du Colloque ; j'en recueille pieusement quelques éclats qu'en détache l'un de nous muni d'un martelet. De là au village de Béthanie, on compte dix minutes de marche. Nous suivons ce sentier où passa tant de fois Notre-Seigneur lorsqu'il allait demander l'hospitalité à son ami Lazare. La Béthanie moderne mérite à peine le nom de village ; c'est un amas de vingt masures habitées par des Arabes tellement pauvres que leurs enfants sont à peine vêtus. Munis d'une bougie, nous pénétrons dans le tombeau de Lazare par une ouverture que pratiquèrent au nord les Franciscains, en 1331. Un escalier de vingt-trois marches nous conduit dans le vestibule du sépulcre. C'est là que Notre-Seigneur pleura la mort de son ami, là qu'il prononça cette parole : « Lazare, sortez ! » — « La mort, dit Bossuet, n'avait pas encore été traitée de cette façon impérieuse. » Il n'en fallut pas pourtant davantage pour qu'elle rendît à la vie la proie qu'elle détenait depuis quatre jours. A gauche, une ouverture étroite et basse donne accès dans le sombre caveau où le défunt avait été déposé. L'excessive fraîcheur qui règne dans ce tombeau, ne nous permet pas d'y rester longtemps ; et puis, nombre de pèlerins attendent notre sortie pour pouvoir descendre à leur tour. Le F. Liévin nous fait ensuite visiter l'emplacement des maisons de Marthe, de Madeleine et de Simon le Lépreux ; les églises que la piété chrétienne avait jadis bâties au-dessus, attendent une nouvelle Hélène pour les relever de leurs ruines. A notre retour, nous passons devant le figuier, presque aussi stérile, remplaçant celui que Notre-Seigneur maudit, et enfin, vers 11 heures, j'arrive à Sainte-Anne, assez accablé par les émotions et par les courses de cette matinée.

XXX

PASSONS JUSQU'A BETHLÉEM.

« Oh ! qui me donnera, s'écriait un jour David pressé par la soif, qui me donnera à boire de l'eau de la citerne de Bethléem ! » Le cœur consumé par les émotions que m'avait fait éprouver la vue du théâtre des souffrances du Sauveur, il me tardait, à moi aussi, d'aller me rafraîchir auprès de la source toujours coulante des doux souvenirs de Bethléem. Reposé de la course du matin, je m'y rends pédestrement, afin de jouir plus longtemps des char-

Digitized by Google

mes de cette promenade. Le trajet de Jérusalem à Bethléem n'est, en effet, qu'une promenade qui peut se faire en deux heures, sur une route large et en assez bon état. Sur cette route ont passé, à la suite de la Sainte-Famille, les pèlerins de tous les siècles. A mesure que j'avance, la nature devient plus riante, les coteaux plus ombragés, les vallées mieux cultivées. Un instant je m'arrête près de la citerne où les Mages aperçurent de nouveau l'étoile qui s'était un moment éclipsée à leurs yeux. A deux cents mètres environ, s'élève le vaste couvent grec de Saint-Elie. Parvenu sur une éminence d'où j'aperçois, à une distance presque égale, Jérusalem derrière moi, et Bethléem en face, je me rappelle cette pensée de saint Léon : « Celui qui avait pris l'apparence d'un serviteur, choisit Bethléem pour y naître et Jérusalem pour y mourir, cachant ainsi, dans une ville obscure, la gloire de sa naissance, et manifestant l'ignominie de sa mort dans une grande cité. » Après avoir encore marché pendant une demi-heure, je rencontre, à droite et à vingt pas du chemin, le tombeau de Rachel. C'est un petit édifice carré, blanchi à la chaux et surmonté d'un dôme. Impossible de passer devant sans se rappeler la prophétie de Jérémie : « On entendit dans Rama une voix lamentable, des pleurs et de grands cris. C'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Hélas! les plaintes et les sanglots de Rachel retentissent aujourd'hui dans notre pauvre France où la Révolution, plus cruelle qu'Hérode, immole tant d'innocentes victimes à sa rage impie. Je n'étais guère éloigné de Bethléem lorsque je vois s'avancer vers moi un groupe d'enfants. « M. l'abbé, me disent-ils, nous sommes les orphelins de Dom Belloni ; venez chez lui, il vous recevra bien ; Dom Belloni est si bon ! » En vérité, me dis-je intérieurement, voilà une jeunesse qui n'a rien sentant le laïcisme, et ce Dom Belloni dont elle parle avec tant d'amour, ne doit pas être un disciple de Bert, le tortionnaire des âmes encore plus que des bêtes. Malgré l'intention où j'étais d'aller demander l'hospitalité aux PP. Franciscains, j'accepte l'invitation de ces aimables enfants. Peu d'instants après, je fais avec eux mon entrée dans la patrie du Sauveur, et je suis introduit dans le divan de la maison de Dom Belloni.

XXXI

Bethléem.

Dom Belloni ne tarde pas à venir me souhaiter la bienvenue. C'est un prêtre de 60 ans environ, d'une taille élevée, à la figure souriante, aux manières pleines de cette rare distinction qui s'appelle la simplicité. Il veut bien me donner lui-même des renseignements que j'ai pu compléter dans la suite, sur l'Œuvre qu'il a opposée aux efforts tentés par le Protestantisme pour faire ici des apostats. Encouragée par Pie IX, entreprise péniblement et au prix d'immenses sacrifices, cette Œuvre est aujourd'hui en pleine prospérité. Un vaste établissement, brillant d'ordre et de propreté, abrite deux cent trente orphelins, quatre-vingts internes et cent cinquante externes. Une petite Congrégation de Frères, fondée sous

Digitized by Google

le vocable de la Sainte-Famille, préside à l'éducation de ces enfants et les initie surtout à l'agriculture. L'orphelinat possède à Beitgimal cent hectares d'un terrain propre à toute espèce de culture. A cette Œuvre se rattachent une conférence de Saint-Vincent-de-Paul et deux patronages comptant, celui de Bethléem quarante-cinq jeunes gens, et celui de Jérusalem quarante. Voilà ce qu'a pu accomplir, dans l'espace de quelques années, un simple prêtre n'ayant d'autres ressources que sa confiance en Dieu. Aussi est-il connu sous le nom de *Abbueliatama*, Père des Orphelins ; c'est le Dom Bosco de la Terre-Sainte. Que les riches lui donnent encore de cet argent qu'ils ne savent trop souvent que gaspiller, et, au lieu de deux cent trente orphelins, il en aura recueilli des milliers.

Je prends momentanément congé de Dom Belloni, pour aller faire une première visite à la basilique de la Nativité. Elle s'élève à l'extrémité orientale de la ville. J'en avais si souvent lu la description que, sans avoir besoin de guide, j'arrive droit à l'un des escaliers latéraux conduisant à la Grotte. Là, je mouille de mes larmes l'endroit mille fois béni où je lis ces mots gravés sur une étoile en argent : « *Hic de Virgine Maria Iesus Christus natus est.* C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. » Je passe ensuite à la sacristie, afin de m'assurer si je pourrai célébrer pendant la nuit le Saint Sacrifice. Le F. Sacristain m'offre le choix de tous les autels, à l'exception de celui des Mages, celui précisément auquel je tenais le plus. Je n'insiste pas et me console dans l'espoir que cette déception me procurera l'avantage ou de prolonger ma visite, ou de revenir un autre jour à Bethléem. Après le souper, Dom Belloni veut bien nous récréer par une soirée musicale. La fanfare de son orphelinat exécute le Noël d'Adam et plusieurs autres morceaux qui sont justement applaudis.

Vendredi, 19 mai. De suite après mon lever, je me rends à la basilique, accompagné par un orphelin. J'ai le bonheur de célébrer la messe votive de Saint Joseph dans une grotte contiguë à celle de la Nativité, sur l'autel érigé à l'endroit où dormait l'illustre Patriarche lorsque l'Ange lui apparut pour lui ordonner de prendre l'Enfant avec sa Mère, et de fuir en Egypte. Ce mystère d'obéissance est représenté là par un assez bon tableau. Je visite ensuite, les uns après les autres, les vénérables monuments renfermés dans cette crypte. La chapelle des Saints-Innocents précède immédiatement celle de Saint-Joseph ; on dit que ces tendres victimes furent ensevelies dans un caveau situé sous l'autel. Je redis à leur louange l'hymne liturgique de Sédulius : « Salut, fleurs des martyrs, moissonnées par un fer cruel à l'aurore même de la vie, comme la tempête effeuille les roses naissantes. Première victime du Christ, tendre troupeau d'enfants immolés sur l'autel, dans votre simplicité vous jouez avec vos palmes et vos couronnes. » Je traverse ensuite un étroit corridor de ce mystérieux labyrinthe, et, laissant à ma droite le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, j'entre dans une autre chambre où se trouvent le tombeau de saint Jérôme et en face celui de sainte Paule et de sa fille, sainte Eustochium. Ces trois monuments sont vides des dé-

Digitized by Google

pouilles de ces amants de la Crèche du Sauveur, mais leur souvenir demeure là impérissable. Le tombeau de saint Jérôme est surmonté de son image : c'est bien là le vieux prêtre Dalmate, l'athlète des grandes luttes pour la défense de la foi, le pénitent aux austérités inouïes. Vis-à-vis, un autre tableau représente sainte Paule et sainte Eustochium couchées l'une à côté de l'autre dans le même cercueil. « C'est une idée bien touchante, dit Châteaubriand, qu'a eue le peintre de les représenter absolument semblables, en distinguant seulement la mère de la fille parce que celle-ci est plus jeune et porte un voile blanc. L'une a marché plus longtemps et l'autre a parcouru plus rapidement le chemin de la vie, mais toutes deux sont arrivées au même port. » Je passe de là à la cellule de saint Jérôme. Ce très grand docteur, comme l'appelle l'Eglise, y vécut trente-huit ans, travaillant jour et nuit à la rédaction de ses œuvres immortelles. Sorti de cette crypte, je me serais égaré dans le dédale des corridors du couvent, si je n'avais eu mon orphelin pour me guider. Nous entrons ensemble dans l'église paroissiale, dédiée à sainte Catherine : elle est pauvrement ornée, mais surtout très insuffisante pour contenir les trois mille catholiques de Bethléem. Heureusement, les PP. Franciscains achèvent pour eux, en ce moment, dans l'intérieur du couvent, une église vaste et d'une belle architecture romane.

Vers 9 heures, toujours accompagné de mon petit orphelin, je descends la colline sur laquelle s'élève la partie orientale de Bethléem, pour me rendre à Beit-Saour (maison des pasteurs). J'avais lu, dans un vieil auteur, que ce village était seulement à cinq cents pas, et je ne tarde pas à m'apercevoir que, probablement, ce vieil auteur voulait parler de pas de géants. La pente est extrêmement rapide, la chaleur accablante. Nous arrivons enfin dans ce village composé d'une cinquantaine de cabanes. A l'entrée, s'élève une assez belle maison, sur le seuil de laquelle un jeune prêtre est debout : c'est le curé du lieu. J'accepte son invitation de me reposer chez lui pendant quelques instants. Il me conduit d'abord dans son église, située à l'intérieur du presbytère. Le maître-autel, décoré d'un grand nombre de statuettes, produit un bel effet. L'autel de la Sainte Vierge, à l'exception de la statue, qui est en bois doré, porte les traces d'un récent incendie. Le curé m'explique alors que, pendant un exercice du Mois de Marie, le reposoir a pris feu, et que la statue seule, comme je le vois, n'a pas été atteinte. Pour moi, je ne ferais exécuter à cet autel aucune restauration, afin de conserver davantage le souvenir de cette sainte image providentiellement conservée au milieu des flammes. Le curé de Beit-Saour est originaire de Jérusalem, parle très bien notre langue, et se montre plein de zèle pour les cent catholiques qui composent son troupeau. Son église serait, d'après lui, construite sur l'aire de Booz. Puisse-t-il y recueillir une moisson spirituelle plus abondante encore que les gerbes jadis entassées là par le patriarche !

Nous traversons ensuite un champ dont la fertilité rappelle ce temps où Ruth, la Moabite, venait y glaner, et, après avoir parcouru une distance comptant deux cents de ces pas plus ou moins gigantesques, nous arrivons à un enclos formé de pierres sèches

Digitized by Google

et planté d'oliviers. Au milieu est située la Grotte des Pasteurs. Là, veillaient les bergers, lorsqu'ils virent descendre des cieux étoilés une multitude d'anges; là, ils les entendirent chanter « Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté. » Sainte Hélène avait perpétué le souvenir de cette nuit immortelle par l'érection d'une église, à laquelle on ajouta plus tard un couvent où saint Cassien institua l'heure canoniale de Prime. De l'église il ne reste plus que la crypte dans laquelle nous descendons par un escalier de vingt-un degrés. Elle mesure dix-huit pas de long et huit de large, non des pas de géant. Les murailles sont tapissées de petits tableaux byzantins, fort détériorés par l'humidité; au fond, sont couchées des colonnes, débris de l'église supérieure. Les ruines du couvent sont encore visibles; je remarque même un autel en pierre dont je recueille quelques fragments. Ce sanctuaire appartenait aux Franciscains; ils en ont été dépossédés par les Grecs, en 1818.

Cette visite terminée, nous remontons chez Dom Belloni où nous arrivons vers midi. J'apprends là que, dans la soirée, doit avoir lieu, sur la Voie Douloureuse, l'exercice solennel du Chemin de la Croix. Comme je tiens beaucoup à y assister, je loue, après dîner, un âne, moyennant 1 fr. 50, et je m'éloigne, consolé par la pensée que, suivant la promesse qui m'a été faite par le F. Sacristain, je pourrai, vendredi prochain, célébrer la messe à l'autel des Mages.

XXXII

Triomphe de la Croix sur la Voie Douloureuse.

J'arrive trop tard pour assister au commencement de la cérémonie, assez tôt cependant pour m'associer à une partie. La Voie Douloureuse est remplie par une foule émue, qui chante, fait silence, se prosterne, baise la terre et se prosterne tour à tour. En tête, vingt chrétiens portent, sur leurs vaillantes épaules, l'une des deux grandes croix d'olivier naguère arborées sur les deux vaisseaux. De distance en distance, des prêtres expliquent à un groupe de pèlerins les mystères rappelés par chaque Station. Vingt autres chrétiens portent l'autre croix sur leurs épaules non moins vaillantes, et ferment ce cortège triomphal. « Ah! s'écriera plus tard l'un d'eux, M. de Belcastel, nous aurions voulu avoir en ce moment cent pieds de haut, afin de l'exalter jusqu'au ciel, ce glorieux Etendard du Rois des rois. » Quel contraste saisissant entre le jour où le Fils de Dieu passa par là, chargé du gibet des esclaves, et cette journée où porter ce gibet est un honneur qu'on se dispute à l'envi! Quel contraste non moins saisissant entre les insultes, les vociférations qui retentissaient sur le passage du Sauveur, et ces cris de repentir, d'amour et de victoire dont mille pèlerins font retentir les échos de Jérusalem ravie! Jamais la Ville sainte avait-elle vu un triomphe comparable à celui dont elle est témoin en ce moment? A quelle époque l'hymne qui retentit dans nos églises, aux jours commémoratifs de la Passion, fut-elle plus admirablement justifiée? » *Vexilla Regis prodeunt, fulget Crucis mysterium!* Voici l'Etendard du Grand Roi qui s'avance, le Mystère de la Croix resplendit à nos yeux! »

Digitized by Google

Lorsque tous les pèlerins sont descendus du Calvaire, on place les deux croix de chaque côté de l'édicule qui renferme le saint Sépulcre. Un apôtre à la voix puissante et au zèle ardent, le P. Marie-Antoine, explique alors le sens profond de l'imposante manifestation de foi qui vient de s'accomplir. « La croix de l'Eglise et la croix de la France ont suivi ensemble la Voie Douloureuse, à la suite de la Croix du Sauveur. Les voilà maintenant toutes deux réunies encore, embrassant ce même Tombeau d'où le Fils de Dieu s'élança vainqueur de la mort, de l'enfer et du monde. Oui, les destinées de l'Eglise et de la France seront semblables aux destinées de Jésus : pour la France, comme pour Jésus, après le Crucifiement la Résurrection. » Non, de telles scènes ne peuvent se représenter, il faut les avoir vues, et quand on les a vues, pourrait-on jamais les oublier ?

XXXIII

La Chapelle de Sainte-Marie-de-l'Apparition.

Samedi, 20 mai. Cette chapelle, dans laquelle je célèbre la messe, est située, comme je l'ai déjà dit, dans la basilique du Saint-Sépulcre, sur l'emplacement d'une villa que Joseph d'Arimathie avait bâtie non loin du tombeau qu'il s'était préparé. La Sainte Vierge s'y étant retirée après la Sépulture, eut le bonheur d'y voir la première son divin Fils ressuscité. Cette apparition n'est pas, il est vrai, mentionnée dans l'Evangile, mais le témoignage de plusieurs Saints Pères l'établit d'une manière solide. « *Vidit Maria resurrectionem Domini, prima vidit et credidit.* Marie vit la résurrection du Seigneur, la première elle vit et elle crut. » Ainsi parle saint Ambroise. Ce fut encore là, d'après une autre tradition, que saint Macaire opéra le discernement de la Vraie Croix, par la guérison d'une femme mourante. Dans cet oratoire, les Franciscains conservent le T. S. Sacrement et chantent leur office. De chaque côté du maître-autel, sont placés deux autres petits autels surmontés chacun d'une niche fermée par une porte en fer : dans celle de droite est conservée la colonne de la Flagellation ; dans celle de gauche était autrefois déposée la célèbre Relique de la Vraie Croix découverte, en 1555, par le P. Boniface de Raguse, Relique dont s'emparèrent plus tard les Arméniens schismatiques.

Une heureuse surprise m'attend à *Casa Nova*, l'hospice des Franciscains, où je me suis rendu pour déjeuner. Je vois mon nom figurer sur la liste des pèlerins qui pourront célébrer le lendemain la messe sur le saint Sépulcre. Je le possède enfin ce privilège que j'avais tant désiré et si souvent sollicité.

XXXIV

La Procession quotidienne dans l'Eglise du Saint-Sépulcre.

Apprenant que la basilique se fermait chaque soir, vers le coucher du soleil, je m'empresse de m'y rendre avant la procession qui se fait tous les jours, après Complies, aux différentes stations que renferme le vénérable édifice. Rien d'émouvant comme cette cérémonie, glorification perpétuelle des grands mystères de notre

Digitized by Google

salut dans les lieux mêmes où ils se sont accomplis. Marchent en tête les acolytes avec croix et flambeaux ; à leur suite s'avancent les religieux qui sont de garde au Saint-Sépulcre ; viennent enfin les pèlerins, tenant d'une main un petit cierge, et de l'autre le livre renfermant les prières consacrées à ce pieux exercice. Organisée dans la chapelle de Sainte-Marie-de-l'Apparition, la procession se dirige successivement vers la Colonne de la Flagellation, la Prison de Notre-Seigneur, la chapelle de la Division des Vêtements, descend dans la crypte de l'Invention, remonte dans la chapelle de Sainte-Hélène, remonte encore pour stationner devant la Colonne des Impropères, gravit l'escalier de gauche conduisant au Calvaire, se prosterne tour à tour aux endroits du Crucifiement, de la Compassion de la Sainte Vierge, de la Plantation de la Croix, descend par l'escalier de droite jusqu'à la Pierre de l'Onction, passe de là au saint Sépulcre, se dirige ensuite vers l'autel de Sainte-Madeleine et pénètre enfin dans la chapelle de l'Apparition, son point de départ, pour assister au salut du T. S. Sacrement. Devant chacune de ces stations auxquelles sont attachées les plus précieuses indulgences, retentissent des hymnes et des oraisons saisissantes d'à-propos local. Le mot *hic*, qui revient sans cesse, est d'un pathétique inénarrable : il ressuscite le passé, il repeuple ces lieux, il en rend présents tous les souvenirs.

XXXV

Une Nuit au Saint-Sépulcre.

Cette cérémonie terminée, la porte de la basilique ne tarde pas à se fermer, et me voilà constitué, avec huit autres pèlerins, l'heureux prisonnier du saint Sépulcre. Vers 7 heures, les bons Pères nous offrent un frugal repas dans le pauvre couvent qu'ils possèdent au nord de l'édifice. Ils nous indiquent ensuite les couches où nous pourrons prendre un peu de repos. Certain d'avance qu'il me sera impossible de dormir, je descends à la basilique, je monte au Calvaire, et là, tantôt assis, tantôt étendu sur un banc, je me livre à mes méditations. Quelle nuit! Après celle qui précéda mon sacerdoce et ma première communion, elle restera la plus heureuse de ma vie. Au milieu de ce silence, de cette demi-obscurité qui m'environne, je suis seul avec Dieu, seul avec mon âme. Je songe à tout ce que Dieu a fait *ici* pour mon âme, mon âme dit *ici* à Dieu tout ce qu'elle fera désormais pour lui. Une seule nuit passée au Calvaire vaut une longue retraite.

Dimanche, 21 mai. A minuit, les PP. Franciscains commencent leurs matines. Les Grecs leur succèdent, et aux Grecs les Arméniens. Vers 5 heures, je revêts les ornements sacrés et je m'avance vers le saint Sépulcre, pour y commencer la messe votive de Pâques. Toutes les gloires de cette fête et toutes les joies de cette messe sont renfermées dans ces paroles de l'introït : « *Resurrexi et adhuc tecum sum.* Je suis ressuscité et je suis encore avec toi. » *Resurrexi.* Au matin du troisième jour, les anges de la Passion se dispersèrent dans Jérusalem, pour y recueillir toutes les gouttes du sang de Jésus, tous les lambeaux de sa chair, et,

Digitized by Google

joyeux, ils portèrent au Sépulcre ces inestimables Reliques. La Personne divine les agrégea de nouveau à ce corps dans lequel, bien qu'il fût inanimé, elle n'avait point cessé de résider; elle unit ensuite de nouveau à ce corps l'âme qui l'avait quitté. Le prodige de la Résurrection était opéré. *Et adhuc tecum sum.* Cette Hostie que je viens de consacrer renferme Jésus tout entier, plein de vie, avec sa divinité, avec son âme, avec son corps, son sang, son cœur. A vous donc, ô divine Hostie, à vous l'*Alleluia* des anges, l'*Alleluia* des apôtres, l'*Alleluia* des saintes femmes, l'*Alleluia* que d'autres feront retentir jusqu'à la fin des siècles sur ce glorieux Tombeau.

Ayant donné, dans *l'Histoire de Sainte Hélène,* un assez long aperçu sur la forme primitive, les restaurations successives et l'état actuel du saint Sépulcre, j'ajouterai seulement ici quelques détails complémentaires. L'édicule qui le renferme depuis l'incendie de 1808, est en marbre jaune, d'une architecture massive, mesurant huit mètres de longueur, cinq de largeur et cinq de hauteur. Cet édicule est, comme l'ancien, divisé en deux cellules appelées, l'une Chapelle de l'Ange, l'autre le Saint-Sépulcre proprement dit. Au milieu de la première, s'élève une colonne surmontée d'un fragment de la pierre qui fermait dans le principe l'entrée du monument. Une porte cintrée, très étroite et très basse, taillée dans la roche vive, donne accès dans l'autre cellule. Celle-ci comptant à peu près deux mètres carrés, est entièrement revêtue de plaques de marbre blanc. A droite de la porte, et à soixante-dix-sept centimètres du pavé, s'élève le tombeau de Notre-Seigneur. La grande plaque de marbre blanc qui en couvre la surface, est fendue vers le milieu. Cette fente fut faite par un P. Franciscain, afin de déprécier la plaque dans l'estime d'un Pacha qui la convoitait. C'est sur elle que repose l'autel portatif dont on se sert pour dire la messe, et qu'on a soin d'enlever immédiatement après. Une étroite corniche s'élève au-dessus du Tombeau. Elle supporte deux tableaux de la Résurrection, appartenant, celui du milieu aux Grecs, celui de droite aux Arméniens, et un splendide bas-relief en vermeil, propriété des Latins. Ce bas-relief, qui représente Jésus-Christ sortant victorieux du Sépulcre, a été donné, il y a huit ans, par le cardinal Antonelli : il renferme, nous a dit le F. Liévin, pour plus de 100,000 fr. de pierres précieuses.

Vers 7 heures, j'assiste, dans l'église de Sainte-Anne, à l'inauguration d'une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, offerte par l'Œuvre des pèlerinages. Le T. R. P. Picard préside la cérémonie, et le P. Estrate (1) commente admirablement ces paroles de l'Apocalypse : *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* (2). Le soir, après les vêpres chantées à l'*Ecce-Homo*, le même prédicateur nous édifie beaucoup par un autre sermon sur la Royauté de Notre-Seigneur.

---

(1) Missionnaire du Sacré-Cœur de Bétharram. Les prêtres de cette congrégation ont naguère fondé un établissement à Bethléem.

(2) « Une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous les pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. »

Digitized by Google

XXXVI

La Crypte de l'Invention de la Sainte Croix et la Chapelle de Sainte-Hélène

Lundi, 22 mai. C'est à sainte Hélène, à l'illustre Impératrice qui glorifia si ardemment Jésus-Christ dans ces lieux mêmes, que je consacre la présente journée. De grand matin, je descends dans la Crypte de l'Invention, où je célèbre la messe votive de la Sainte Croix. Que de souvenirs me rappelle ce mystérieux souterrain ! C'est ici que la Vraie Croix fut jetée et qu'elle resta ensevelie pendant trois siècles, comme dans un tombeau d'ignominie. Cependant ses religieux, comme les appelait Tertullien, *Crucis religiosos,* la prêchaient, et pour elle versaient leur sang sur toutes les plages du monde romain. Et quand l'heure du triomphe eut sonné, la mère du premier empereur chrétien arriva dans ces lieux, descendit dans cette Crypte, fit enlever les décombres, et la Croix du Calvaire signala par d'éclatants miracles sa réapparition dans le monde. Cette découverte devait avoir une portée, un retentissement immenses : par elle, en effet, la foi est affermie, la piété prend un nouvel essor, le mouvement des pèlerinages commence et déjà les Croisades se préparent. Gloire ici à Jésus, vertu des forts, qui fut l'auteur de ces grandes choses, *virtus fortium, qui magna solus efficis !* Gloire ici à sainte Hélène, femme forte, au cœur viril, qui en fut l'admirable instrument, *fortem virili pectore !*

Cette Crypte a toujours été conservée dans son état primitif. Elle est située à quarante mètres au levant du Calvaire, et à vingt mètres environ au-dessous du sommet. Elle est entièrement taillée dans un rocher crayeux, très dur à la surface et très friable à l'intérieur. Sa plus grande longueur est de quinze pas, sa plus grande largeur de huit. On y voit encore les trous par lesquels on dut descendre les trois gibets. Au levant, s'élève un modeste autel en marbre, sur le tombeau duquel sont sculptées les armes des Franciscains et celles de la Maison d'Autriche. Cet autel est dominé par une statue en fonte et de grandeur naturelle, représentant sainte Hélène couronnée du diadème, soutenant dans ses mains une grande croix, sur laquelle elle incline sa tête avec respect et amour. Cet autel et cette statue ont été offerts, en 1866, par l'archiduc Maximilien, l'infortuné empereur du Mexique. Du côté de l'épître, se trouve un enfoncement où l'on voit une croix en marbre, encadrée dans une belle mosaïque. Ce serait là que les croix auraient été découvertes. L'humidité qui suinte encore des murailles, indique assez que ce lieu était primitivement une citerne creusée sur le versant oriental du Golgotha.

De ce souterrain, on monte, par un escalier de treize marches, dans la chapelle de Sainte-Hélène. Cette chapelle, de quinze mètres carré, constituait la crypte de l'ancienne basilique. Celle-ci ayant été détruite par les Perses, l'abbé Modeste, qui la reconstruisit, laissa cette crypte complètement en dehors du nouvel édifice. Pour lui donner du jour, il fit élever, au milieu de la voûte, un dôme que les Croisés rebâtirent tel qu'on le voit aujourd'hui.

Digitized by Google

Il est de forme allongée, surmonté d'une lanterne. Sa masse repose sur quatre colonnes dissemblables par leur matière, leurs fûts et leurs chapiteaux. Ce furent aussi les Croisés qui remplacèrent l'escalier en spirale s'ouvrant dans le forum, par un autre, de vingt-six marches, qui fait communiquer cette chapelle avec la basilique. On voit là deux autels complètement dépouillés. A droite du principal, dans la baie d'une petite fenêtre, brûle constamment une lampe, en souvenir de sainte Hélène. C'est là, d'après la tradition, que la pieuse impératrice priait, pendant qu'on fouillait le sol pour découvrir la Vraie Croix. Cette découverte est représentée sur un tableau qui couvre la muraille méridionale dans presque toute sa longueur. Un autre tableau est suspendu au-dessus de l'escalier conduisant à la crypte; sainte Hélène y figure en costume d'impératrice. Les Grecs et les Arméniens se disputent actuellement la propriété de cette chapelle; c'est ce qui explique l'abandon et le délabrement dans lesquels elle se trouve. Sainte Hélène est en grande vénération parmi les chrétiens orientaux. On vend, à la porte de la basilique, des images où sont représentées les principales scènes de sa vie.

Dans la soirée, une heureuse circonstance me permet de connaître M. Joachim Tomoyan, vicaire général du Patriarche arménien catholique, chargé de pourvoir aux besoins spirituels des quatre ou cinq familles de son rit qui résident à Jérusalem. Je lui demande la permission de visiter l'église du Spasme. « Demain, me répond-il, trouvez-vous, à 7 heures, à la porte de ce sanctuaire, et, non-seulement vous pourrez le visiter, mais vous serez le premier prêtre du pèlerinage qui aura la consolation d'y célébrer la messe. »

XXXVII

L'Eglise du Spasme.

Mardi, 23 mai. A 6 heures et demie, je me rends au Spasme, accompagné de M. Viel et du F. Claude, vénérable vieillard de 72 ans, et ancien procureur général de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu. Un Arménien nous attend à la porte et nous introduit dans l'intérieur. M. Viel et moi célébrons successivement, assistés par le F. Claude, la messe votive de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Cette chapelle est située près de l'Hospice autrichien, entre la IIIe et la IVe Station. Elle en remplace une autre qu'un pacha avait fait démolir pour y bâtir son palais. C'est ce palais que les Arméniens ont acheté et transformé en l'église actuelle. Elle compte environ vingt mètres de long et cinq de large; elle est gothique et comprend trois travées surmontées chacune d'une petite coupole. Sur l'unique autel, que supportent quatre colonnettes en bois, apparaît un tableau moderne, représentant la rencontre de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

Nos messes dites, M. Tomoyan, qui est venu nous rejoindre, nous fait visiter les dépendances de l'église. Au couchant, se trouve l'emplacement d'un ancien balneum, comme l'indiquent assez les conduits d'eau encore existants et les tas de pipes cassées qu'on y rencontre. Cet espace a été cédé au Patriarche arménien par le gouvernement ottoman. Au levant, entre ce balneum et la

Digitized by Google

caserne turque, il existe un autre terrain acquis naguère, moyennant 40,000 fr., par un riche Arménien qui en a fait don au Patriarche. Là, les ruines sont entassées sur les ruines. Les travaux de déblayement ont dégagé diverses constructions, les unes du Moyen-Age érigées sur d'autres qui datent de Titus, et celles-ci sur d'autres encore appartenant à la Jérusalem primitive. Avec ces constructions ont été aussi trouvés des marbres, des inscriptions, des monnaies romaines ou byzantines. Mais, de toutes ces découvertes, la plus précieuse est sans contredit celle de la mosaïque de l'église érigée par sainte Hélène en mémoire du Spasme de la Sainte Vierge. Cette mosaïque mesure à peu près dix mètres de longueur et trois dans sa plus grande largeur. Elle est composée de cubes en marbre rouge, blanc, noir et jaune, ayant en moyenne un centimètre sur chaque face. Au milieu, sont très nettement dessinés des pas de femme, tournés du côté de la Voie Douloureuse. On ne peut en douter, ces vestiges indiquent la place précise où se trouvait Marie quand elle rencontra son divin Fils chargé de sa Croix. O bonheur inespéré! J'avais naguère adoré sur les Oliviers les traces divines des pieds de Jésus montant au ciel, et voici que je baise maintenant les traces bénies des pieds de Marie montant au Calvaire! Ce fut là, nous apprend saint Anselme, que Jésus salua Marie du doux nom de Mère : *Salve Mater!* là encore, au dire de saint Bonaventure, que Marie tomba demi-morte et ne put prononcer un seul mot : *Nec verbum dicere potuit.* Les Arméniens se proposent, les déblais terminés, de reconstruire, sur le même emplacement, l'antique église du Spasme, et de bâtir à côté un hospice pour les pèlerins de leur nation. Au moment où nous nous retirons, je remarque, au pied d'une vieille muraille, plusieurs lampes sépulcrales récemment mises au jour, et je prie M. Tomoyan de m'en laisser emporter une. « Venez, me répond-il, me trouver dans l'après-midi au Patriarcat Latin où je réside. J'ai là une lampe trouvée de même ici, mais beaucoup plus précieuse que celle que vous voyez; cette lampe sera pour vous. »

Comme on peut bien le penser, je ne suis pas moins exact au second rendez-vous, que je ne l'avais été au premier. M. Tomoyan s'empresse de me donner la lampe qu'il m'a promise. Seule de toutes celles qui ont été découvertes, elle porte une croix en relief avec des palmes tout autour, indice manifeste qu'elle fut jadis déposée dans une tombe chrétienne. Elle présente exactement le type des lampes du VIe siècle, décrites par M. Martigny, dans son Dictionnaire des Antiquités chrétiennes (p. 408, dernière édition). M. Tomoyan ajoute à ce présent une belle médaille byzantine de la même provenance : elle représente, d'un côté, Notre-Seigneur avec le nimbe crucifère, et, de l'autre, une inscription grecque que je n'ai pu encore déchiffrer. Ces deux souvenirs me resteront toujours chers; placés dans ma chambre, au pied de mon crucifix, ils me rappelleront sans cesse l'une des plus belles journées de mon pèlerinage (1).

(1) C'est pour acquitter la dette de notre reconnaissance, que nous avons entrepris d'écrire un opuscule dont voici le titre : *Le Spasme de la Sainte Vierge expliqué et justifié par la tradition théologique, historique et monumentale.*

Digitized by Google

XXXVIII

En route pour Saint-Jean-in-Montana.

En sortant du Patriarcat, je me dirige vers la porte de Jaffa, où je ne tarde pas à rencontrer MM. Viel et Gourjon n'attendant que mon arrivée pour se rendre à Saint-Jean. Il est décidé que nous effectuerons à pied les huit ou dix kilomètres qui nous en séparent. Nous laissons à notre droite la Piscine supérieure où Isaïe prophétisa la divine maternité d'une Vierge, le Champ du Foulon, les ruines de l'église de Sainte-Mamilla, la Caverne-du-Lion, et nous nous aventurons dans un sentier tellement étroit et pierreux, qu'il est presque impraticable. Après une heure de marche, nous rencontrons, à notre gauche et à deux cents pas du chemin, le couvent de Sainte-Croix, vaste construction où les Grecs ont récemment établi leur grand séminaire. A partir de là, le sentier devient encore plus escarpé, l'atmosphère s'épaissit, le ciel se couvre de gros nuages, et le tonnerre commence à gronder dans le lointain. Nous allons toujours sans trop nous presser, tellement nous sommes intéressés par les saillies, les anecdotes dont le spirituel M. Gourjon possède un répertoire inépuisable. Arrivés au sommet de la montagne au pied de laquelle nous apercevons St-Jean, un formidable coup de tonnerre résonne, et de véritables cataractes se précipitent des nues. Pour comble de malheur, M. Viel et moi nous remarquons bientôt que M. Gourjon a disparu. Qu'est-il devenu ? Peut-être a-t-il été tué par la foudre ?... Peut-être est il tombé dans un précipice ?... Malgré la pluie qui nous a déjà trempés jusqu'aux os, nous rebroussons chemin pour mettre un terme à nos angoisses. Nous apercevons enfin notre compagnon sortant d'une caverne où il s'était blotti, espérant que la tempête aurait bientôt cessé. Nous arrivons chez les PP. Franciscains à nuit tombante, dans un état pitoyable. Un Frère nous conduit dans une vaste cellule en nous conseillant de vite nous mettre au lit, ce que nous nous empressons de faire. Une heure après, nous nous levons pour nous rendre à la salle à manger. Nous trouvons là une trentaine de pèlerins favorisés de la même averse, qui en venant de Bethléem, qui en venant, comme nous, de Jérusalem. Nous sommes méconnaissables. Les bons PP. Franciscains ont mis à contribution pour nous tout le vestiaire, toutes les sandales de leur couvent. M. Gourjon ressemble assez à un frère quêteur, M. Viel à un gentleman, et moi à un planteur américain. Le repas se passe le plus gaiement du monde. Nous regagnons ensuite nos cellules; mais, dans la nôtre, il est impossible de fermer l'œil : les uns bouffent comme les soufflets de Vulcain, d'autres ronflent comme des Hercules, d'autres enfin ne cessent de se lamenter, tellement ils appréhendent d'avoir attrapé une pleurésie.

XXXIX

Saint-Jean-in-Montana.

Mercredi, 24 mai. Je retarde mon lever jusqu'à 8 heures, afin de donner à mes vêtements le temps de se sécher un peu. Précaution inutile : soutane et douillette sont encore toutes mouillées.

Digitized by Google

et, ne pouvant chausser bas et souliers, il faut me contenter des sandales qu'on m'a prêtées. Ma première visite est à l'église où je célèbre, sur l'autel de la crypte, la messe votive de Saint-Jean-Baptiste. Comme un prêtre éprouve ici le besoin de se rendre moins indigne de cet honneur que n'a point eu celui qui fut proclamé par Jésus-Christ lui-même « le plus grand parmi les enfants des hommes ! » — « Quand vous auriez la sainteté de Jean-Baptiste, dit l'auteur de l'Imitation, vous ne mériteriez pas de recevoir, ni même de toucher ce Sacrement. » Tout cela confond et fait trembler.

L'église, bâtie sur l'emplacement de la maison où naquit le saint Précurseur, est une des plus anciennes de la Terre-Sainte. Elle fut, après les Croisades, transformée en étable, et définitivement rachetée par les Franciscains, le 20 avril 1621. Malgré mille intrigues nouées pour la leur ravir, ils l'ont depuis toujours conservée, et naguère ils l'ont magnifiquement restaurée. Elle est presque carrée; ses trois nefs et ses trois travées sont séparées et supportées par quatre énormes piliers. Dans la nef droite, il y a deux autels en bois, dédiés à sainte Elisabeth et à saint Antoine de Padoue. Près de l'autel de Sainte-Elisabeth, on conserve, dans un enfoncement de la muraille, fermé par un grillage, la pierre traditionnelle sur laquelle le Précurseur se tenait debout lorsqu'il prêchait la pénitence au désert (1). Dans la nef gauche, il y a de même deux autels en bois, dédiés à Notre-Dame de Lourdes et à sainte Hélène. Ce dernier est décoré d'un grand tableau représentant la découverte de la Vraie Croix. L'illustre Impératrice apparaît rayonnante de confiance, tenant dans la main droite le titre, et, dans la gauche, les clous. La femme moribonde, soutenue par plusieurs personnages, touche des deux mains l'Arbre de vie et fait un effort suprême pour y poser ses lèvres. On sent que le miracle va s'opérer. Cette toile est un chef-d'œuvre. Le chœur est couronné d'une coupole; à l'entrée, ont été érigées, en 1870, deux statues en marbre et de grandeur naturelle : saint François d'Assise, avec cette légende : *Deus meus et omnia* (2); sainte Claire, avec cette légende : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi* (3). Le maître-autel est dédié à saint Zacharie. A l'extrémité de la nef gauche, se trouve l'escalier en marbre rouge, par lequel on descend dans la crypte. Elle est entièrement couverte de tapisseries en soie blanche avec des bouquets de fleurs. Sous la table de l'autel, on lit l'inscription suivante, incrustée dans le pavé : *Hic*

---

(1) Voici cette inscription telle que nous l'avons relevée :

Lapis iste
Super quo steterunt pedes Præcursoris Domini
Pœnitentiam agite clamantis
Juxta deserturn Juda
Ob traditionem facti perennem
Magna in veneratione fuit
Ab immemoriali tempore
Et hoc positus.

(2) « Mon Dieu et mon tout. »

(3) « Seigneur, n'abandonnez pas aux bêtes les âmes de ceux qui ont confiance en vous. »

Digitized by Google

Præcursor Domini natus est. Ici le Précurseur du Seigneur vint au monde. Au-dessus des deux gradins, un tableau encadré dans un ceintre, représente la Sainte Vierge tenant dans ses bras saint Jean après sa naissance et le présentant à Zacharie entouré de lévites agenouillés. De belles sculptures sur marbre, disposées en demi-cercle autour de ce mystérieux sanctuaire, rappellent les principales scènes de la vie merveilleuse du Précurseur : la Visitation, la nativité de Jean, ses prédications dans le désert, le baptême de Notre-Seigneur, enfin la décollation du courageux apôtre. C'est ici qu'on aime à redire, après Zacharie, le *Benedictus*, le cantique du matin.

Vers 3 heures, je me rends au sanctuaire de la Visitation, pour y redire, après Marie, le *Magnificat*, le cantique du soir. Ce sanctuaire s'élève à cinq cents pas du village. Je passe, en m'y rendant, devant la fontaine où Marie dut souvent, pendant son séjour chez sa cousine, venir puiser de l'eau. J'arrive enfin à l'entrée d'une petite cour où je reçois le meilleur accueil de la part du Frère préposé à la garde de ces lieux. Avec lui, je visite l'ancienne villa de Zacharie, qui fut convertie, à une époque très ancienne, en église à deux étages. De l'église supérieure, où nous montons par un escalier prenant naissance dans une vaste salle dont la voûte est supportée par un gros pilier, il ne reste que des ruines. Je remarque, à l'endroit où se trouvait le chœur, des restes de peinture et une pierre d'un seul bloc ayant appartenu au maître-autel. L'église inférieure n'a rien de remarquable, ni comme architecture, ni comme ornementation. Elle possède deux autels, l'un, à gauche, dédié à sainte Elisabeth, l'autre, à droite, au fond d'un corridor voûté, dédié à la Sainte Vierge. Celui-ci est orné d'une belle peinture représentant la rencontre de Marie et d'Elisabeth. Je passe là deux heures, lisant et méditant toutes les circonstances de ce très doux mystère de la Visitation. Je vois Marie qui se hâte à travers les montagnes; j'entends Elisabeth qui s'écrie en la voyant venir : « D'où me vient ce bonheur! » j'assiste à l'entrevue de ces deux femmes si grandes, si augustes et par les vertus dont elle sont ornées, et par les insignes faveurs dont le Ciel les a comblées ; j'entonne enfin, à cette même place où Marie l'entonna pour la première fois, le cantique le plus beau, le plus suave, le plus sublime qui ait jamais retenti sur la terre : *Magnificat anima mea Dominum !*

A ma sortie, le bon Frère, voyant que je ne suis chaussé qu'avec des sandales, veut bien insister pour me faire accepter une paire de bas. C'est ainsi que les Fils de saint François pratiquent la charité là où Marie en donna un si touchant exemple. Du haut de la colline, j'admire le délicieux paysage de Saint-Jean, avec ses collines couvertes de vignes et ses champs d'oliviers. De retour au couvent, j'assiste à la procession qui se fait tous les soirs dans l'église, avec le même cérémonial qu'au Saint-Sépulcre, mais pour fêter d'autres souvenirs. Je suis ravi d'entendre les enfants du village chanter, en l'honneur de leur compatriote, « le plus grand des enfants des hommes, » l'hymne si poétique *Ut queant laxis*.

Digitized by Google

Jeudi, 25 mai. Après avoir célébré la messe dans le sanctuaire de la Visitation, à l'autel dédié au Mystère, je retourne au couvent où je passe la plus grande partie de la matinée avec le R. P. Antoine de Tripoli, curé de la paroisse. Il me donne, sur les habitants de la Palestine, des détails très intéressants, mais qu'il serait trop long de relater ici. Dans cette contrée surtout, comme la vie des Franciscains est admirable de zèle et d'abnégation! Ils sont la providence non-seulement des catholiques, mais des musulmans eux-mêmes. Aussi, tous les aiment et les vénèrent, les saluent et leur baisent les mains lorsqu'ils les rencontrent. Non, pour un pays, rien n'est civilisateur comme un couvent : on s'en aperçoit déjà en France où la Révolution a fait le désert dans ces asiles de la science, de la vertu et de la charité. Un couvent de moins nécessite tôt ou tard une gendarmerie et une prison de plus.

Je savais que le P. Antoine avait naguère acheté 110 fr. un enfant abandonné par ses parents, chose ici excessivement rare, et qu'il lui manquait encore quelques pièces pour compléter la somme. Après le dîner, je fais appel à la charité des pèlerins présents, je tends la main, et tous s'empressent de contribuer à l'achat du petit Jean-Baptiste, nom donné à cet enfant. Sa nourrice l'apporte au couvent pour nous le montrer. C'est un Franciscain en miniature, car, des pieds jusqu'à la tête, il en porte le costume. A force de le caresser, on finit par l'effaroucher ; il cache sa petite tête dans son petit capuchon, et sa nourrice est obligée de vite l'emporter pour faire cesser ses cris. « Quel sera un jour cet enfant? » nous demandons-nous, comme jadis les habitants de ce village au sujet de saint Jean-Baptiste. *Quis putas puer iste erit?* Espérons-le, un Précurseur aussi du règne complet et définitif de Jésus-Christ dans ces contrées.

J'étais dans l'intention de me rendre ce soir à Bethléem, par le chemin de la Fontaine de Saint-Philippe ; mais, apprenant que la Colonne de la Flagellation est aujourd'hui exposée, ce qui, en temps ordinaire, a lieu le mercredi saint seulement, je me décide à retourner à Jérusalem, pour y vénérer cette insigne Relique. J'accepte de grand cœur l'offre que me fait le P. Antoine de m'accompagner. Chemin faisant, il m'intéresse beaucoup par le récit détaillé de sa conversion du schisme grec au catholicisme. Il ne serait peut-être pas délicat de divulguer ce récit d'un caractère tout intime, et c'est pourquoi j'en garde dans le secret de mon cœur l'édifiant souvenir. Arrivé à Casa-Nova, je dis adieu au P. Antoine, et je me hâte vers la basilique du Saint-Sépulcre.

XL

La Colonne de la Flagellation.

Une foule nombreuse se presse dans la chapelle de l'Apparition, autour de l'autel sur lequel la sainte Colonne est exposée. M. le Consul français et son épouse attendent qu'arrive le moment où ils pourront la vénérer à leur tour. Je puis enfin m'approcher, et là, je contemple, je touche, je baise, j'adore ce marbre qui fut teint d'un sang divin. Cette Relique, sur les destinées de laquelle j'ai

Digitized by Google

donné une étude, dans l'*Histoire de Sainte Hélène*, fut cédée, dans le courant du XIIIe siècle, par les chanoines de Saint-Augustin, aux religieux Franciscains. En 1555, ceux-ci étant un jour prosternés devant elle, les Turcs, qui ont horreur de l'idolâtrie, crurent qu'ils adoraient une pierre, et brisèrent la Colonne. Le P. Boniface de Raguse en recueillit les fragments qu'il distribua à divers personnages, et plaça le plus considérable sur l'autel où, depuis, on n'a pas cessé de le conserver. Ce fragment est un marbre noir tacheté de rouge; il mesure soixante centimètres de hauteur et vingt-quatre de diamètre. Parlant de cette Colonne, l'ancien auteur que j'aime à citer, fait cette réflexion : « Pour se garantir du supplice des verges, c'était assez d'être citoyen romain; pour s'en garantir, il ne suffit point à Jésus-Christ d'être Dieu. »

XLI

Retour a Bethléem.

Parti de Jérusalem à 5 heures, j'arrive à Bethléem à la tombée de la nuit. Cette fois, ce n'est pas chez Dom Belloni, mais chez les PP. Franciscains que je vais demander l'hospitalité, et, chez eux, ma première visite est pour le Frère Alphonse de Cérivia, sacristain de la Grotte. Le bon Frère me reconnaît et me dit que ma place est retenue pour une heure et demie, à l'autel des Mages. Il ajoute que je n'aurai rien perdu pour avoir attendu, et qu'il mettra à ma disposition l'une des chasubles dont se revêt le prêtre pour officier dans la Grotte le saint jour de Noël.

A 8 heures, je monte dans la cellule qui m'a été assignée, mais ici encore, la joie m'empêche de dormir. A 11 heures et demie, à minuit, à minuit et demi, à une heure, j'entends retentir dans le corridor les pas du Frère venant réveiller les ecclésiastiques qui doivent célebrer avant moi. Il vient enfin frapper à ma porte, et je descends avec lui dans la Grotte bénie.

Vendredi, 26 mai. Quelques instants après, dans ce paradis terrestre où la nuit est illuminée comme le plus beau jour, je commence la Messe votive de la fête de Noël. J'ai, à ma gauche, l'endroit où Marie mit au monde le Sauveur, derrière moi, à deux pas seulement, la Crèche où elle le coucha. Oh ! qu'un prêtre est heureux de pouvoir renouveler, dans toute sa réalité, le Mystère ineffable qui s'opéra jadis dans ce lieu trois fois saint ! Mon cœur bondit d'amour et mon âme est ravie de consolation. Ici, comme autrefois, les oracles des Prophètes se réalisent, les anges descendent et adorent, Dieu s'abaisse et habite parmi nous : l'Enfant-Jésus est dans l'Hostie. O Messe de Noël que j'ai célébrée dans cette divine Etable, après vous, il n'y aura désormais rien pour moi en ce bas monde qui mérite d'être appelé une joie, car, c'est comme un avant-goût du ciel que vous m'avez procuré. Ce moment, il est vrai, a passé bien vite, peut-être ne reviendra-t-il plus; mais, seul il suffira pour embaumer tout le reste de ma vie.

Prosterné devant la Crèche, les lèvres collées sur le marbre qui la recouvre, je commence mon action de grâces. J'éprouve là quelque chose des émotions de sainte Paule, lorsque, agenouillée à la même place, elle s'écriait avec un pieux enthousiasme :

Digitized by Google

« Est-il bien vrai? Moi, misérable pécheresse, j'ai été jugée digne de poser mes lèvres sur cette Crèche où l'Enfant-Dieu a vagi, digne de répandre mes prières dans la Grotte où Marie lui donna le jour! Oui, je vous le jure, je vois, avec les yeux de ma foi, l'Enfant enveloppé de langes, je l'entends qui vagit dans la Crèche. Au-dessus, les anges chantent leur cantique et l'étoile mystérieuse luit. Voici la mère et le fidèle nourricier qui contemplent; voici les bergers qui accourent pour voir la merveille, le Verbe qui était au commencement et qui s'est fait chair; voici les Mages prosternés et qui offrent leurs présents; voici Joseph qui, averti par un ange, prend l'Enfant et sa Mère, et s'enfuit en Egypte. » Hélas! je ne puis ajouter avec l'illustre veuve : « Désormais ceci est mon repos. Je l'habiterai parce que le Seigneur l'a choisi. »

Longtemps encore j'aurais prolongé cette action de grâces, si les chants qui retentissent ne m'avaient averti que les Arméniens allaient bientôt descendre dans la Grotte. Je monte, pour assister à leur office, dans la chapelle du transept où ils sont réunis. Je ne vois là qu'un seul prêtre, deux diacres et une douzaine d'enfants de chœur. L'autel est éclairé par un cierge unique, placé dans une espèce de lanterne. Les ornements des officiants sont très pauvres; ce sont des tuniques en indienne bigarrée et fanée. Le chant des leçons ressemble assez au *recto tono* de notre épître. L'office fini, tous descendent dans la Grotte où je les suis. Le prêtre a revêtu une tunique moins pauvre et coiffé un diadème. Pendant la messe, l'un des diacres agite de temps en temps un long bâton garni de sonnettes, l'autre quitte souvent l'autel pour faire des encensements autour de la Grotte. Les bénédictions sont fréquentes, les chants se succèdent sans interruption. En somme, ces pauvres schismatiques me paraissent exécuter avec ensemble et piété leurs cérémonies aussi longues que compliquées.

Dès qu'ils se sont retirés, je visite la Grotte en détail. Pour s'en faire une idée, il faut se représenter un corridor souterrain, haut de trois mètres, long de dix, large de trois à son extrémité inférieure, et de cinq à son extrémité supérieure, c'est à dire devant l'autel de la Nativité.

Cet autel sert exclusivement aux Grecs qui s'en sont emparés. Sous la table, que supportent deux colonnettes, on voit une étoile en argent, incrustée dans le marbre du pavé et portant cette inscription : *Hic de Virgine Maria Iesus Christus natus est. 1717.* Les Grecs, dans la nuit du 11 octobre 1847, avaient enlevé cette étoile, preuve incontestable de la propriété des Latins; mais, grâce à l'énergique intervention de la France, ils furent forcés de la rétablir. Dix-sept lampes, dont quatre appartiennent aux Franciscains, brûlent jour et nuit au-dessus de ce sol sacré.

A droite de cet autel, se trouve un enfoncement où l'on descend par trois degrés, et qui est séparé du reste de l'Etable par trois colonnes antiques. Il mesure 2 m. 50 c. de long sur 2 m. 30 c. de large. Dans cet étroit réduit, propriété des Franciscains, s'élève, à droite, la Crèche, et, à gauche, l'autel des Mages.

Cet autel est orné d'une peinture que la lumière des cierges a malheureusement fort endommagée : les trois Rois y figurent prosternés devant l'Enfant-Jésus. Les messes dites, la table est

Digitized by Google

fermée par un grillage, sans doute pour la mettre à l'abri des profanations du schisme.

La Crèche, qui est vis-à-vis, s'élève à 35 c. au-dessus du pavé ; elle en a 80 de longueur et 50 de largeur. Au-dessus, les Franciscains entretiennent cinq lampes, derrière lesquelles un beau tableau représente l'Adoration des bergers.

Deux escaliers conduisent dans cet auguste lieu : l'un, à droite de l'autel de la Nativité, sert aux Grecs, l'autre, à gauche, sert aux Arméniens. Les Franciscains entrent par une porte située en face, au fond du corridor. Les parois sont entièrement couvertes de tentures, sur le fond rouge desquelles se dessinent les armes des Franciscains. Ces tentures, exécutées à Lyon, reproduisent exactement celles que les Grecs jaloux avaient brûlées, le 25 avril 1873. Elles ont subi je ne sais quel apprêt qui les rend incombustibles. Lorsque, le 8 septembre 1874, M. Patrimonio, alors consul français à Jérusalem, eut présidé à leur pose, il ordonna d'appeler l'évêque Grec. Celui-ci étant arrivé, le Consul prit un cierge allumé qu'il approcha des tentures, et, après avoir ainsi fait le tour de la Grotte, il dit, en s'adressant au pope : « Celles-ci vous ne les brûlerez pas. »

Remontons dans la basilique de Sainte-Marie, ce chef-d'œuvre de la piété de sainte Hélène. Sauf sa façade, elle est masquée par trois couvents adossés à sa muraille, au nord ceux des Grecs et des Arméniens, au sud celui des Franciscains. Devant la façade, on a construit un vestibule dont la porte est tellement basse qu'il faut se courber pour la franchir : c'est une précaution qu'on a dû prendre, afin d'empêcher les musulmans de parquer leurs ânes et leurs chameaux dans l'église. L'intérieur est divisé en cinq nefs, par quarante-six colonnes monolithes de granit rouge, aux chapiteaux corinthiens magnifiquement sculptés. Le toit est soutenu par une charpente en bois de cèdre. Les murs avaient été décorés, en 1163, par Manuel Comnène, de mosaïques dont il ne reste que des fragments. Une ignoble maçonnerie, œuvre des Grecs, sépare les nefs du transept. Celui-ci renferme deux autels, l'un, à droite, dédié aux Mages et appartenant aux Grecs, l'autre, à gauche, sous le vocable de la Circoncision et appartenant aux Arméniens. Le sanctuaire et le chœur, propriété des Grecs, sont séparés par une iconostase en bois sculpté et doré. La basilique mesure dans œuvre 26 mètres de largeur et 57 de longueur.

Je consacre tout le reste de la matinée à explorer la ville et ses alentours. De tous côtés, je suis assailli par des marchands qui me pressent d'entrer dans leur boutique, non pour acheter, mais seulement pour voir. La population a ici quelque chose de l'expansion et de l'entrain du caractère français. Les femmes ne sont pas voilées ; leur tête et leur cou sont ornés de colliers faits avec des écus de toutes les nations : la mode féminine a partout ses caprices. Après avoir fait une courte station dans la Grotte du lait, je reviens au couvent où je visite la nouvelle église paroissiale qu'on est en train d'achever. Cet édifice, surmonté d'un élégant clocher et d'une sonnerie complète, a pu s'exécuter grâce aux largesses de l'empereur d'Autriche. Immédiatement après le dîner, je prends le chemin de Jérusalem. Arrivé au puits des Ma-

Digitized by Google

ges, je me retourne pour contempler une dernière fois la Cité de David et la saluer avec le Prophète : « Et toi, Bethléem, maison d'Ephrata, non, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda : car c'est de toi qu'est sorti le Roi d'Israël. »

XLII

Le Chemin de la Croix fait en compagnie d'un Musulman.

J'entre à Jérusalem en me traînant plutôt qu'en marchant, non que je sois fatigué, mais parce que j'ai la plante des pieds tellement crevassée, que mes bas sont imprégnés de sang. Chaque pas que je fais me cause une douleur très vive. Pour la première fois, je m'aperçois qu'il y a un peu de pénitence dans mon pèlerinage. Je me rends, comme je le puis, chez un menuisier auquel j'avais commandé deux grandes croix en bois d'olivier avec leur piédestal, l'une pour mon vicaire, M. l'abbé Souchier, l'autre pour moi. Je désirais leur faire toucher toutes les Stations du Saint-Sépulcre et de la Voie Douloureuse. Mais comment pouvoir porter ce poids qui est assez lourd, lorsque j'ai déjà beaucoup de peine à me tenir debout ? Je rencontre un musulman grand et vigoureux : je lui demande de me venir en aide, ce qu'il accepte, et je commence avec lui mon pieux itinéraire. A chaque Station, je prends les croix que je lui ai confiées, et, ma prière terminée, je les lui remets. Il veut bien me tendre la main pour m'aider à descendre la pente rapide qui s'étend de la septième à la cinquième station. Après avoir ainsi fait à rebours le Chemin de la Croix, ce qui m'était déjà arrivé plus d'une fois, j'arrive enfin à Sainte-Anne : là, je glisse dans la main de ce Simon le Cyrénéen d'un nouveau genre, un bacciche dont il doit avoir été aussi satisfait que de mes remerciements.

XLIII

Le Calvaire.

Samedi, 27 mai. La douleur que je souffre à la plante des pieds s'étant un peu calmée, grâce à une huile dont je me suis frictionné, je monte au Calvaire, pour offrir le Saint-Sacrifice sur l'autel du *Stabat*. Je tenais beaucoup à me fortifier dans l'amour de Marie à l'endroit où, du haut de la Croix, Jésus mourant nous la donna pour mère. « Elle se tenait debout ! *Stabat !* » Mot sublime et profond ! Il suffit à l'Evangile pour nous expliquer tout l'héroïsme du courage de Marie, au milieu de l'immensité de sa douleur.

Une description détaillée de l'état actuel du Calvaire, complètera ce que j'ai écrit, dans l'*Histoire de Sainte Hélène*, sur sa situation, les profanations dont il fut l'objet sous Adrien et sa découverte par la pieuse Impératrice. Il s'élève aujourd'hui à 5 m. au-dessus du sol de la basilique. On y monte par deux escaliers latéraux, ayant chacun 18 degrés. Il dessine une plate-forme carrée, mesurant 10 m. environ de largeur, et divisée en deux chapelles, à droite celle du Crucifiement, appartenant aux Latins, à gauche celle de la Plantation de la Croix, appartenant aux Grecs.

Digitized by Google

Dans la première, une rosace, incrustée dans le pavé, indique l'endroit où Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements. A quatre pas plus haut, un carré en mosaïque noir, marque la place où il fut crucifié. Dans le fond, se trouve l'autel dédié au Crucifiement : il est revêtu de plaques de cuivre, et de même les deux gradins dont il est orné. Le tableau du rétable représente le Sauveur étendu sur la Croix, la main droite déjà clouée ; un bourreau enfonce le clou de la main gauche, tandis qu'un autre bourreau prépare les trous dans lesquels doivent être enfoncés les clous des pieds. Notre-Seigneur est admirable de résignation, sa tête porte la couronne d'épines, ses pieds sont liés avec des cordes, mais non posés l'un sur l'autre. La Sainte Vierge et les saintes Femmes contemplent de loin ce navrant spectacle ; plus près, sont des Juifs qui rient et applaudissent. Devant cet autel brûlent constamment neuf lampes ; dix autres et deux lustres sont disposés dans le reste de la chapelle.

A gauche, s'élève un autre autel assez semblable à une étroite crédence. Il occupe la place d'où Marie compatissait aux douleurs de son divin Fils. Au-dessus, dans une niche fermée par un grillage, on voit un buste de la Sainte Vierge, couvert de chaînes et de cœurs. Ce buste a été donné par un roi de Portugal. Une lampe brûle incessamment devant cet autel qui appartient aux Franciscains.

Trois arceaux en maçonnerie séparent la chapelle du Crucifiement de celle de la Plantation de la Croix. L'autel de celle-ci est supporté par quatre colonnettes. Sous la table, à 50 c. du pavé, se trouve une plaque cylindrique en vermeil, ayant au milieu une ouverture dans laquelle on peut aisément passer la main pour toucher l'endroit où la Croix fut plantée. Au-dessus de cette plaque, on voit un *Ecce-Homo* dans un cadre d'or incrusté de diamants. En arrière de l'autel, il y a un énorme candélabre à sept branches, et, de chaque côté, deux gros chandeliers. Plus en arrière, s'élève une grande croix de bois noir avec un Christ peint, de taille naturelle et fixé avec quatre clous. A droite saint Jean et à gauche la Sainte Vierge sont représentés debout. Ces deux statues sont en argent repoussé et leurs nimbes étincellent de diamants. Le fond est orné de peintures richement encadrées. Les deux endroits où furent plantées les croix des larrons sont indiqués de chaque côté par des ronds en marbre noir. A droite, une plaque en cuivre doré et un grillage en argent qu'on peut faire mouvoir dans un sens ou dans un autre, recouvrent la fente du rocher : elle a 1 m. 50 c. de long sur une largeur de 15 à 20 c. J'ai pu y enfoncer mon bras dans toute sa longueur. Est-il besoin de répéter ici ce qui n'est ignoré de personne ? Plusieurs déistes, après avoir minutieusement examiné cette déchirure, unique au monde, n'ont pu s'empêcher de crier au miracle. Le rocher est partagé transversalement, dans un sens opposé à celui des veines, ce qui est contre les lois de la nature. Le mot de l'Evangile est d'une justesse frappante : « *Petræ scissæ sunt.* Les pierres se fendirent, » et c'est ce qu'on peut constater encore aujourd'hui. Que tous ceux qui doutent viennent visiter le Calvaire : si les souffrances et la mort de Jésus-Christ ne disent rien à leur cœur,

Digitized by Google

les pierres elles-mêmes élèveront la voix pour les instruire et les émouvoir : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt.*

Du Calvaire, je me rends au Patriarcat où le P. Marie-Antoine prêche aux pèlerins un Triduum préparatoire à la fête de la Pentecôte. L'infatigable apôtre, dans l'instruction à laquelle j'assiste, explique les rapports qui existent entre le Sacrifice de l'autel et celui de la Croix.

XLIV

VISITE AU F. LIÉVIN ET AUDIENCE DE Mgr BRACCO

Je consacre cet après-midi à faire deux visites auxquelles je tiens essentiellement. Après avoir franchi la Porte-Judiciaire, je pénètre dans la maison située vis-à-vis, pour vénérer de près la Colonne sur laquelle, d'après une tradition, fut affichée la sentence prononcée par Pilate contre Notre-Seigneur. Cette Colonne, en granit très-dur, et mesurant à peu près 2 m. de hauteur, faisait probablement partie de l'antique Porte-Judiciaire. Elle soutient la voûte d'une petite chambre que les Franciscains font actuellement transformer en oratoire.

De là, je monte à Saint-Sauveur où le Frère Liévin m'a donné rendez-vous. Je le trouve qui m'attend dans sa modeste cellule : deux chaises, un grabat, une table et une petite bibliothèque en constituent tout l'ameublement; quelques cartes et un cadre garni de précieux reliquaires, toute l'ornementation. Notre conversation roule sur la Terre-Sainte, moi, lui adressant des questions, et lui, me répondant. Il me donne, en souvenir, quelques images et un chapelet fait avec des grains d'oliviers de Gethsémani ; il me confie un autre chapelet de la même provenance pour Monseigneur l'évêque de Valence, et un exemplaire de son ouvrage destiné à M. le comte Riant (1). Je quitte le savant religieux, après une heure et demie d'un entretien qui ne m'a pas seulement instruit, mais aussi beaucoup édifié.

Je me dirige ensuite vers le Patriarcat où, grâce à l'intervention de M. le chanoine Coderc, Mgr Bracco veut bien m'accorder une audience. Il daigne m'accueillir avec une bonté qui me touche profondément et dont je me souviendrai toujours. Je prends congé de lui après avoir reçu sa bénédiction, et je vais faire une dernière visite à M. Coderc. « Souvenez-vous, me dit-il lorsque nous nous séparons, que vous avez un ami à Jérusalem. » Lui aussi en aura un en France, qui conservera de ses bontés le pieux souvenir. J'assiste aux premières vêpres de la Pentecôte célébrées en grande pompe dans la procathédrale et présidées par Son Excellence le Patriarche.

Tout le reste de la soirée est employé aux apprêts du départ et à faire transporter mes bagages au bureau de l'Agence Cook. Ici, comme le temps s'envole ! Pour nous, pèlerins de la *Guadeloupe*, demain sera le dernier jour que nous passerons à Jérusalem.

---

(1) Le F. Liévin m'a écrit depuis que M. le comte Riant lui avait envoyé en retour un exemplaire de son savant ouvrage *Exuviæ Sacræ Constantinopolitanæ*.

Digitized by Google

XLV

Le Cénacle en plein air

Dimanche, 28 mai. De fort grand matin, nous nous dirigeons vers le Mont Sion, sur le plateau duquel nous devons offrir le Saint-Sacrifice. Les fidèles de Jérusalem nous accompagnent en grand nombre, empressés de venir servir nos messes, dérireux d'aller prier sur la tombe de leurs morts, comme nous sur celle de M. l'abbé Chambaud. Dans le cimetière catholique, dix autels ont été disposés sous une vaste tente, d'autres le long des murailles, un autre, plus orné, au milieu de l'enceinte. A quelques pas, s'élève le Cénacle, théâtre de la descente du Saint-Esprit et berceau de l'Eglise. Spectacle non moins fortifiant pour la foi que consolant pour la piété ! Comme au jour de la Pentecôte, nous sommes réunis plus d'un millier dans un même lieu, *in eodem loco*, unanimes dans la prière, c'est-à-dire dans l'expression d'une même croyance, *unanimiter in oratione*, représentant presque toutes les nations qui sont sous le ciel, *ex omni natione quæ sub cœlo est*. Le Saint-Esprit plane aussi sur nos têtes, répandant sur nos âmes ses divines influences; le Fils, présent sur vingt autels, dans la réalité de son Sacrement, continue de vérifier sa promesse de demeurer avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Quelle preuve magnifique, vivante des divins caractères que possède seule cette Eglise qui naquit ici, il y a plus de dix-huit cents ans ! Oui, cette imposante réunion de fidèles l'affirme hautement devant le schisme, l'hérésie, le judaïsme et l'infidélité étonnés, seule l'Eglise Romaine est une, sainte, catholique, apostolique, immortelle. Vraiment, ce pèlerinage béni par le successeur de Pierre, encouragé par les successeurs des apôtres, pouvait-il être plus dignement couronné ?

La messe du pèlerinage terminée, je me rends au Cénacle, et là, dans cette même salle où, à pareil jour, les cent vingt disciples étaient assemblés, je demande au Saint-Esprit qu'après m'avoir donné, pour venir à Jérusalem, le courage du pèlerin, il me donne, sur le point d'en partir, le zèle de l'apôtre.

XLVI

Les dernières visites

A dix heures, j'assiste à la messe célébrée au Saint-Sépulcre par le patriarche Grec schismatique, Sa Béatitude Hieroothos. Le marbre de l'édicule disparaît presque sous la multitude des lampes dont il a été orné. En face, les consuls de la Grèce et de la Russie occupent des sièges d'honneur ; derrière eux, se pressent des popes, des protopopes, des archimandrites ; mille personnes environ assistent debout à la cérémonie. Je ne puis la suivre dans ses détails, le patriarche officiant dans l'intérieur de l'édicule. Plusieurs fois il en sort, soit pour bénir, soit pour présenter le calice, soit pour faire des encensements. Il est revêtu d'une tunique blanche brodée d'or et sa tête est coiffée d'un riche diadème. C'est un vieillard de soixante-cinq à soixante-dix ans, de petite taille, à la physionomie débonnaire. Le chœur se compose de

Digitized by Google

deux prêtres et d'un vieux laïc qui, pendant deux heures, ne cessent de déchirer les oreilles par leurs cris nazillards et saccadés. La messe finie, le patriarche s'avance vers le jubé, monte sur un trône où il déclame d'interminables leçons. Il s'assied ensuite, et puise dans une corbeille de petits morceaux de pain qu'il distribue à tous les assistants. Après cette distribution, il traverse le chœur, entre dans le sanctuaire où il dépose ses ornements sur l'autel. Sa sortie a quelque chose d'assez imposant. Il s'avance, précédé de ses cawas, entouré de son clergé, distingué seulement par sa ceinture rouge, ses brillantes décorations et sa canne au pommeau d'or (1). Cependant les cloches de la basilique mêlent leurs joyeuses sonneries aux sons graves et solennels du bourdon.

Les heures que je dois encore passer à Jérusalem étant comptées et devenant de plus en plus précieuses, j'omets la sieste habituelle, je me rends à l'*Ecce-Homo* et j'assiste aux vêpres chantées par les voix ravissantes des Filles de Sion. Après vêpres, je passe au couvent où je vois le R. P. Ratisbonne pendant quelques instants seulement, car les visiteurs se pressent à l'entrée de son divan. Je reçois de lui une couronne d'épines qui me sera doublement précieuse, ayant été bénite dans le lieu où le Roi des rois en reçut une semblable, me venant d'un Juif devenu l'apôtre de sa nation. Une religieuse nous fait visiter le couvent, depuis la terrasse d'où l'on domine toute la ville, jusqu'aux caves où l'on a retrouvé l'ancienne Voie Douloureuse avec ses larges dalles, telle qu'elle était du temps de Notre-Seigneur. Les Dames de Sion dirigent ici un nombreux orphelinat, un demi-pensionnat gratuit pour les jeunes israélites et un dispensaire dans lequel, certains jours, elles distribuent des remèdes à trois cents indigents chrétiens, juifs ou musulmans. Ces pauvres gens leur adressent parfois de singuliers remerciements. Nous en citerons un seul entre mille. Les religieuses venaient de panser les plaies d'un derviche qui avait été blessé dans la dernière guerre contre la Russie. « Allah ! Allah ! s'écria-t-il, bénissez et convertissez tous ces chiens de chrétiens qui nous distribuent de si bonnes médecines, et que les sœurs vivent mille ans (2) ! »

Je franchis ensuite la porte de Damas, et, après avoir longé les murailles jusqu'à la porte Saint-Etienne, je vais me prosterner tour à tour dans la Grotte de l'Agonie et dans le Jardin de Gethsémani. De là, je monte au Carmel pour dire adieu au P. Sigaud. Il m'accompagne jusqu'au *Dominus Flevit* où nous nous quittons, peut-être pour ne plus nous revoir que dans l'éternité. A

---

(1) Ce patriarche n'a guère survécu à cette cérémonie. Il a succombé, dans le courant de juin, des suites d'une chute de cheval, survenue lorsqu'il allait visiter le couvent de Sainte-Croix. Espérons que Dieu lui aura fait miséricorde, en récompense de la facilité avec laquelle il a accordé toutes, ou presque toutes les permissions qui lui ont été demandées par les pèlerins.

(2) Les dames de Sion possèdent à Saint-Jean une magnifique succursale avec de vastes champs d'oliviers. Le P. Ratisbonne a fondé de plus, à Jérusalem, sous le vocable de Saint-Pierre, une école d'arts et métiers. Cet établissement, qui est en pleine prospérité, est déjà l'un des principaux centres de l'influence catholique en Terre-Sainte.

Digitized by Google

Sainte-Anne, je me trouve seul dans la bibliothèque : tous les prêtres du diocèse, auxquels elle servait comme à moi de dortoir, sont partis l'avant-veille, et demain ce sera mon tour.

XLVII

Les adieux et le départ

Lundi, 29 mai. Après avoir visité encore une fois la crypte de l'Immaculée-Conception, remercié le P. Roger, supérieur de Sainte-Anne, de toutes les bontés que lui et ses dignes auxiliaires m'ont témoignées, je m'achemine vers le Saint-Sépulcre, pour célébrer la messe sur l'autel de Sainte-Marie-Madeleine. Je prie cette grande amante de Jésus de bénir mon retour, comme fut béni son voyage, lorsque, noble persécutée, elle quitta cette terre pour aller porter dans la nôtre le flambeau de la foi. Je vénère successivement le saint Sépulcre, la crypte de l'Invention, le Calvaire, la Pierre de l'Onction, avec une émotion d'autant plus vive que c'est pour la dernière fois. Je pleure à chaudes larmes : ni mes yeux, ni mes lèvres ne peuvent se détacher de ces lieux bénis que j'avais si ardemment souhaités dans mes espérances, dont la vue m'avait inondé de si douces consolations. Oh ! oui, me dis-je intérieurement, empruntant les paroles de la reine de Saba à Salomon, « tout ce qu'on m'avait rapporté dans mon pays » sur Jérulem « est bien la vérité. Je ne pouvais croire à ces récits. Mais je suis venu, j'ai vu ces merveilles de mes yeux, et j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas dit la moitié de la réalité. Tout dépasse ce que la renommée m'avait appris. » O sanctuaires sacrés, ô Monuments immortels de l'amour de Jésus, « heureux mille fois ceux qui vivent à votre ombre ! Heureux vos serviteurs qui, nuit et jour, sont prosternés devant vous ! *Beati viri tui et beati servi tui qui stant coram te semper !* »

Vers sept heures et demie, je monte dans une des voitures qui stationnent aux abords de la porte de Jaffa, et je fais monter auprès de moi le vénérable Frère Claude. Bientôt après, nous sommes emportés avec célérité à travers les montagnes. Souvent je me retourne tristement, pour parcourir d'un dernier regard ces lieux où j'ai prié avec tant de ferveur, pleuré avec tant d'amour et que je quitte avec tant de regrets. « Oui, ô Jérusalem, que ma main droite se dessèche, si je t'oublie jamais ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne te mets pas, ô Jérusalem, à la tête de tout ce qui peut faire ma joie ! »

Nous arrivons sans incident qui mérite d'être signalé à Ramleh, où nous faisons halte pendant une heure et demie. J'en profite pour visiter le couvent des PP. Franciscains, et, dans l'intérieur, la modeste église paroissiale dédiée à saint Nicodème et à saint Joseph d'Arimathie, l'un et l'autre, d'après la tradition, originaires de Ramleh. J'admire, dans la chapelle de Saint-Nicodème, quatre magnifiques vases en porcelaine offerts la veille par les pèlerins Limousins en souvenir de saint Martial, leur premier évêque, lequel, d'après la tradition de leur diocèse, aurait aussi vu le jour dans la même ville.

Nous remontons en voiture au coucher du soleil. A mesure que

Digitized by Google

nous approchons de Jaffa, j'ai le cœur torturé par des appréhensions qui se réveillent plus vives que jamais. Voilà trente-trois jours que j'ai quitté la France, et depuis je n'ai reçu aucune nouvelle de ma mère. Peut-être a-t-on voulu me cacher le fatal dénouement de sa maladie? Je me rappelle que saint Louis apprit à Jaffa la mort de Blanche de Castille. « Sire Dieu, s'écria-t-il en se mettant à genoux, je vous rends grâce et merci de m'avoir prêté ma très chère Dame et mère, tant qu'il a plu à votre bonté, et de ce que maintenant, Sire, par corporelle mort, l'avez prise et reçue à vous par votre bon plaisir. Il est bien vrai, beau et très doux Jésus-Christ, que j'aimais ma mère par-dessus toute créature qui fût en ce siècle mortel, et elle l'avait mérité ; mais puisque tel est maintenant votre bon plaisir, votre nom soit béni éternellement ! » Quelle onction pénétrante dans ce langage ! Le plus magnanime héros des croisades, le plus saint de nos rois, fut en même temps le plus aimant des fils.

Il est près de minuit lorsque la voiture qui nous a portés, nous dépose à la porte de l'hôpital Saint-Louis. Chacun se case où il peut pour passer le reste de la nuit. Déshabitué que je suis de coucher dans un lit, je m'estime heureux de partager avec quelques ecclésiastiques une natte étendue sur les dalles, à la porte de la chapelle.

Mardi, 30 mai. Après avoir un peu reposé, je célèbre un des premiers la messe sur le maître-autel, aux pieds de la statue de saint Louis, puis, sans m'arrêter plus longtemps dans la ville, je descends au guichet, je baise une dernière fois le sol béni de la Terre-Sainte, et, monté dans une barque, j'arrive dix minutes après à bord de *Guadeloupe*.

XLVIII

Le Retour.

A deux heures, le sifflement de la machine annonce que *Guadeloupe* va reprendre à travers les flots sa course impétueuse. Plusieurs estomacs délicats ne tardent pas à ressentir les atteintes du mal de mer. Assis sur l'arrière du vaisseau, je reste les yeux attachés sur cette terre où j'ai laissé la moitié de mon cœur, jusqu'au moment où je n'aperçois plus que le ciel qui se confond dans le lointain avec les eaux. Mes préoccupations sont toujours les mêmes. Reverrai-je ma mère? N'apprendrai-je pas à Marseille la fatale nouvelle? N'ai-je pas tenté la Providence en entreprenant ce long pèlerinage? J'en étais là de mes réflexions, lorsque je vois le F. Claude s'avancer vers moi. « J'avais prévu, me dit-il, que vos craintes deviendraient plus vives dès le début de la traversée, et c'est pourquoi j'ai voulu attendre ce moment pour vous faire une communication. Je ne suis pas un devin, mais j'ai un pressentiment tel, que je puis vous assurer que vous reverrez votre mère. » Cette parole m'aurait été dite par mon bon ange, qu'elle n'aurait pas fait naître en mon cœur plus de confiance et plus de calme. Dieu n'aurait-il pas inspiré ces pressentiments à ce vénérable vieillard que j'avais vu, soit pendant

Digitized by Google

l'aller, soit pendant le séjour à Jérusalem, passer presque tout son temps en adoration au pied du tabernacle? Oui, il y a des pressentiments qui valent des révélations.

Mercredi, 31 mai. Nous recommençons notre vie de communauté et nous reprenons tous les exercices. Nous sommes heureux de nous retrouver ensemble, de nous serrer la main, de nous communiquer nos impressions. Que d'épisodes, d'anecdotes, d'aventures! Il en pleut de tous les côtés. C'est une averse à submerger le vaisseau.

Je converse avec deux personnes qui m'ont inspiré un intérêt tout spécial, sœur Marie-Joseph, de la Congrégation des Saints-Anges (1), et Mlle Jeanne Cadot.

Sœur Marie-Joseph est, parmi les milliers de religieuses qui sont l'une des gloires les plus pures et les plus belles de notre France, la seule qui ait pris part au pèlerinage. Quoique très éprouvée par le mal de mer, elle a toujours sous les yeux un gros cahier dans lequel elle note ses impressions. « Mais, ma bonne sœur, lui dis-je, c'est un livre que vous faites. » — « M. l'abbé, me répond-elle, vous savez que dans les communautés on doit presque toujours garder le silence, et, comme je tiens à ne pas manquer à ce point si important de nos saintes Règles, je ferai, à mon retour, passer ce cahier à mes sœurs : il parlera et je me tairai. »

Mlle Cadot est originaire de La Selle-Craonnaise, dans le département de la Mayenne. Le jour de la Toussaint, elle aura quatre-vingts ans. Elle les porte allégrement. Chose merveilleuse, elle a fait six fois, dans ces derniers temps, le pèlerinage de la Terre-Sainte, en 1869, 1872, 1875, 1880, 1881 et 1882. Quoique peu fortunée, elle a pu, chaque fois, justifiant ainsi agréablement son nom, offrir des *cadeaux* à toutes les Œuvres de Jérusalem. Aussi, tout le monde la connaissait et toutes les maisons religieuses se la disputaient. C'est une imitatrice de sainte Hélène. Si, l'année prochaine, il y a un autre pèlerinage, il est très probable qu'elle en fera partie : le Patriarche lui a presque prédit qu'elle reviendrait.

Le soir, clôture du Mois de Marie. M. l'Archiprêtre de Chaumond nous fait un beau sermon sur la Sainte Vierge : malgré la tempête qui se déchaîne, il parvient à se faire entendre, et, malgré le tangage, à se maintenir en équilibre.

Jeudi, 1er juin. Je fais connaissance et m'entretiens longuement avec M. Louis Ingigliardi, le jeune docteur qui avait voué un si tendre attachement à Mgr de Ségur, et qui ne cessa de veiller à son chevet pendant sa dernière maladie. « O Monseigneur, se disait-il en lui-même, au moment où le saint Aveugle entrait en agonie, est-ce qu'après cette mort, vous ne viendrez pas nous dire s'il y a un ciel et que vous y êtes? » Le moribond répondit aussitôt à ce doute secret et à cette interrogation muette : « Crois, mon enfant, crois, mon fils, crois! » Ce furent ses dernières pa-

(1) Cette Congrégation, dont la maison-mère est à Mâcon, fut fondée, en 1851, par Mgr de Chamond, évêque de Saint-Claude.

Digitized by Google

roles. Inutile d'ajouter que le disciple se montre toujours digne d'un tel maître.

Le soir, ouverture du mois du Sacré-Cœur, prêchée par M. Metge, archiprêtre de Perpignan. Demain, premier vendredi du mois, j'aurai le bonheur de célébrer la messe à 5 heures. Dans la crainte de m'oublier, je couche sur le pont; mais, moins heureux que mon voisin, M. le curé de Bouchet, je ne puis m'endormir, à cause du froid très vif qui règne pendant la nuit.

Vendredi, 2 juin. Nous continuons de longer, pendant une partie de la matinée, le rivage de Candie, formé par des montagnes aux crêtes neigeuses. Quelques oiseaux viennent voltiger sur les cordages et plonger autour du vaisseau.

A l'exercice du soir, M. Pillain commente, en l'appliquant à l'état actuel de la France, le récit de la guérison du paralytique de Capharnaüm.

Après la bénédiction, on entonne le *Vexilla Regis*, et le P. Pierre, capucin, fait vénérer à tous les pèlerins ma Relique de la Vraie Croix, qui est demeurée exposée sur l'autel pendant toute la journée.

Samedi, 3 juin. Les hommes de l'équipage ont pris, dans la rade de Jaffa, sur un rocher où elle s'était endormie, une énorme tortue. Sa carapace mesure au moins un mètre de longueur. Chacun s'est empressé d'aller la voir; lorsqu'on lui présentait le pied, elle mordait si fort le soulier, qu'on avait de la peine à lui faire lâcher prise. Ce soir, on travaille à la dépecer, et demain, dit-on, elle sera transformée en gibelotte et servie ainsi sur nos tables.

Dimanche, 4 juin. Nous apercevons, à notre lever, les côtes de la Sicile et le sommet de l'Etna. A 6 heures et demie, nous nous réunissons autour de l'autel qui a reçu quelques ornements de plus, grâce aux palmes apportées par les pèlerins. En face, les places d'honneur sont occupées par le contre-maître de l'équipage, âgé d'environ 30 ans, par un matelot de 20 ans, et par notre petit mousse, se disposant tous trois à faire leur première communion. Derrière eux, se trouvent les officiers et tout l'équipage. La fête répond à ce qu'elle promettait. Pendant la messe, des voix exercées chantent, avec accompagnement du piano, de beaux cantiques en l'honneur de l'Eucharistie. Le P. Emmanuel, qui officie, prononce l'allocution dont voici le résumé.

Aujourd'hui, grande fête au ciel. Dieu, dans son infinie charité, a disposé de toute éternité, non-seulement les moyens généraux qui doivent contribuer au salut des hommes, mais encore les moyens particuliers qui lui permettront de se précipiter dans leur cœur pour les enrichir. C'est en vue aussi de cette première communion qu'il a voulu ce pèlerinage. Les anges et les saints admirent, du haut du ciel, cette merveilleuse combinaison de l'Amour divin et s'en réjouissent. Grande fête dans l'Eglise. Jamais première communion n'eut lieu en présence de cinq cents pèlerins revenant de la Terre-Sainte, représentant plusieurs nations, quatre-vingts diocèses, plusieurs centaines de paroisses.

Digitized by Google

Grande fête à bord. Une première communion sur un vaisseau, c'est un spectacle comme jamais peut-être il ne s'en est vu, et c'est nous, pèlerins de la *Guadeloupe*, qui, les premiers, en sommes les heureux témoins. Et puis, dans ce temple immense, dont le ciel est la voûte et la mer le fondement, quel décor charmant, formé par les côtes de Sicile et d'Italie! Nous avons eu sur ce navire de bien belles fêtes, mais celle de ce matin les surpasse toutes.

Plusieurs marins se sont fait un devoir d'accompagner leurs camarades à la table sainte. M. l'abbé Baptisti, du diocèse d'Ajaccio, qui avait préparé les deux marins d'origine corse, a célébré la messe d'actions de grâces.

A 8 heures, nous nous trouvons en face et à deux kilomètres seulement de Messine. A nos yeux se développe comme une bande immense de maisons, de palais, de tours, de clochers. Plus haut, s'élèvent les forts qui défendent la ville. Plus haut encore, cadre splendide de ce magnifique tableau, se dresse une chaîne de montagnes formées de collines s'étageant les unes sur les autres, toutes couvertes d'oliviers, de vignes, d'orangers, et abritant dans leurs anfractuosités de délicieuses villas. Nous franchissons, sans l'ombre d'un danger, Charybde et Scylla, le fameux détroit jadis si redouté des navigateurs. Je me rappelle les beaux vers de Virgile :

Hæc loca vi quondam, et vasta convulsa ruina
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!)
Dissiluisse ferunt : quum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, et undis
Hesperius Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.
Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet (1)...

Vers midi, nous passons à travers les îles Lipari, ayant à notre droite le Stromboli qui ne daigne pas nous donner le spectacle d'une éruption, et, à notre gauche, des îlots, dont plusieurs ne consistent que dans des rochers.

Après le chant des vêpres, rénovation des vœux du baptême, à laquelle nous nous associons tous, et consécration à la Sainte Vierge, lue à haute voix par notre petit mousse. Le P. Emmanuel fait précéder cette dernière cérémonie d'une allocution dans laquelle il nous raconte le trait suivant. En 1870, pendant cette guerre lamentable qui nous a été si funeste, j'étais aumônier militaire et me trouvais à Sedan lors de la capitulation. On amène à l'ambulance un grand et beau jeune homme originaire de Strasbourg. Il était encore revêtu de sa cuirasse. Un boulet l'avait

(1) « Ces lieux, arrachés jadis de leurs fondements par une force puissante, se séparèrent, dit-on, dans une vaste ruine (tant le long cours des âges peut amener de changements !) D'abord réunis, ils ne formaient qu'un continent ; mais la mer, se précipitant avec violence, détacha l'Hispérie de la Sicile, et ses vagues battent les champs et les villes que, par un canal étroit, sépare un double rivage. A la droite est Scylla ; la gauche est gardée par l'implacable Charybde... »

Digitized by Google

blessé de telle sorte que ses jambes, sans être complètement détachées du tronc, pendaient de chaque côté et ne tenaient plus que par quelques nerfs. Il poussait des cris déchirants, tellement atroces étaient ses douleurs. Je veux lui adresser quelques paroles ; il ne m'entend pas. Cependant le chirurgien en chef vient le visiter. Après un rapide coup d'œil jeté sur cet infortuné, se tournant vers ses aides : « Voilà, dit-il, une belle occasion de faire une expérience anatomique. Enlevons-le de là et allons achever de l'amputer. » Puis, s'adressant à moi : « Comme il ne résistera certainement pas à l'opération, vous pouvez nous suivre et faire avec lui tout ce que vous voudrez. » Il se trouva qu'on avait emporté de la salle des amputations le chloroforme et les instruments qui auraient pu rendre moins cruel et plus expéditif le supplice qu'on allait faire subir à ce pauvre soldat. L'opération terminée, on le reporta dans son lit. Il poussait des cris plus déchirants encore, il versait des larmes de sang. « Dépêchez-vous de faire ce que vous avez à faire, me dit le chirurgien, car il n'a plus que quelques instants à vivre. » — « Cruel ! lui répondis-je, puisque vous saviez que cette opération n'aboutirait à aucun résultat, en vertu de quel droit avez-vous ainsi torturé cet infortuné ! » — « Il fallait bien, me répliqua-t-il, se hâter de débarrasser l'ambulance de cette pourriture ! » Resté seul avec le soldat, je lui parle, je lui présente le crucifix. Pas un signe, pas un mouvement indiquant qu'il ait compris. Tout à coup il s'écrie : « O ma mère ! ma pauvre mère ! si elle était là !... Mais qu'est-elle devenue ! » Je profite de cette lueur de connaissance : « Vous avez encore votre mère ? » — « Oui, mais qu'est-elle devenue ? Les méchants ! Ils l'auront tuée comme ils m'ont tué moi-même... » Lui présentant de nouveau le crucifix : « Votre mère vous a-t-elle dit que vous aviez un Sauveur qui a été crucifié pour vous, qui est mort pour vous, et qui s'appelle Jésus-Christ ? » — « Oui, oui, elle me l'a dit... O ma mère ! O mon Sauveur ! O Jésus-Christ ! » Le mourant commence alors sa confession qu'il fait parfaitement, et, peu d'instants après, il expirait en murmurant encore : « O ma mère ! O mon Sauveur ! O Jésus-Christ ! » Sur la terre, poursuit le Père, il y a toujours des méchants, des persécuteurs, des bourreaux, et à l'heure actuelle, il y en a beaucoup dans notre France révolutionnée. Mais, puisque Marie est notre Mère, elle sera là, toujours là pour nous bénir, nous consoler, nous encourager, non-seulement au milieu de nos peines, mais à notre lit d'agonie et au moment de notre mort.

Lundi, 5 juin. A 8 heures, messe solennelle de *Requiem* pour M. l'abbé Chambaud, célébrée par son compatriote et ami M. l'abbé Chaubet, curé de St-Christophe à Chalais. Son émotion est telle qu'il ne peut continuer le chant de la Préface. Vis-à-vis de l'autel, se dresse le catafalque portant les insignes sacerdotaux, entouré de cierges et de palmes. Après l'absoute, le P. Emmanuel prononce une de ces allocutions que je ne me lasse pas plus d'entendre que de citer. « La grande douleur de nos évêques, dit-il en substance, c'est de voir leur clergé diminué par l'indifférence des familles, exilé par la persécution, décimé par la mort. Cette tombe que

Digitized by Google

nous avons laissée à Jérusalem sera féconde. Les prêtres pèlerins suppléeront par leur zèle au vide laissé dans l'Eglise par la mort de M. Léon Chambaud. » Hélas! cette mort ne sera probablement pas la seule que nous aurons à déplorer.

A 9 heures, je descends à l'infirmerie où, au lieu de deux malades, je n'en trouve plus qu'un seul, M. l'abbé Roueche, curé de Chèvremont, près Belfort. Ayant commis l'imprudence de s'exposer tête nue aux rayons brûlants du soleil de la Samarie, il a contracté les germes d'une congestion qui, depuis l'embarquement, n'a fait qu'empirer. Le P. Emmanuel l'a extrémisé pendant la nuit, et, depuis, il a complètement perdu connaissance. Auprès de lui veillent inconsolables deux de ses paroissiens. Il a encore son père, pauvre vieillard de quatre-vingts ans, qui ne soupçonne pas, dans ce presbytère de l'Alsace où son fils l'a laissé, quelle douloureuse épreuve va bientôt fondre sur lui. Après avoir prié pendant quelques instants au pied de cette couche d'agonie, je demande ce qu'est devenu l'autre malade que j'avais connu à Sainte-Anne. On m'apprend qu'il a été transporté dans une autre cabine, et que j'agirai prudemment en n'allant pas le voir, car il est atteint de la fièvre typhoïde.

La récitation incessante du Rosaire est organisée parmi les pèlerins, afin d'obtenir, par l'intercession de Marie, la guérison de nos chers malades. Mais Dieu avait d'autres desseins. A 3 heures, M. Roueche rend le dernier soupir. Le P. Emmanuel vient nous communiquer cette triste nouvelle, et nous donner sur la mort de ce saint prêtre des détails aussi édifiants que consolants. « Après la première attaque, ayant un pressentiment invincible de sa fin prochaine, il m'appela et me demanda à se confesser. Il voulut absolument se préparer à la mort, malgré tout ce que je fis pour le rassurer. Il avait une confiance immense en la Sainte Vierge, dont il baisait sans cesse le scapulaire. Pèlerin de Lourdes et de Rome, il me dit : *J'ai fait mon sacrifice, je sais que c'est fini, et je ne regrette pas de mourir, il faut des victimes. J'ai fait mon pèlerinage pour offrir à Dieu expiation et réparation. Je sens que le moment est venu. Je me garde bien de résister. J'en suis même bien heureux.* Et il ajoutait, en parlant à un prêtre ami : *Surtout, quand je n'aurai plus connaissance, qu'on me renouvelle l'indulgence plénière à l'article de la mort.*

La levée du corps se fait à l'heure et à la place de l'exercice du Mois du Sacré-Cœur. Tous les pèlerins, rangés en procession, se dirigent vers l'avant du navire où le cercueil est exposé. Les prêtres du diocèse de Besançon, en aube, le portent en face de l'autel, et, l'absoute finie, le transportent sur l'arrière. Les mêmes ecclésiastiques sont seuls désignés pour veiller autour des restes mortels de leur compatriote. L'immersion a lieu à 10 heures, et j'en suis témoin. Quatre marins ont été chargés d'exécuter cette opération qu'ils déclarent leur être infiniment plus pénible que la plus pénible corvée. Au moment où ils soulèvent le cercueil, les planches de dessous cèdent sous le poids du corps, qui est enveloppé dans un sac autour duquel quatre barres de fer sont attachées avec des cordes. Quelques instants après, on entend le bruit sourd de l'abîme qui s'ouvre et se referme, et, sur sa sur-

Digitized by Google

face qu'argente la clarté des étoiles, on voit flotter quelques planches. Nous sommes près des côtes de la Sardaigne, non loin du détroit de Bonifacio. Il est triste sans doute de voir plonger quelqu'un dans un pareil tombeau; mais, quand viendra le jour de la résurrection, aussi bien que la terre, c'est Dieu qui l'a prédit, « tu rendras, ô mer, les morts qui étaient ensevelis dans tes eaux. *Et dedit mare mortuos, qui in eo erant.* »

Mardi, 6 juin. Encore une mort à déplorer. M. l'abbé Viros, jeune prêtre du diocèse de Bordeaux, a succombé cette nuit, non pas à une fièvre typhoïde, comme on me l'avait dit, mais à une maladie de langueur dont la traversée a précipité le dénouement. Lorsque le P. Emmanuel lui porta le Saint Viatique, il voulut, malgré son extrême faiblesse, se mettre à genoux sur son lit. Il s'unit aux prières des agonisants avec une ferveur qui toucha profondément ceux qui les récitaient autour de lui.

La mer, hier si calme, est devenue houleuse. Il ne faut pas s'en plaindre. Si la chaleur suffocante de la veille avait persévéré, on pourrait redouter quelque chose de plus grave que le mal de mer. A cause du tangage, on se borne à faire l'absoute sur le pont, le corps présent, et à célébrer simultanément trois messes dans le salon des premières, le P. Emmanuel sur l'autel du milieu, un prêtre de Bordeaux et un prêtre de Besançon sur ceux disposés de chaque côté.

A l'exercice du soir, le P. Bourgues, missionnaire de Sainte-Garde, résume, en quelques paroles pleines de cœur, les conséquences qui doivent découler de ce grand pèlerinage, unique dans les fastes de l'Eglise, et salue avec nous la France, dont le phare de Toulon nous permet d'apercevoir les rives.

Mercredi, 7 mai. A notre lever, nous voyons successivement se dérouler les îles d'Hyères, surgir la colline de Notre-Dame de la Garde, s'ouvrir le port de Marseille. Bien des larmes sont versées lorsque le P. Emmanuel célèbre la dernière messe à bord et prononce les paroles d'adieu. Aucun des pèlerins de *Guadeloupe* n'oubliera sa direction si ferme, si vigilante et si douce, sa parole si lumineuse et si ardente. Notre pieux souvenir le suivra dans cette Espagne hospitalière où, contraint par la persécution, il va reprendre la conduite du noviciat des PP. de l'Assomption. Tous ses auxiliaires ont été à la hauteur de leur difficile mission : c'est un hommage que la justice non moins que la reconnaissance nous obligent à leur rendre, malgré notre certitude que leur humilité en souffrira.

Le soir, à 9 heures, je monte en wagon, et, tandis que la vapeur m'emporte à travers l'espace, je n'ai que cette question présente à mon esprit : Reverrai-je ma mère ?

XLIX

Ma Mère !

Le lendemain, à 5 heures du matin, j'étais au pied du lit de cette tendre mère que j'avais quittée quarante-trois jours auparavant. Tel fut mon bonheur de la retrouver en vie, qu'il me fut

Digitized by Google

impossible, non-seulement de pleurer, mais même d'articuler une seule parole. Malgré les progrès qu'avait faits sa cruelle maladie, elle était, comme toujours, calme, résignée, souriante. « C'est fini, me dit-elle, je le sais depuis longtemps, mais je savais aussi que le bon Dieu ne me laisserait pas mourir sans te revoir. Maintenant c'est à mon tour d'entreprendre mon pèlerinage plus beau encore que le tien, puisque ce sera le pèlerinage du ciel ! » Pendant toute cette journée, elle fut comme transfigurée, à un tel point que les personnes qui l'entouraient habituellement, ne pouvaient assez s'en étonner. Elle paraissait presque guérie. Elle reçut les bénédictions que je lui apportais des Lieux-Saints, elle fit étaler sur son lit toutes les précieuses reliques que j'y avais recueillies, elle examina longuement, en me demandant des explications, la photographie de Jérusalem, sa foi et sa piété se réjouirent au récit que je lui fis du pèlerinage.

Hélas ! ce beau jour n'eut pas son lendemain. L'estomac ne pouvant rien supporter, quelques gouttes d'eau suffisaient pour provoquer des vomissements excessivement douloureux, les forces s'abattaient et s'en allaient peu à peu. Chaque matin, nous faisions ensemble le Chemin de la Croix, et, chaque soir, nous récitions le chapelet, les deux dévotions qu'elle goûtait le plus. Elle communia le dimanche de la Fête-Dieu, et le vendredi, fête du Sacré-Cœur qu'elle aimait tant. Ce jour-là, elle voulut, suivant sa pieuse habitude, lire les prières de son action de grâces, et elle put le faire sans trop de peine. Cette communion devait être la dernière de sa vie.

Le samedi matin, je lui appris la nouvelle de la mort du R. P. Abbé de la Trappe d'Aiguebelle, et, comme elle savait que je l'affectionnais beaucoup, elle me dit : « Ce sera pour lui que nous ferons le Chemin de la Croix. » Elle souffrit horriblement lorsqu'on la transporta, pour quelques instants, dans un petit lit qu'on avait placé à côté du sien. Dans la soirée, je dus la quitter, pour aller confesser les enfants qui devaient renouveler le lendemain leur première communion. De retour auprès d'elle, vers 9 heures, je lui demandai si elle ne désirerait pas communier encore une fois. « Je ne le pourrai pas, me répondit-elle; il faut me donner l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, et il faut se hâter, car ma fin approche. » Je lui proposai de faire appeler son confesseur. « Il est trop tard pour le déranger, me dit-elle, et puis, tu peux le remplacer. » Je restai seul avec elle, moins pour la confesser, que pour la préparer à faire l'acte parfait d'abandon à la sainte Volonté de Dieu, en lui offrant le sacrifice de sa vie. Je lui administrai ensuite l'Extrême-Onction, les yeux baignés de larmes, mais l'âme consolée par les admirables dispositions dont je la voyais animée.

A partir de ce moment, tout le reste de sa vie ne fut qu'une prière. Elle répondait à la récitation du chapelet; quand elle n'eut plus la force d'y répondre, elle nous suivait, en roulant chaque grain dans ses doigts; quand ses doigts commencèrent à se raidir, elle remuait ses lèvres pour baiser le crucifix que je lui présentais; quand elle ne put plus les remuer, elle arrêta ses yeux, pour ne plus les en détourner, sur l'image de son Sauveur. Ce cher

Digitized by Google

crucifix, béni à Betharram, je le lui avais apporté de Lourdes; pendant tout l'hiver, il avait été le lénitif le plus efficace de ses atroces souffrances; de ses mains, il avait passé dans les miennes le jour de mon départ, et je le lui avais rapporté devenu plus précieux encore par le contact de tous les autels de la Terre-Sainte où j'avais offert le Saint Sacrifice.

Le dimanche à 3 heures, j'allai dire pour elle la messe, la recommander au Sacré-Cœur, dont elle m'avait parlé la première, qu'elle m'avait appris à aimer dès ma plus tendre enfance. Lorsque je revins auprès d'elle, la mort poursuivait lentement son œuvre; le côté gauche, depuis l'œil jusqu'à la plante des pieds, était frappé d'insensibilité. A 7 heures, sans qu'on les eût averties, toutes les personnes qui, pendant plus de six mois, lui avaient le plus prodigué de soins, avec une charité dont je leur serai éternellement reconnaissant, se trouvèrent réunies autour de son lit d'agonie. Enfin, à 7 heures et demie, comme le dernier coup de cloche appelait les fidèles à la première messe, elle remit paisiblement son âme à Dieu.

Tandis que mon vicaire allait offrir pour elle le Saint Sacrifice, je restai pour assister à sa toilette funèbre : elle-même avait désigné, quelques jours auparavant, la robe dont on devrait la revêtir, et elle avait choisi la plus usée. Elle resta exposée jusqu'au mardi à 10 heures, dans le salon du presbytère. Pendant ces cinquante-trois heures, aucune odeur ne se répandit dans l'appartement, aucune altération ne se produisit dans ses traits. On eût dit qu'elle se reposait dans un doux et paisible sommeil. J'eus la consolation d'aider à la déposer dans son cercueil : nous l'étendîmes sur une couche de terre apportée de Jérusalem; nous plaçâmes de chaque côté deux palmes bénites sur le saint Sépulcre, le dimanche des Rameaux; nous mîmes sur sa poitrine un scapulaire sanctifié au contact de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, dans ses mains un crucifix et tous ses chapelets. Je ne conservai pour souvenir que son rosaire.

M. le curé de Rochegude fit la levée du corps, M. le curé de Bouchet, compagnon de mon pèlerinage, célébra la messe, M. le curé de Tulette présida l'absoute et la conduite au cimetière; six autres ecclésiastiques, voisins et amis, MM. le curé de Saint-Blaise, de Montségur et de Chantemerle, MM. les vicaires de Tulette et de Rochegude, et M. Bertrand, prêtre en retraite, prirent part à la cérémonie. Lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, alors surtout je compris l'immensité de la perte que j'avais faite. Foi, piété, tendresse, dévouement, courage, discrétion, oubli de soi-même, amour de l'ordre et du travail, toutes les vertus que Dieu peut départir à une femme chrétienne, il les avait déposées dans l'âme et dans le cœur de ma mère. Aussi, son pieux souvenir me restera-t-il comme une lumière, une force et une consolation jusqu'au jour où, je l'espère bien, j'irai la rejoindre au ciel. Je conjure tous ceux qui liront ces lignes de recommander son âme à Dieu, afin que, comme le disait saint Augustin en parlant de son admirable et sainte mère, « la mienne reçoive ainsi, par les prières de plusieurs, plus abondamment que par

Digitized by Google

mes seules prières, le dernier témoignage d'affection que ma piété filiale puisse encore lui donner (1). »

L

Les Résultats du Pèlerinage.

Ce premier pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem est un grand événement qui a eu déjà et qui aura encore les résultats les plus considérables, non-seulement au point de vue du relèvement de l'influence française en Terre-Sainte, mais encore de la régénération sociale de la France elle-même.

On ne saurait trop le répéter, la guerre qui, surtout depuis trois ans, est déclarée dans notre pays à tous les principes religieux, a produit dans la Terre-Sainte la plus funeste impression et singulièrement amoindri notre influence. Les catholiques en sont douloureusement affectés, les schismatiques s'en étonnent, les musulmans eux-mêmes sont persuadés qu'un peuple qui fait officiellement profession d'athéisme, est voué à une décadence inévitable. Le pèlerinage a prouvé à tous que, s'il y a une France impie et révolutionnée, il y a encore une France chrétienne, qui maintient courageusement les traditions du passé et garde fidèlement les espérances de l'avenir.

Deux fois par an, à l'époque de Pâques et pendant les vacances, une Œuvre, dont le siège est à Paris, parvenait, non sans peine, à organiser une caravane d'une quarantaine de pèlerins. C'était à la fois peu et beaucoup : beaucoup, si l'on songe à tout ce que ce voyage d'outre-mer exige de temps, de dépenses et de fatigues; peu, en comparaison des milliers de schismatiques qui envahissent les Lieux-Saints. Aussi, lorsque les catholiques de la Palestine apprirent que mille pèlerins français venaient de s'embarquer, il y eut parmi eux un mouvement général de surprise, presque d'incrédulité; puis, une impression d'épouvante et d'angoisse, lorsqu'ils surent que cinq cents de ces pieux touristes s'étaient aventurés à travers les déserts de la Samarie; enfin, une explosion d'indicible joie, lorsqu'ils virent ces nouveaux Croisés faire leur entrée solennelle à Jérusalem. Non, l'amour de la Terre-Sainte n'était pas éteint dans le cœur des Français; il s'était réveillé, à la voix de Léon XIII, avec un enthousiasme rappelant ces jours où des milliers de preux répondaient à l'appel d'Urbain II par ce cri sublime : Dieu le veut !

Depuis quelques années, l'Angleterre et la Russie travaillent à augmenter de plus en plus leur influence en Terre-Sainte, fondant des colonies, bâtissant des temples, des écoles, des orphelinats, des hospices. La première y sème à profusion l'or et les bibles, pour faire des apostats; la seconde encourage les prétentions des schismatiques, par toute l'autorité que lui donnent ses récentes victoires sur la Turquie. Le Pèlerinage a montré à l'une et à l'autre que la France catholique ne se désintéresse pas dans la Question des Lieux-Saints. Le protectorat ne nous en a-t-il pas été assuré par les traités les plus solennels? Tous les principaux

(1) *Utuberius ei præstetur in multorum orationibus, per confessiones, quam per orationes meas.*

Digitized by Google

sanctuaires qu'on y rencontre, n'ont-ils pas été bâtis par nos ancêtres ou restaurés avec notre or? Qu'ils cessent donc d'invoquer la prescription les usurpateurs de nos droits. C'est une nouvelle prise de possession que le Pèlerinage est venu inaugurer dans la Terre-Sainte.

Envisagés au point de vue de la régénération sociale de notre pays, non moins importants ont été et seront encore les résultats du Pèlerinage. Trois fléaux sont actuellement déchaînés pour consommer la ruine de la France : l'incrédulité qui se fait non-seulement une règle de ne tenir aucun compte des droits de Dieu, mais une gloire de bannir Dieu de toute législation et de tout enseignement; le matérialisme qui ouvre la porte à tous les crimes, à toutes les ignominies, en faisant de l'homme une conscience sans Dieu, un corps sans âme, c'est à dire un pur animal; l'indifférence enfin qui tarit la source de tous les dévouements.

Or, le Pèlerinage a été d'abord un grand acte de foi. La foi seule, en effet, a pu arracher ces mille pèlerins à leurs foyers et les précipiter vers ce coin de terre dont la Très Sainte Trinité, en laquelle se résume tout le *Credo*, a fait jadis le théâtre de ses merveilleuses miséricordes : car c'est là que Dieu le Père a manifesté son Fils unique, l'objet de toutes ses complaisances; là que Dieu le Fils s'est fait chair, est né de la Vierge Marie, a vécu, a enseigné, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité, est monté aux cieux; là que Dieu le Saint-Esprit a parlé par les prophètes, est descendu sur les apôtres, a fondé l'Eglise.

Le Pèlerinage a été de plus un grand acte de pénitence. La Palestine ne possède rien de ce qui peut flatter les sens. Le déicide l'a dépouillée de tous les biens et de tous les charmes de la nature. C'est donc uniquement pour prier, pour souffrir, pour réparer, en vue d'obtenir le salut de la France, hélas! si coupable, que les pèlerins de la pénitence ont visité cette terre où le Fils de Dieu a lui-même tant prié, tant souffert et tant réparé pour nous. Nul doute que Dieu, « qui a fait les nations guérissables, » touché des sacrifices volontairement acceptés par ces mille chrétiens, ne prenne en pitié notre malheureuse patrie. Dans la balance des destinées des peuples, il y a quelque chose qui pèse plus qu'une armée, c'est une victime. Or, le Pèlerinage de pénitence a offert une première victime avant de quitter le port de Marseille, il en a déposé une seconde à Jérusalem, et, à son retour, il en a semé cinq autres dans sa course à travers les flots.

Le Pèlerinage a été enfin un grand exemple, bien capable de faire sortir les timides de leur torpeur et d'encourager les vaillants constamment debout sur la brèche pour la défense des principes religieux et sociaux. Il a montré ce dont les catholiques sont capables lorsque, au lieu de s'abandonner à de stériles lamentations sur l'iniquité des temps ou de rêver sur les moyens à prendre pour accorder le vrai avec le faux et le mal avec le bien, ils savent se dévouer, se concerter, s'unir pour Dieu et pour la patrie. Sur le sol de notre France si profondément bouleversé depuis un siècle par la Révolution, une seule force reste debout, la seule aussi qui soit assez puissante pour nous arracher aux abîmes, la

Digitized by Google

force catholique ; une seule gloire n'est point ternie, la seule aussi qui soit assez éclatante pour nous rendre le prestige que nous avons perdu, la gloire catholique. Lorsque la France le comprendra, la France sera sauvée. Au Pèlerinage de pénitence puisse succéder bientôt le Pèlerinage d'action de grâces !

Suze-la-Rousse, 1er novembre 1882.

Digitized by Google

TABLE

		Pages.
I.	Les Préludes	4
II.	La Traversée à bord de la *Guadeloupe*	5
III.	En Vue de Kaïffa	10
IV.	Le Débarquement	11
V.	Le Mont-Carmel	12
VI.	Du Mont-Carmel à Nazareth	16
VII.	Nazareth	17
VIII.	De Nazareth à Jaffa	24
IX.	Jaffa	25
X.	Nous montons à Jérusalem	26
XI.	Entrée à Jérusalem	26
XII.	Sainte-Anne	27
XIII.	La Voie Douloureuse	29
XIV.	Pleurs des Juifs	31
XV.	Arrivée des Pèlerins de la Samarie	31
XVI.	Le Mont des Oliviers	32
XVII.	La Porte Dorée	36
XVIII.	Le Patriarcat	37
XIX.	L'Eglise de la Flagellation	38
XX.	Les Mosquées d'Omar et El-Aska	38
XXI.	L'Eglise de l'*Ecce-Homo*	40
XXII.	Les vallées de Josaphat et de Géhenne	42
XXIII.	Vue d'ensemble de la Basilique du Saint-Sépulcre.	43
XXIV.	Le Clergé schismatique	46
XXV.	Les PP. Franciscains	49
XXVI.	Le Mont-Sion	50
XXVII.	Funérailles d'un Prêtre Pèlerin	54
XXVIII.	L'Ascension célébrée au Mont-des-Oliviers	56
XXIX.	Béthanie	57
XXX.	Passons jusqu'à Bethléem	57
XXXI.	Bethléem	58
XXXII.	Triomphe de la Croix sur la Voie Douloureuse	61
XXXIII.	Chapelle de Sainte-Marie-de-l'Apparition	62
XXXIV.	La Procession quotidienne au Saint-Sépulcre	62

Digitized by Google

Pages.
XXXV. Une nuit au Saint-Sépulcre..... 63
XXXVI. La Crypte de l'Invention et la Chapelle de Sainte-Hélène 65
XXXVII. L'Eglise de N.-D.-du-Spasme..... 66
XXXVIII. En route pour Saint-Jean-In-Montana..... 68
XXXIX. Saint-Jean-In-Montana..... 68
XL. La Colonne de la Flagellation..... 71
XLI. Retour à Bethléem..... 72
XLII. Le Chemin de la Croix fait en compagnie d'un Musulman..... 75
XLIII. Le Calvaire..... 75
XLIV. Visite au Frère Liévin et audience de Mgr Bracco. 77
XLV. Le Cénacle en plein air..... 78
XLVI. Les dernières Visites..... 78
XLVII. Les Adieux et le Départ..... 80
XLVIII. Le Retour..... 81
XLIX. Ma Mère !..... 87
L. Les Résultats du Pèlerinage..... 90

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

Histoire de Sainte Hélène, Mère de l'empereur Constantin, précédée d'une lettre de Monseigneur Cotton, évêque de Valence, à l'auteur. (Paris, Larcher, et Tours, Cattier, 1882, in-8° de XXXII-392, et une planche. Prix : 6 fr. 50.)

Voici des extraits de quelques-unes des lettres qui ont été adressées à l'auteur de cet ouvrage :

Fréjus, le 29 janvier 1882.

Monsieur l'Archiprêtre,

Je n'ai pu encore lire en entier votre *Vie de Ste Hélène*, mais je ne saurais tarder davantage de vous adresser les félicitations les plus sincères. Vous avez écrit une véritable étude historique, sérieuse, nourrie, pleine de documents, et vous y ajoutez l'arôme d'une douce piété qui captive le cœur. Je me promets bien de reprendre ce volume aussitôt que mes occupations me le permettront, et je ne veux pas en oublier une ligne...

† FERDINAND, évêque de Fréjus et Toulon.

Meaux, le 10 février 1882.

Monsieur l'Abbé,

M'étant occupé, il y a quelques années, d'une étude sur sainte Hélène, je me suis empressé de me faire lire l'histoire de cette sainte que vous avez récemment publiée. Je me plais à vous dire que cet ouvrage, bien pensé et bien écrit, m'a paru de nature à intéresser toutes les âmes chrétiennes...

† ALLOU, évêque de Meaux.

Digne, le 29 mars 1882.

Mon cher Curé,

Depuis longtemps je voulais vous remercier de nouveau, et cette fois en pleine connaissance de cause, d'avoir bien voulu m'envoyer votre très remarquable *Histoire de Ste Hélène*. Cette œuvre est bonne à tous les points de vue. Elle ne sera pas seulement grandement édi-

Digitized by Google

fiante ; elle a aussi un vrai mérite littéraire, et je vous en félicite bien sincèrement.

J'ai su que le vénéré Evêque de Valence vous engageait à en donner une édition illustrée. L'idée est excellente, et, à mon tour, je veux vous exhorter à y donner suite. Vous pouvez, ce me semble, compter sur un vrai succès.

Continuez, mon cher Curé, vos travaux hagiographiques. Vous êtes de ceux que l'on encourage volontiers, parce que vos travaux sont sérieux, utiles et pleins d'intérêt. Vous savez y joindre l'accent d'une douce piété à la critique historique et à l'art du littérateur.

† ANGE, évêque de Digne.

Voici enfin un passage du compte-rendu qu'a fait de cet ouvrage l'éminent orientaliste, M. le comte Riant, membre de l'Institut :

« Le sujet était bien fait pour tenter une plume chrétienne : origines presque mystérieuses, rôle politique considérable, existence couronnée par l'un des événements les plus importants de l'histoire de l'Eglise, enfin questions longtemps controversées, tout se trouvait dans la vie de la première impératrice honorée sur nos autels. Le danger était de ne faire, ou bien qu'un simple traité d'édification, un morceau de rhétorique pieuse, ou, au contraire, qu'une aride dissertation sur des points historiques contestés. M. Toupin a su se garder de ces deux écueils : si son livre est de nature à attirer et à satisfaire les âmes pieuses, il devra aussi être lu et consulté avec fruit par les historiens de profession. On aurait pu évidemment en écrire beaucoup plus long sur la grande sainte de Trèves : mais M. Toupin a dit et bien dit tout le nécessaire... »

Polybiblion. Revue bibliographique universelle, 2e série, t. 15e, XXXIVe de la collection, Ve livraison.

SOUS PRESSE :

Le Spasme de la Sainte Vierge

expliqué et justifié par la tradition théologique, historique et monumentale.

On souscrit chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

Montélimar, Imp. Bourron.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Asia 9218.82.5
Widener Library 007036087
3 2044 091 628 693

Digitized by Google